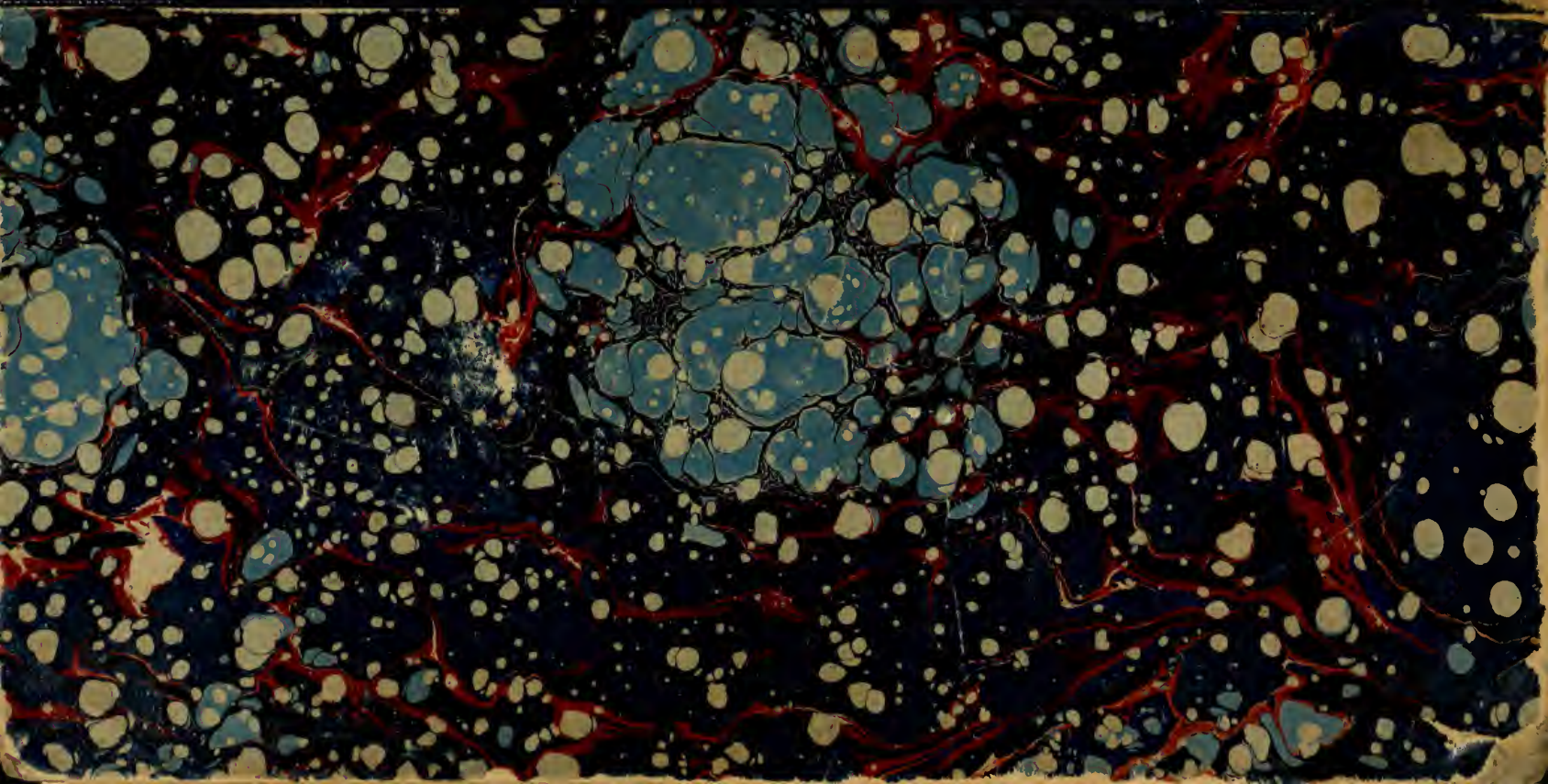
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 03483 5215



CHANSONS POPULAIRES

RECUEILLIES EN

FRANCHE-COMTÉ

B

CHANSONS POPULAIRES

RECUEILLIES EN

FRANCHE-COMTÉ

PAR

CHARLES BEAUQUIER

PARIS

EMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, Rue Bonaparte

1894

M
1732
B35C4

CHANSONS POPULAIRES

RECUEILLIES

EN FRANCHE-COMTÉ

INTRODUCTION

I.

A notre époque de civilisation compliquée qui nous éloigne tous les jours davantage de l'état de nature, nous arrivons, par amour du contraste, à apprécier de plus en plus les qualités innées, celles qui ne doivent rien à la science de l'homme, ni à ses efforts. Aussi, jamais la grâce naïve, la beauté qui s'ignore, l'esprit spontané et primesautier du peuple n'ont été tenus en plus grande estime qu'aujourd'hui. Dans les beaux-arts, les premières manifestations de l'instinct de la forme et de la couleur, les imitations naïves et sincères de la nature exercent sur nous un charme qui se traduit par un retour de l'art savant vers le passé. Les primitifs ont repris faveur ; les préraphaélites, les sculpteurs et les « ymaigiers » du Moyen âge n'ont jamais été cotés à si haut prix.

En littérature, on est las de la préciosité, de la recherche de l'effet, du travail apparent, des combinaisons laborieuses du clinquant et des oripeaux du style.

Après l'audition d'une symphonie à tendances wagnériennes ou après la lecture de certains livres où la pensée

se quintessencie jusqu'à la volatilisation, avec quel plaisir n'écoutons-nous pas les rondes que les enfants chantent dans la rue par un beau soir d'été ? En présence de cette inspiration d'une muse ingénue, nous sentons nos nerfs se détendre comme si nous entendions au fond du bois le « rossignol sauvage » : nous sentons se calmer notre fièvre comme si nous buvions à longs traits l'eau des « claires fontaines ».

N'y a-t-il dans cette jouissance intellectuelle qu'un caprice, une fantaisie de blasés ? Nous ne le croyons pas. Nous estimons au contraire que ces œuvres simples ont une valeur artistique qu'on ne saurait méconnaître sans parti pris.

Dans le domaine de la littérature comme dans celui de la musique, la beauté n'est pas le privilège exclusif des productions d'un art raffiné et savant. La poésie et la mélodie sont des fées qui se penchent aussi bien sur le berceau d'un enfant des champs que sur celui d'un enfant des villes, — et si l'on devient versificateur ou harmoniste on naît certainement mélodiste et poète.

Il en est ainsi, du reste, pour tous les autres arts. Il y faut des dispositions naturelles, innées : qu'on les appelle la « vocation » ou la « bosse », le mot ne change rien à la vérité de l'observation. Voyez tous les grands artistes ! Ne se révèlent-ils pas la plupart dès l'enfance ? Combien de petits pâtres ignorants qui n'ont jamais vu d'œuvre d'art que les images trop noires du « Messager Boiteux », vous étonnent par ce qu'ils peuvent faire, les uns avec un morceau de charbon, les autres avec un peu de terre glaise ou avec un couteau de deux sous. Mozart, que les dilettanti ont divinisé de son vivant, Mozart n'était-il pas virtuose et compositeur à douze ans ?

Certes, l'éducation perfectionnera le goût et les procédés de ces petits prodiges, mais jamais la science ne tiendra lieu de génie à celui qui n'a pas,

« Reçu du Ciel l'influence secrète. »

Donc on peut être un poète doué par « l'astre » dont a parlé Boileau, et ne rien connaître des règles de la prosodie ni des bizarreries de la grammaire.

L'incorrection du langage ne saurait détruire ce qui est l'essence même de la poésie, je veux dire la pensée conçue sous une forme concrète, vivante, synthétique. La poésie n'est pas, en effet, dans les mots, mais dans la façon dont le cerveau du poète moule pour ainsi dire ses idées.

Nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître que le but suprême de l'art est de revêtir la pensée d'une forme brillante, pure, harmonieuse; néanmoins il ne sera pas refusé à un poète né, de s'affirmer comme tel, même en composant des vers aux pieds boiteux et aux rimes indigentes.

Peut-être ne serait-il pas paradoxal de soutenir que plus la forme est parfaite, recherchée, châtiée, impeccable, plus le vers est régulier, savamment mesuré, plus l'auteur a enrichi sa rime de consonnes d'appui, plus aussi, par contre, la pensée et le sentiment disparaissent sous ce lourd et pédantesque revêtement. « Mieux vaut, disent les Espagnols, une pincée de naturel que deux poignées de science ». La correction n'est que trop souvent, hélas! synonyme de froideur : et l'on sait ce qu'il faut entendre par un style académique.

Certes, nous ne voulons médire ni des grands poètes, ni des grands compositeurs qui sont la gloire des lettres et de la musique. Mais nous pensons qu'à côté d'eux, au-dessous d'eux, si l'on veut, on peut rencontrer des sources de jouissance dans un art naïf, plus près de la nature.

C'est pourquoi nous croyons que certaines chansons qu'on entend aux veillées de village, ou que le paysan chante à pleins poumons en ramenant ses bêtes à l'étable, ces chansons qui ont eu souvent pour auteurs des illettrés, des voituriers, des bouviers, des cordonniers ou des tailleurs de campagne, ces produits d'un art de primesaut et pour ainsi dire inconscient, peuvent plaire même à côté des œuvres émaillées par nos plus ingénieux sertisseurs de rimes riches

et par nos musiciens les plus savamment compliqués. Le chantre en sabots, s'il est ému, peut faire partager son émotion à condition qu'il exprime fortement et simplement un sentiment vrai. Si son style pèche par quelque endroit, la musique, cette sœur jumelle de la poésie, la musique, la grande charmeuse viendra à son aide ; elle jettera son riche manteau de mélodies sur la pauvreté des rimes et masquera l'insignifiance des idées.

C'est pour toutes ces raisons qu'en dépit des pédants, en dépit des puristes et des grammairiens réfractaires à la naïveté et qui ne veulent voir dans ces œuvres de l'enfance de l'art que platitude et grossièreté, une foule d'éminents esprits affichent un goût prononcé pour les chansons rustiques. Ils trouvent à ces fleurs simples, un parfum printanier qui les enchante.

Michel Montaigne, ce puits d'érudition qui aimait à faire parade de sa science, ce sceptique qu'on pourrait croire à priori, insensible au charme de la simplicité rustique, a dit quelque part dans son œuvre si touffue :

« La poésie populaire et purement naturelle a des naïfve-
» tés et grâces, par où elle se compare à la principale beauté
» de la poésie parfaite selon l'art, comme il se veoid ès Vil-
» lanelles de Gascoigne et aux chansons qu'on nous ap-
» porte de nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science
» ni même d'escripture ».

Ces grâces naïves de la poésie paysanne, Montaigne n'a pas été seul à les sentir. Les plus grands de nos poètes modernes, les plus précieux ciseleurs de strophes, ont souvent demandé des inspirations à la muse rustique et se sont appliqués, comme devant d'admirables modèles, à reproduire ses élans spontanés et ses beautés ingénues. Victor Hugo dans ses ballades, dans ses « orientales » surtout, a composé plusieurs pièces à l'imitation des chants populaires de l'Espagne. Les drames les plus émouvants, les plus profondément humains de Shakespeare ont habituellement pour fond une

légende répandue dans le peuple. Le héros du drame philosophique de Gœthe, le docteur *Faust*, existe dans un conte très connu au delà du Rhin.

Nos musiciens, de leur côté, et je parle des plus en renom, ont puisé à pleines mains dans le trésor des mélodies rustiques, et plus d'un d'entre eux n'a dû le succès d'une œuvre savante et longuement travaillée qu'aux airs populaires qu'il y avait introduits.

Ah ! la simplicité et la naïveté exerceront toujours sur les hommes un charme vainqueur ! N'est-ce pas pour ces qualités triomphantes que tout le monde adore l'enfant ? Les hommes les plus corrompus de civilisation seront toujours touchés par un sentiment vrai, exprimé sans apprêt, sans effort, sans manière, sans développement parasite. Cette naïveté qui va droit au but, cette vérité toute nue, nous ravissent parce qu'elles sont la nature même et qu'elles parlent selon ses lois.

Pourquoi ces chansons villageoises nous séduisent-elles ? C'est parce qu'elles se révèlent à nous comme une manifestation spontanée d'une intelligence inculte, arrivant d'une seule poussée à l'épanouissement, sans règle apprise, sans formule, sans procédé artificiel. A ce point de vue, la chanson populaire rentre pour ainsi dire, avec ses mélodies, dans la catégorie des œuvres de la nature, au même titre que les papillons, les oiseaux ou les fleurs.

II.

Pour ceux qui veulent étudier d'un peu près les chansons populaires, se pose tout d'abord la question de leur origine.

D'où viennent-elles ? Sont-elles nées dans le peuple ? Sont-ce, au contraire, des œuvres de véritables lettrés, œuvres jadis composées selon les préceptes de l'art, mais qui se seraient déformées en passant à travers les mille bouches de la tradition orale ?

Les deux opinions ont trouvé des défenseurs convaincus et exclusifs parmi les *Folk-Loristes,* — c'est le nom que les Anglais ont donné aux curieux des traditions populaires.

Pour nous, nous sommes persuadés que, sauf quelques exceptions, c'est le peuple lui-même, le peuple illettré qui a composé ses chansons. Celles, — et elles sont fort rares, — qui de la société cultivée, de la capitale ou de la cour sont tombées dans le répertoire des campagnes, au milieu de populations ignorantes, incapables de comprendre le beau langage, y ont subi des déformations si bizarres qu'on reconnait au premier coup d'œil que ces œuvres sont étrangères à l'inspiration populaire.

Rien n'est plus grotesque, en effet, que les incohérences, les non sens dont elles sont remplies. Chaque chanteur a remplacé les mots qu'il ne comprenait pas, dont il ne saisissait pas le sens, par d'autres qui avaient avec ceux-là une vague analogie de sons. De telle sorte que souvent ces chansons sont devenues aussi inintelligibles à ceux qui les entendent qu'à ceux qui les chantent.

Il n'en est pas tout à fait de même dans les autres pays ; ainsi, en Allemagne, on rencontre des chansons populaires chantées par les plus grossiers paysans et qui sont l'œuvre de véritables littérateurs. Cela vient de ce que des poètes éminents se sont appliqués à pasticher la simplicité rustique et y ont si bien réussi que ces chansons ont été adoptées par le peuple des campagnes et chantées comme celles qu'il compose lui-même, tant elles correspondent bien à sa façon de sentir et de s'exprimer.

Si nos chansons rustiques n'ont pas été composées par des lettrés, une grande partie d'entre elles n'en ont pas moins une origine assez ancienne. Quelques unes peuvent bien remonter, sinon pour la langue au moins pour le fond, jusqu'au Moyen âge. Dans tous les cas, on retrouve au XVI^e^ siècle, la trace de certaines d'entre elles dans ces recueils de *Villanelles* et de chansons *Vilaines* qui sont parve-

nues jusqu'à nous. Toutefois, la plupart des chansons qu'on récolte actuellement dans nos villages ne datent guère que du siècle dernier.

En ce qui concerne leur mélodie, nous ne croyons pas, en dépit des savants travaux publiés sur ce sujet, qu'on puisse en retrouver l'origine bien loin dans le passé. La musique, d'une nature plus fluide, moins précise que les sons articulés a dû subir des changements beaucoup plus nombreux et plus essentiels. Sauf le rythme, cette ossature du motif, rien dans la mélodie n'est capable de résister aux déformations que lui font subir forcément des chanteurs sans aucune culture et souvent sans dispositions musicales. On peut avoir une idée exacte de ce qui s'est produit jadis en faisant aujourd'hui chanter le même air à plusieurs paysans.

Relativement à l'ancienneté des mélodies populaires, il n'y a pas de conclusion bien certaine à tirer de ce qu'elles rappellent souvent les tonalités du plain-chant. Ce fait tient uniquement sans doute à ce que, pendant de longs siècles, les populations rurales n'ont connu la musique qu'à l'église, n'ont eu occasion d'en entendre que dans les cérémonies du culte. Quoi d'étonnant dès lors que les formules liturgiques soient demeurées dans leur mémoire et qu'un poète rustique voulant composer une chanson puise son inspiration dans l'imitation des chants qui hantent sa mémoire ?

En résumé nous croyons que ce sont, en général, les paysans eux-mêmes qui ont composé leurs chansons, aussi bien la musique que les paroles. Et la preuve, c'est qu'il existe un très grand nombre de chansons modernes sur les miliciens, les conscrits, les campagnons du tour de France, sur Napoléon Ier et même quelques unes sur la guerre de 1870 [1].

Certainement, à l'heure actuelle, dans nos campagnes, on

---

(1) On a publié tout un recueil de chansons populaires allemandes sur les évènements de 1870.

compose encore des chansons. Bien moins qu'autrefois sans doute, à l'époque où les populations éloignées les unes des autres étaient obligées de se suffire à elles-mêmes pour leur alimentation matérielle et intellectuelle, mais, je le répète, la source de la poésie et de la mélodie rustiques n'est pas tarie comme on pourrait le croire, il est même probable qu'elle ne tarira jamais.

III.

Après avoir dit un mot de l'origine des chansons populaires, il nous parait utile de donner quelques explications sur la façon dont elles sont géographiquement distribuées.

Longtemps les Folk-Loristes ont cru — et nous confessons avoir partagé cette erreur, — que les chants recueillis dans une contrée, dans une province déterminée, étaient pour ainsi dire des produits autochtones. Mais à mesure que se sont multipliés les recueils du genre de celui que nous publions aujourd'hui, on s'est aperçu que les mêmes chansons se rencontrent dans des pays très différents. Ce qui les distingue le plus les unes des autres, ce sont les airs sur lesquels on les chante. Nous en avons déjà donné la raison.

Tout le monde en Franche-Comté connait la chanson :

Au château de Belfort
Il y a trois jolies filles...

En Normandie, en Picardie, en Bretagne, en Provence et bien autre part encore, on retrouve la même chanson : seulement le « Château de Belfort » est remplacé par le nom d'un autre château de la région, et l'air le plus souvent est différent.

Les populations n'ont pas attendu la poste et les chemins de fer pour communiquer entre elles. Elles ont échangé leurs produits intellectuels comme les produits de leur sol. De tout temps des chanteurs ambulants, ménestrels, troubadours, jongleurs au Moyen âge, soldats revenant du

service, mendiants, marchands forains aux époques modernes, ont répandu la chanson nouvelle, la chanson à succès. Les aveugles, surtout, semblent avoir été — on peut remonter jusqu'à Homère — destinés à ce rôle de véhicules de la poésie et du chant. Au temps jadis, ils s'en allaient de village en village, jouant de la vielle et chantant parfois des épopées entières.

Pourquoi s'étonner, dès lors, si l'on retrouve dans nos provinces les plus distantes les unes des autres, et jusque chez les nations voisines, les mêmes chansons rustiques ne différant que par les langues ou par les patois, avec de simples variantes de noms de personnes ou de lieux? M. le chevalier Nigra, qui s'est adonné à recueillir les chansons populaires de l'Italie, croit qu'elles sont pour une grande partie originaires de la Provence, du pays des *félibres*, du pays du *gay saber*. Il attribue la même origine aux chansons castillanes, piémontaises et portugaises. Nous ne nous prononcerons pas sur cette question, mais ce que nous savons bien, c'est que les *romanceros* de tous les pays de langue romane contiennent un grand nombre de pièces qui sont communes.

Ainsi donc, à moins qu'une chanson populaire rustique n'ait pour sujet un fait qui s'est passé dans le pays où on l'a recueillie, on voit qu'il est difficile de lui assigner une origine certaine. On ne peut rien induire même de ce que ses paroles sont d'un patois particulier : cela n'équivaut pas à un certificat d'origine : elle a pu être traduite du français en patois et réciproquement.

Ce n'est pas toujours la chanson en entier qui transmigre ainsi d'une province ou d'un pays à l'autre, mais la partie la plus originale, l'idée la plus ingénieuse, le passage le plus expressif, le mieux trouvé. C'est tantôt la forme vive d'un début, tantôt un dialogue dramatique, un dénouement imprévu, ingénieux, fortement impressionnant. Rien de plus fréquent que ces interpolations de passages tout entiers de certaines

chansons. Prenons pour exemple cette espèce de ballade qu'on chante encore en Franche-Comté, la chanson de *Jean Renaud* revenant de la guerre pour mourir le soir même dans son château. En admettant qu'elle soit le prototype des nombreuses chansons qui lui ressemblent, il est certain que ce qui lui a valu sa popularité du Nord au Midi de la France et même de l'Europe, c'est le dialogue si poignant entre la mère et la bru, celle-là cherchant à cacher à la jeune épouse le sens des apprêts funèbres dont elle est témoin et celle-ci inquiète, soupçonneuse, répétant ses interrogations :

Ah ! dites-moi mère, ma mie,
Pourquoi j'entends pleurer ainsi ?

Ce dialogue si dramatique, on le retrouve le même dans des chansons populaires de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, souvent très différentes les unes des autres. Mais quelle que soit la fable inventée par le poète, on sent qu'il n'a eu d'autre but que de trouver un cadre, un prétexte pour amener le fameux dialogue qui tinte dans la chanson comme un glas de mort :

Ah ! dites-moi mère, ma mie...

Cette quasi ubiquité des plus belles d'entre les chansons populaires, les contes, les légendes, les proverbes, les dictons en jouissent aussi. On sait que notre *Petit Poucet*, par exemple, a des similaires non seulement dans tous les pays de l'Europe mais jusque dans l'Inde, et qu'il remonte à l'antiquité la plus reculée. Tous les peuples aiment les contes et les chansons. Comme les enfants ils veulent être distraits et ils s'empruntent les uns aux autres leur littérature.

On comprend, par ce que nous venons de dire, que cette étude des transmigrations de la chanson a une importance indiscutable au point de vue de l'ethnographie. Quand il s'agit de retrouver l'origine d'une race et de la rattacher à

une des nombreuses familles humaines qui ont peuplé le globe, on étudie la conformation physique des individus, la forme de leur tête, leur angle facial, leur idiome, leurs traditions, leurs coutumes, leur littérature, leurs contes, leurs proverbes, leurs chansons. Le corps et l'esprit, le cerveau et la pensée fournissent également leur contingent d'informations.

A ce point de vue, les recueils de chansons populaires ont une valeur scientifique en eux-mêmes, indépendamment des indications plus précises qu'ils peuvent contenir, relativement à des faits historiques.

C'est à raison de cette importance documentaire qu'il convient de recueillir ces chants scrupuleusement intégralement, sans vouloir les arranger ou les corriger. Il faut avoir pour eux le respect qu'on aurait pour des Chartes.

IV.

Dans le domaine du Folk-Lore, la France, selon son habitude, s'est laissée devancer par les autres nations. L'Angleterre et l'Allemagne collectionnaient depuis longtemps les chants, les légendes et les contes populaires, et les littérateurs les plus connus se passionnaient pour ce genre de recherches, que nous en étions encore aux contes de Perrault. Non pas que je ne rende justice à ces intéressantes traditions recueillies par le célèbre académicien et écrites avec un charme si universellement goûté ; mais à côté de ces quelques contes publiés au XVII^e^ siècle par un ancêtre des Folk-Loristes, quels trésors de légendes, de poésie et de musique rustiques restaient encore inconnus, inexplorés !

Il faut dire que notre éducation littéraire ne nous avait pas préparés à sentir le charme de ces œuvres naïves mais très incorrectes, nées de l'imagination du peuple. L'ignorance de la prosodie, l'indigence des rimes dans les chan-

sons populaires, les ont souvent empêchées d'être appréciées. Les Français, pendant longtemps, n'ont admis que les idées et les sentiments qui leur étaient habituels et à condition qu'ils fussent exprimés sous une forme pure et châtiée. On le sait du reste, notre esprit national est essentiellement méthodique, logique, ordonné : c'est peut-être pour cette raison que nous ne brillons pas dans le poème lyrique. Il a fallu chez nous une révolution littéraire, le Romantisme, pour intéresser les historiens, les littérateurs et les artistes à ces documents de la tradition, à ces manifestations spontanées de l'intelligence du peuple.

Ce mouvement des esprits qui se produisit vers le commencement du siècle, renouvela la méthode historique et excita une ardente curiosité pour nos origines. C'était l'époque où Victor Hugo écrivait sa *Notre-Dame de Paris* et Augustin Thierry ses *Récits des temps Mérovingiens*. C'était l'époque des ballades et des légendes en vers de nos poètes locaux, de Mesmay et Viancin. Si les romantiques se sentaient attirés par les sujets et les formes de la poésie du moyen âge et par les traditions populaires, ils ne poussaient cependant pas encore ce goût jusqu'à aimer les contes et les légendes pour eux-mêmes, sous la forme primitive et un peu grossière où on les rencontre dans la bouche des paysans. Ils s'inspiraient volontiers du fond pour le développer et l'arranger à leur manière, le considérant comme un diamant brut qu'il s'agit de tailler pour lui donner sa valeur. Mais ils ne se seraient jamais imaginé que tels quels, racontés où chantés, par une vieille villageoise, ces contes ou ces chansons pussent plaire et méritassent la peine d'être recueillis et publiés.

On avait bien, il est vrai, l'exemple des riches herbiers que Walter Scott en Angleterre et les frères Grimm en Allemagne avaient constitué avec cette flore rustique. Mais on s'imaginait que les étrangers possédaient une littérature populaire et que la France n'en avait pas. Nos écrivains tra-

duisaient des ballades anglaises, norwégiennes, allemandes, les chants de la Grèce, de l'Espagne, de l'Italie, mais pas une voix ne s'élevait pour proclamer qu'en France il existe aussi des chants populaires et qui n'ont rien à envier à ceux des autres nations. *Moisson d'autrui plus belle que la sienne ;* jamais dicton ne s'est mieux appliqué qu'à ce dédain de nos richesses nationales.

Outre notre tendance naturelle à admirer toujours plutôt ce qui nous vient de l'étranger que ce que nous produisons nous mêmes, il faut ajouter, pour expliquer cette trop longue méconnaissance de notre muse rustique, que ne lisant pas les chansons étrangères dans leur langue, mais dans des traductions d'un français grammatical, on n'était pas choqué par leur forme incorrecte.

Il faut rendre cette justice à nos compatriotes, aux Franc-Comtois, qu'ils ont été les premiers à comprendre l'intérêt multiple que peut offrir la littérature des paysans. Il y a plus de cinquante ans déjà, vers 1836, l'Académie de Besançon mettait au concours une étude et une collection à faire des légendes, des contes, des chansons de Franche-Comté. Clovis Guyornaud, dont le nom n'est certainement pas inconnu à nos lecteurs, entrait en lice avec un travail qui est resté dans les archives de l'Académie. Mais notre compatriote, malgré son sens historique indiscutable (il fut un des fondateurs de la science celtique), était encore trop imbu des idées classiques en littérature pour apprécier à leur véritable valeur « documentaire », les monuments de la tradition orale qu'il rencontrait. Il cédait au déplorable besoin de les arranger. Aussi, le rapporteur du concours, avec une sûreté et une délicatesse de jugement qui lui font le plus grand honneur, reprochait-il à M. Guyornaud ce manque de fidélité. Quel dommage que ce chercheur, si passionnément épris de notre Franche-Comté, n'ait pas mieux répondu à ce qu'on attendait de lui. Nous aurions un inestimable trésor de prose, de poésie et de musique rustiques,

bien difficile à reconstituer aujourd'hui qu'un demi siècle s'est écoulé depuis cette ten tative avortée.

Toute l'époque de la Restauratiòn et du règne de Louis-Philippe ne produisit guère que de puériles et maladroites imitations de la poésie populaire. Les pseudo-troubadours et ménestrels d'alors sont demeurés d'un ridicule légendaire. Tout en affectant un goût prononcé pour les inspirations naïves de la Muse en sabots, ils méconnaissaient complètement le côté original de ses conceptions.

Ce ne fut guère qu'en 1848 que le véritable sens de la poésie rustique commença à se répandre parmi les lettrés et les artistes. Le poète Pierre Dupont, par un heureux pastiche, mit à la mode les chansons de village. Tous les hommes de ma génération n'ont pas oublié la vogue universelle des « Bœufs » :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs tachés de roux.

Après avoir applaudi ce lettré dont certaines œuvres étaient empreintes d'un incontestable caractère de rusticité, on se sentit attiré vers la source même où l'auteur avait puisé son inspiration, et quelques hardis collectionneurs se mirent en campagne. Le gouvernement lui-même, en 1852, avait donné l'exemple en envoyant à tous les instituteurs l'ordre de recueillir, autour d'eux, les chansons qu'ils pourraient rencontrer.

Notre compatriote, Max Buchon, le traducteur et l'imitateur de Hebbel et de Gotthelf, fut un des premiers qui servit au public ce nouvel aliment de plaisir intellectuel. Ses romans franc-comtois : *le Fils de l'ex-maire*, *le Matachin*, contiennent quelques chansons populaires. Il commençait sa gerbe. Ce fut en 1863 qu'il publia, dans un format et avec une impression des plus modestes, ses *Noëls et Chants populaires de Franche-Comté* (1).

(1) C'est ce recueil que nous continuons aujourd'hui en le complétant.

Quoi de plus logique que l'école dite « réaliste » — on l'appelle aujourd'hui « naturaliste » — et dont Max Buchon était un des fondateurs, s'intéressât à ces « documents humains », monuments si curieux de la vie intellectuelle des campagnes ?

Depuis cette époque, depuis Buchon, toute une littérature s'est consacrée aux paysans, et dans les nombreux romans dont ils sont les héros, on rencontre presque toujours quelques unes de ces chansons rustiques dont nous parlons et reproduites sans retouches avec une fidélité qui en double le prix.

Aujourd'hui les romanciers n'ont plus à se donner la peine d'aller au village recueillir de la bouche des vieilles femmes ou des jeunes filles ces reliques de la tradition orale. Il existe des centaines de recueils de ces chants édités à part ou renfermés dans les volumes des Sociétés savantes de province ou dans des revues spéciales consacrées aux traditions populaires. L'auteur dramatique, le conteur, le musicien qui veulent enchâsser dans leurs œuvres quelques-unes de ces perles rustiques n'ont plus que l'embarras du choix.

Au commencement, aussi bien en France que dans le reste de l'Europe, les Folk-Loristes ne s'étaient occupés que de la partie littéraire des chansons villageoises. Dans tous les recueils publiés, la musique, qui donne à ces vers si imparfaits leur rythme et leur mesure, était laissée de côté, au grand détriment de l'originalité de l'œuvre. Les chansons populaires de Franche-Comté, éditées par Buchon ne contiennent pas un seul air.

M. Wekerlin, compositeur et musicographe éminent, le bibliothécaire actuel du Conservatoire de musique de Paris, fut un des premiers, le premier peut-être, qui eut l'idée de faire connaître la chanson rustique en entier. Il en donna, vers 1854, un album avec accompagnement de piano et cet exemple fut suivi d'autant plus rapidement, que dans ces

chansons, la partie mélodique est toujours ce qu'il y a de plus original.

Aujourd'hui, de nombreux recueils de ce genre existent où sont notées, à l'usage des chanteurs de salon et de concert, les plus belles chansons des différentes provinces de France, avec des accompagnements qui, pour être simples, puisque le genre l'exige, n'en sont pas moins savamment composés par des maîtres en l'art des sons.

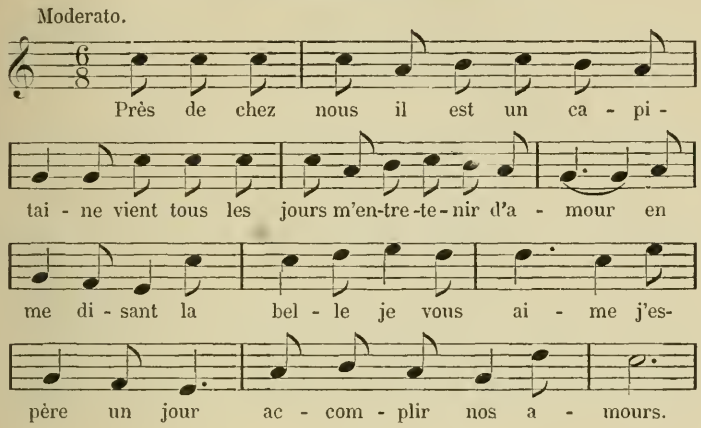
Le grand public lui-même a pris goût à ce genre de productions artistiques. Depuis une trentaine d'années, époque à laquelle nous assistâmes au premier concert exclusivement consacré à l'audition de chansons populaires et dans le programme duquel figuraient quelques chants de Franche-Comté, la vogue de ces œuvres rustiques est toujours allée en augmentant. Il n'y a pas longtemps, le Cercle Historique de Saint-Simon, à Paris, donnait des soirées de chansons populaires, auxquelles un auditoire d'élite faisait le plus chaleureux accueil.

Nous ajouterons que, depuis longtemps déjà, il est de mode d'introduire des chansons campagnardes dans des pièces de théâtre, vaudevilles, drames, comédies ou opéras. Les plus illustres compositeurs de musique dramatique, depuis Rossini jusqu'à Ambroise Thomas, ont eu recours aux airs, aux thèmes populaires pour obtenir des effets piquants ou pour accentuer plus vivement la couleur locale.

Aujourd'hui, on peut donc le dire, la chanson populaire a conquis ses lettres de grande naturalisation. Sauf quelques retardataires récalcitrants tout le monde s'intéresse à cet art naïf et charmant. Et c'est justice. Notre éclectisme doit être assez vaste pour s'étendre jusque-là.

Si les plantes rares, cultivées dans les serres chaudes de nos horticulteurs, ont droit à notre admiration, ces merveilleux produits de la sélection ne doivent pas nous faire mépriser la flore des prairies et des dessous de bois, qui, elle aussi, a sa beauté.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

LA VENGEANCE DE L'AMANTE.

Quand il eut eu les amours de la belle,
Le malheureux
Vint lui fair' ses adieux.
Elle lui dit : Ingrat tu me délaisses,
J'irai vraiment
Rejoind' ton régiment.

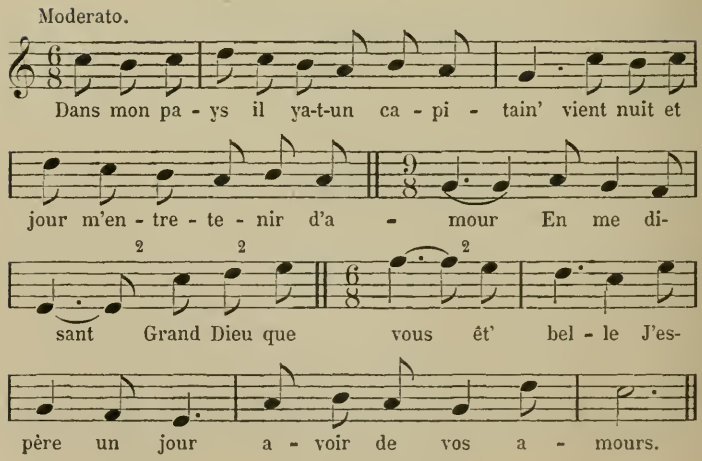
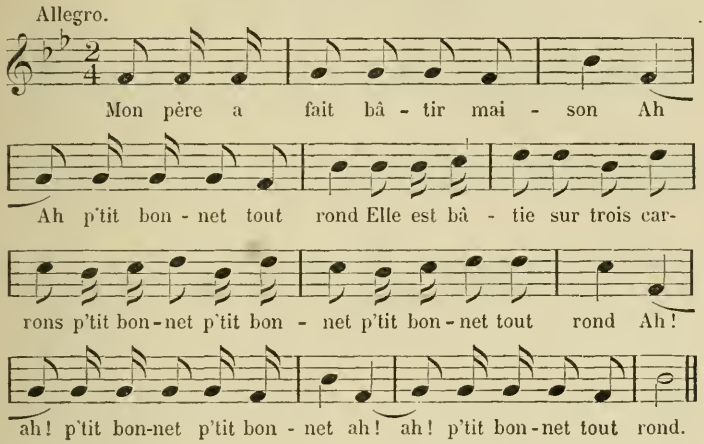
Puis elle prit cinq louis à son père,
Fut à Paris
S'acheter des habits.
Elle s'habilla en dragon militaire ;
Rien de si beau
La cocarde au chapeau.

Pendant sept ans elle suivit les troupes,
Pendant sept ans
Sans y voir son amant.
Par un beau jour, en mettant pied à terre,
Le vit, soudain
Prit les arm's à la main.

Bien résolus, tous deux prirent les armes,
Bien résolus
Tous deux se sont battus.
La jeune fill' quoiqu'encor' bien jeunette,
Frappa si fort
Mit son amant à mort.

Trois grenadiers qui virent la défaite
Prenn'nt le tendron,
La conduis'nt en prison.
Elle fut jugée à passer par les armes,
Mais le roi bon
Accorda son pardon.

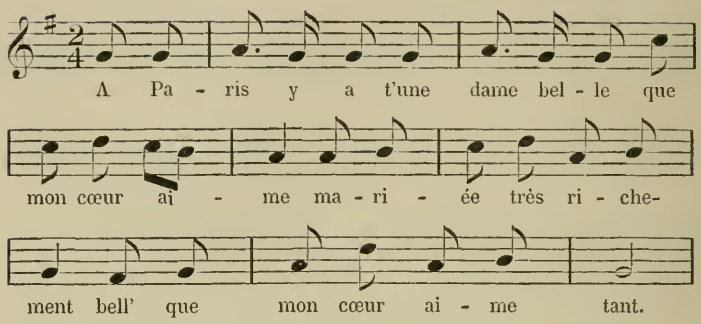
Ell' mont' à ch'val comme un guerrier, fidèle,
Ell' mont' à cheval
Comme un beau général.
Ell' s'en alla t'au château de son père,
Dit : J'ai vaincu
Mon amant ne vit plus.

AUTRE VERSION MÉLODIQUE.

MON PÈRE A FAIT BATIR MAISON.

Elle est bâtie sur trois carrons
Ah! ah! p'tit bonnet tout rond.
Elle n'a ni poutres ni chevrons.
P'tit bonnet, p'tit bonnet, etc.

Elle n'a ni poutres ni chevrons,
Ah! ah! p'tit bonnet tout rond.
Les ouvriers du roi y vont,
P'tit bonnet, p'tit bonnet, etc.

Ma fille promettez-moi donc,
Ah! ah! p'tit bonnet tout rond.
De ne jamais prendre garçon,
P'tit bonnet, p'tit bonnet, etc.

J'aimerais mieux que la maison
Ah! ah! p'tit bonnet tout rond,
Fut tout en cendre et en charbon,
P'tit bonnet, p'tit bonnet, etc.

LA DAME RICHEMENT MARIÉE.

Elle se poudre, elle se frise,
Belle que mon cœur aime,
Devant son miroir d'argent,
Bell' que mon cœur aime tant.

Elle appelle sa servante,
Belle que mon cœur aime,
Marguerite promptement,
Bell' que mon cœur aime tant.

Dites-moi si je suis belle,
Belle que mon cœur aime,
Ou si mon miroir me ment
Bell' que mon cœur aime tant.

Madame vous êtes assez belle,
Belle que mon cœur aime,
Si vous n'étiez grosse d'enfant.
Bell' que mon cœur aime tant.

Le diable emporte les hommes,
Belle que mon cœur aime,
Et le mien premièrement,
Bell' que mon cœur aime tant.

Son mari qu'est à la porte,
Belle que mon cœur aime,
Entend ce doux compliment,
Bell' que mon cœur aime tant.

Taisez-vous, petite sotte,
Belle que mon cœur aime,
Vous parlez comme un enfant.
Bell' que mon cœur aime tant.

Quand vous étiez chez vot'père
Belle que mon cœur aime,
Vous étiez très pauvrement,
Bell' que mon cœur aime tant.

Vous portiez habits de bure,
Belle que mon cœur aime,
Et sabots troués devant,
Bell' que mon cœur aime tant.

A présent vous êtes dame,
Belle que mon cœur aime,
Mariée très richement,
Bell' que mon cœur aime tant.

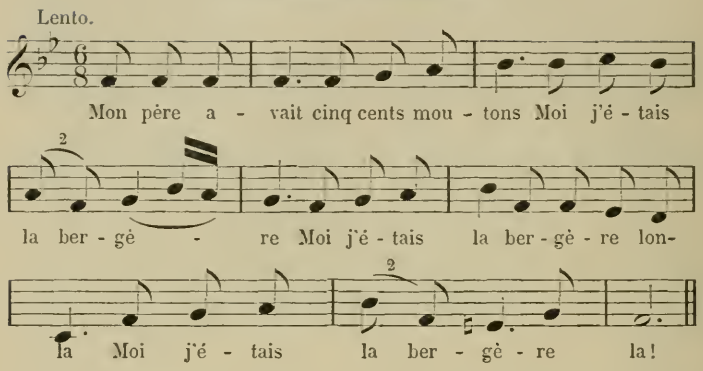
Quand vous allez à l'église,
Belle que mon cœur aime,
Quatre laquais vont devant,
Bell' que mon cœur aime tant.

L'un y porte une baguette,
Belle que mon cœur aime,
Pour y faire serrer les gens,
Bell' que mon cœur aime tant.

L'autre y porte une boursette,
Belle que mon cœur aime,
Pour donner aux pauvres gens,
Bell' que mon cœur aime tant.

L'autre y porte une chaisette,
Belle que mon cœur aime,
Pour assir Madame dedans,
Bell' que mon cœur aime tant.

Et l'autre va dire au prêtre,
Belle que mon cœur aime,
Monsieur, Madame vous attend
Bell' que mon cœur aime tant.

L'HONNÊTE BERGÈRE.

Le premier jour qu' j'allai z'aux champs
Le loup m'en a pris quinze
Le loup m'en a pris quinze lon la
Le loup m'en a pris quinze la

Un beau monsieur vint à passer
Me les ram'na les quinze
Me les ram'na les quinze lon la
Me les ram'na les quinze la

Tenez bergère vos moutons
M'ttez-les avec les autres
M'ttez-les avec les autres lon la
M'ttez-les avec les autres la

Si je vous ai fait un plaisir
Vous m'en ferez un autre
Vous m'en ferez un autre lon la
Vous m'en ferez un autre la.

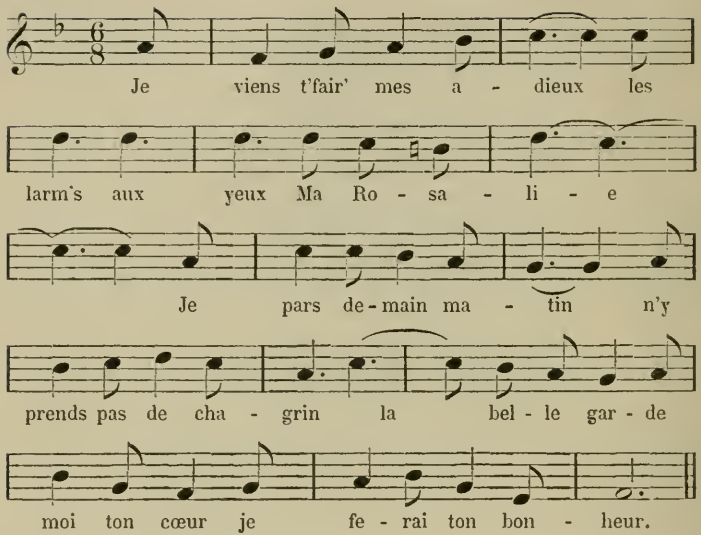
Quand au mois d'mars je les tondrai
Je vous donn'rai d'la laine
Je vous donn'rai d'la laine lon la
Je vous donn'rai d'la laine la

Je ne suis point marchand drapier
Je ne vends pas de laine
Je ne vends pas de laine lon la
Je ne vends pas de laine la.

Accordez-moi z'un doux baiser
Ce sera pour mes peines
Ce sera pour mes peines lon la
Ce sera pour mes peines la.

Oh! non monsieur, je n'oserais
Mon père nous écoute
Mon père nous écoute lon la
Mon père nous écoute la

Ma mèr' la-haut dans ce grand bois
Me frapperait sans doute
Me frapperait sans doute lon la
Me frapperait sans doute la.

LA BELLE ROSALIE.

(Incomplet)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'irai z'avec toi au service du roi,
Et puis tu me feras passer
Dedans ses grenadiers.

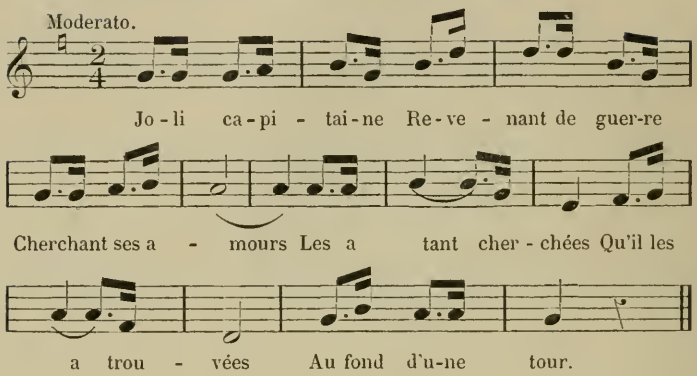
. . . . . .

La belle alors est restée sept ans
Sans se faire connaître à personne.
Nul ne la connaissait
Que celui qu'elle aimait,
Celui qui l'avait fait passer
Dedans ses grenadiers.

Au bout de ses sept ans,
La belle un jour fut en bataille ;
Au milieu des combats,
Elle fut blessée au bras.
La belle alors a déclaré
Qu'ell' n'était pas soldat.

« Si vous n'êtes pas soldat,
Vous pouvez en donner des marques. »
— Regardez mes blancs seins,
Ma couleur, ma fraîcheur ;
Je suis un' fill' de dix-huit ans,
J'ai bien servi sept ans.

JOLI CAPITAINE REVENANT DE GUERRE.



bis { Dites-moi la belle,
Qui vous a fait mettre
Dedans cette tour?

bis { C'est mon très cher père
Qui m'y a fait mettre
Par rapport à vous.

bis { Joli capitaine,
Va dire à mon père
Quand je sortirai.

bis { Général de France,
Ta fille demande
Quand elle sortira.

bis { Joli capitaine,
Te mets pas en peine,
Tu ne l'auras pas.

bis { Si ne l'ai par plaire,
Je l'aurai par guerre
Ou par trahison (1).

bis { Le père de rage,
Ouvre le grillage
Et la jette à l'eau (2).

bis { Son amant plus sage
Se met à la nage
Pour la retirer.

---

(1) Variante : Je l'aurai par ruse,
Je l'aurai par guerre
Ou par trahison.

(2) Variante : Le père en colère,
Passant la rivière,
La jeta dans l'eau.

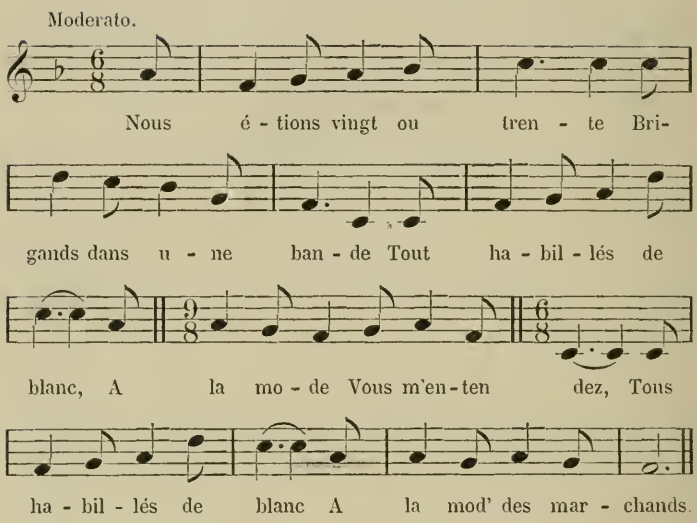
bis { Allons ! partons belle ;
Allons à la guerre,
Car il y fait bon.

bis { A la seconde ville,
Son amant l'habille
Tout d'or et d'argent.

bis { A la première ville,
Son amant l'habille
Tout en satin blanc.

bis { A la troisième ville,
Son amant l'habille
En épousement.

bis { Elle était si belle,
Qu'ell' passait pour reine
Dans le régiment.

LES BRIGANDS PENDUS.

La premièr' volerie
Que j'ai faite en ma vie,
C'est d'avoir tout pillé
La bourse d'un
Vous m'entendez,
C'est d'avoir tout pillé
La bourse d'un curé.

J'entrai dedans sa chambre
Grand Dieu qu'elle était grande
Il y avait mille écus,

Vous m'entendez,
Il y avait mille écus,
Je mis la main dessus.

Je montai dans une autre,
Mon Dieu qu'elle était haute!
Tant robes que manteaux,
J'en chargeai quatre,
Vous m'entendez,
Tant robes que manteaux,
J'en chargeai quatre chevaux.

J'les menai-z-à la foire,
A la foire en Hollande,
J'les vendis bon marché,
Ils n'mavaient rien
Vous m'entendez,
J'les vendis bon marché,
Ils n'mavaient rien coûté.

Ces messieurs de Grenoble,
Avec leurs grandes robes
Et leurs bonnets carrés
Ils m'eur'nt bientôt,
Vous m'entendez,
Et leurs bonnets carrés,
Ils m'eur'nt bientôt jugé.

Ils me jugent à me pendre;
Dieu q'c'est dur à entendre!
Me pendre et m'étrangler,

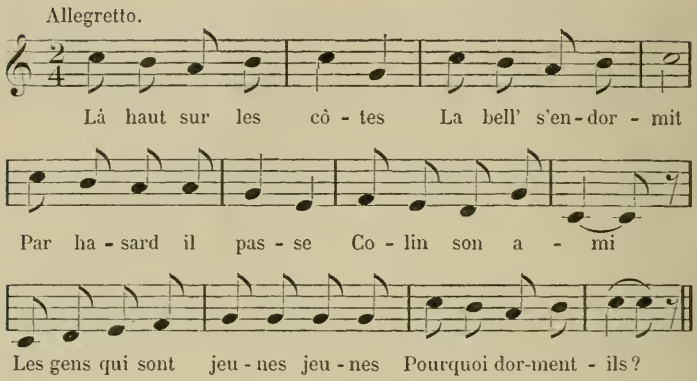
Vous m'entendez,
Me pendre et m'étrangler
Sur la place du marché.

Montant sur la potence,
Je regarde la France,
Je vois mes compagnons
A l'ombre d'un
Vous m'entendez,
Je vois mes compagnons
A l'ombre d'un buisson.

Va t'en dire à mon père,
Et aussi à ma mère
Qu'ils ne m'attendent plus,
J'suis un enfant,
Vous m'entendez
Qu'ils ne m'attendent plus,
J'suis un enfant perdu (1).

---

(1) Cette espèce de complainte se chante aussi dans le Dauphiné. Il paraît que le célèbre compositeur Rameau l'a mise en musique pour complaire à Madame du Deffant, vers 1733. Nous ne savons si l'air que nous donnons a quelque analogie avec celui de Rameau.

LES GENS QUI SONT JEUNES POURQUOI DORMENT-ILS ? (1)

Par hasard il passe
Colin son ami,
Tenant une rose,
Sur le sein lui mit.
Les gens qui sont jeunes, etc.

Tenant une rose,
Sur le sein lui mit.
La rose était fraîche,
La bell' s'éveillit.
Les gens qui sont jeunes, etc.

La rose était fraîche,
La bell' s'éveillit.
Ah ! mon Dieu, dit-elle,
Qui m'a mis ceci ?
Les gens qui sont jeunes, etc.

La voisin' qui passe,
Dit : C'est votre ami.
Ah ! mon Dieu, dit-elle,
Je n'ai point d'ami.
Les gens qui sont jeunes, etc.

Ah ! mon Dieu, dit-elle,
Je n'ai point d'ami.
Mais par aventure,
Quel est son habit ?
Les gens qui sont jeunes, etc.

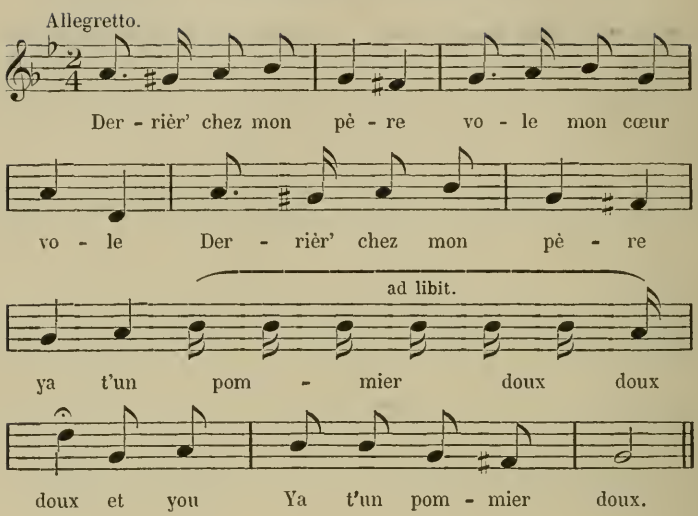
Mais par aventure,
Quel est son habit ?
Il a des bas rouges
Et un pourpoint gris.
Les gens qui sont jeunes, etc.

---

(1) L'air de cette chanson ressemble, surtout le refrain, aux « Noces du cousin Laurent » (*Rev. des trad. populaires*, octobre 1886).

Mais par aventure,
Quell' route a-t-il pris?
Il a pris la route
La rout' de Paris.
Les gens qui sont jeunes, etc.

Il a pris la route,
La rout' de Paris,
Ou autant vaut dire,
La rout' des bandits.
Les gens qui sont jeunes, etc.

LE POMMIER DOUX.

Trois jeunes princesses,
Vole mon cœur vole,
Trois jeunes princesses,
Sont assises dessous,
Dou dou, etc.

Sœurs, dit la plus jeune,
Vole mon cœur vole,
Sœurs, dit la plus jeune,
Je crois qu'il fait jour,
Dou dou, etc.

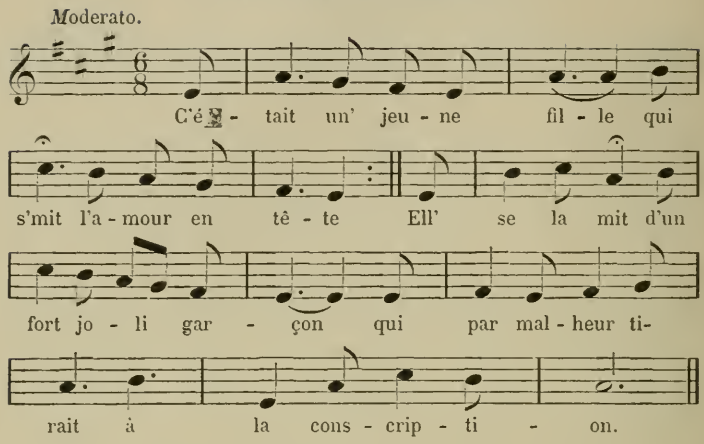
Sœurs, dit la seconde,
Vole mon cœur vole,
Sœurs, dit la seconde,
J'entends le tambour,
Dou dou, etc.

Sœurs, dit la troisième,
Vole mon cœur vole,
Sœurs, dit la troisième,
Ce sont nos amours,
Dou dou, etc.

Qui vont à la guerre,
Vole mon cœur vole,
Qui vont à la guerre,
Combattre pour nous,
Dou dou, etc.

S'ils gagnent bataille,
Vole mon cœur vole,
S'ils gagnent bataille,
Auront nos amours,
Dou dou, etc.

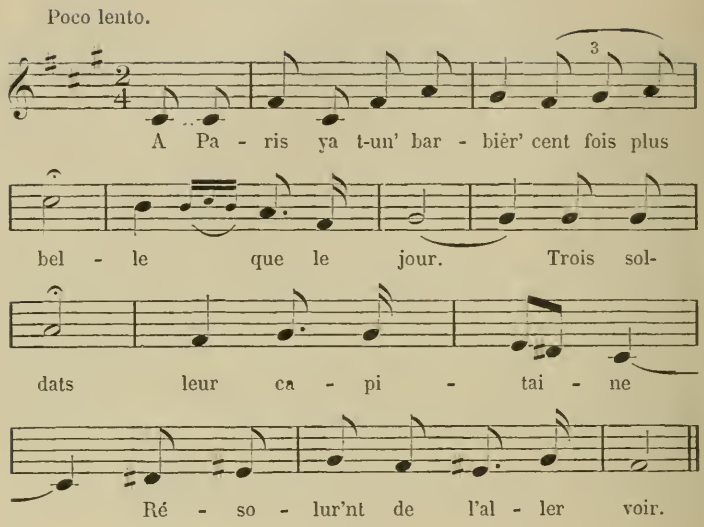
Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Vole mon cœur vole,
Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Les auront toujours,
Dou et you les auront toujours.

LA FIANCÉE DU CONSCRIT.

Quand vint l'jour du tirage, } *bis*
La bell' versait des larmes, }
Toujours pleurant,
Toujours se lamentant,
Et tout en attendant
Le sort de son amant.

Elle le voit venir } *bis*
Avec sa fleur de guerre, }
Baissant les yeux,
Levant les bras aux cieux,
Il s'écriait : Grands dieux !
Que je suis malheureux !

— Va ! tous ces beaux bouquets } *bis*
Seront pour toi, ma belle, }
Pour te prouver
Combien je t'ai z-aimée.
Mais aujourd'hui, z'hélas !
Il faudra nous quitter.

— De tous ces beaux bouquets,
Je t'en r'mercie, mon cher, } *bis*
J'aimerais mieux
T'voir mourir sous mes yeux,
Que de te voir partir.
Adieu, mon cher amant!

LA BELLE BARBIÈRE.

En se disant l'un à l'autre
Comment lui parlerons-nous ?
Nous lui donn'rons des aubades
Le matin au point du jour.

Au premier coup de l'aubade,
La barbière s'est réveillée.
Met la tête à la fenêtre :
— Mes beaux messieurs que voulez-vous ?

— L'on dit que vous êtes barbière,
La barbe nous feriez-vous ?
— Je l'ai faite au roi d'Espagne,
Qui vaut bien autant que vous.

Elle appelle sa servante :
— Marguerite éveillez-vous.
Apportez-moi mon plat d'or,
Mes rasoirs qui sont autour.

Apportez-moi mon plat d'or,
Mes rasoirs qui sont autour,
Et ma jolie serviette
Qu'est pliée au pli d'amour.

Le premier que ras' la belle,
Par trois fois change de couleur.
— Est-ce mon rasoir qui vous blesse?
— Non, bell', ce sont vos amours.

— Mes amours, mes amourettes,
Messieurs, ce n'est pas pour vous.
Ell' sont embarquées sur Saône,
Vont la nuit comme le jour.

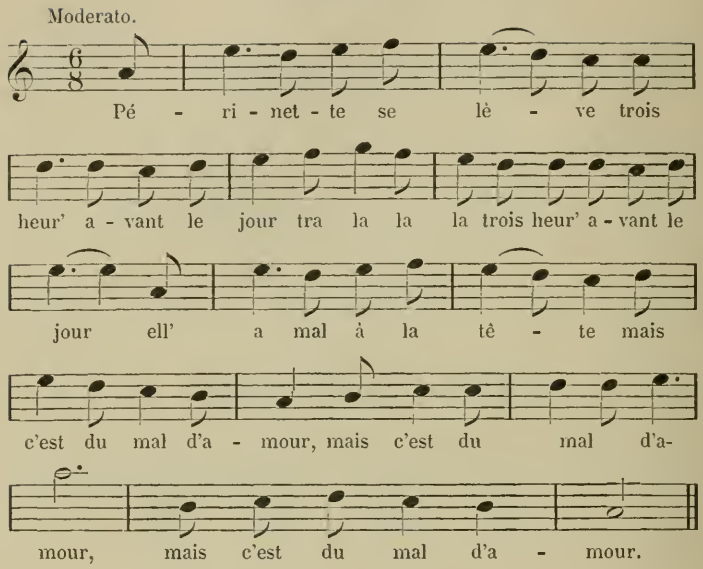
— Ah! ne faites pas tant la fière,
Je vous ai vue l'autre jour,
Dedans le bois de Versailles,
Un berger auprès de vous (1)!

— Un berger auprès de moi!
Eh bien, messieurs, qu'en direz-vous?
Il est plus beau z-à la lune
Que vous n'êt's au point du jour (2)!

---

(1) Une chanson Lilloise contient un couplet analogue à celui-ci : « Un jour à la promenade... » (*Rev. des trad. popul.*, juillet 1886.)

(2) Dans *La littérature populaire de la Gascogne*, de M. Ceinac Moncaut, on trouve une chanson en gascon dont une partie offre une grande analogie avec « La barbière comtoise ». (p. 295.)

PÉRINETTE (1).

Ell' prend sa quenouillette,
Son joli petit tour
Tra la la la
Son joli petit tour.
Elle a mal à la tête,
Mais c'est du mal d'amour. (*ter*)

A chaque tour qu'ell' file,
Sa mèr' vient lui demander,
Tra la la la
Sa mèr' vient lui demander,
Av' vous mal à la tête,
Ou bien le mal d'amour. (*ter*)

---

(1) M. Tiersot, sous-bibliothécaire au Conservatoire national de musique, à qui nous avons communiqué cette chanson, l'a harmonisée et publiée.

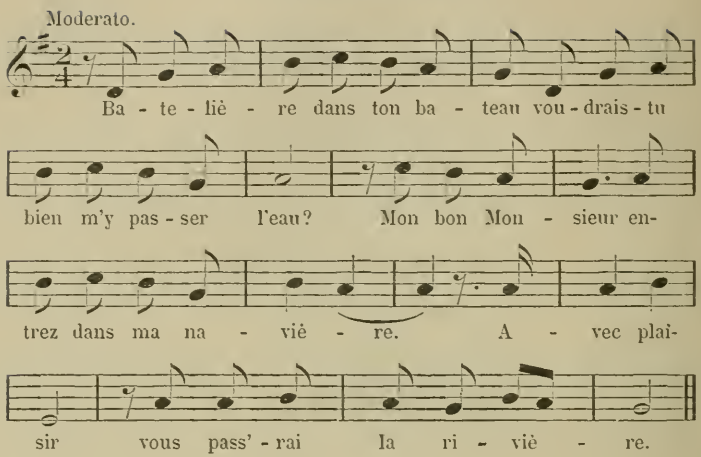
Ne pleurez plus ma fille,
Nous vous y marierons,
Tra la la la
Nous vous y marierons,
Avec le fils d'un prince,
D'un prince ou d'un baron. (*ter*)

Je ne veux pas d'un prince,
Ni du fils d'un baron,
Tra la la la
Ni du fils d'un baron.
Je veux mon ami Pierre,
Qui est dans la prison. (*ter*)

Tu n'auras pas ton Pierre,
Nous le pendolerons,
Tra la la la
Nous le pendolerons.
Si vous pendez mon Pierre,
Vous me pendrez aussi. (*ter*)

Et sur la même branche,
Nos deux corps s'uniront,
Tra la la la
Nos deux corps s'uniront.
Au chemin de Saint-Jacques,
Enterrez-nous tous deux. (*ter*)

Couvrez Pierre de roses,
Et moi de mille fleurs,
Tra la la la
Et moi de mille fleurs.
Les pèlerins qui passent,
Prieront Dieu pour nous deux. (*ter*)

LA BATELIÈRE RUSÉE.

Quand ils fur'nt au milieu du Rhin,
Le monsieur lui prenant la main.
— Allons, monsieur, pas tant de badinage,
Vous êt's ici avec un' fille sage.

— Bell', votre cœur est-il bien cher,
Pour cent écus peut-on l'avoir?
— Pour cent écus, monsieur, c'est peu de chose,
Mais pour deux cents mes amours sont les vôtres.

Le monsieur tira son gant blanc,
Ramena de l'or et d'l'argent,
Mais de l'argent en si grande abondance.
— Prenez-en, bell', que vous soyez contente.

Quand la belle fut contentée,
Le monsieur voulant badiner :
— Allons, monsieur, pas tant de badinage...
Quand nous serons dans un lieu d'assurance.

— La bell' vraiment tu as raison.
Quand nous serons sur le gazon,
Quand nous serons dans un lieu d'assurance,
De nos amours nous parlerons ensemble.

Quand ils fur'nt prêts à débarquer,
Le monsieur sauta le premier.
Mais il n'eut mis sitôt le pied à terre,
Qu'la batelièr' recula sa navière.

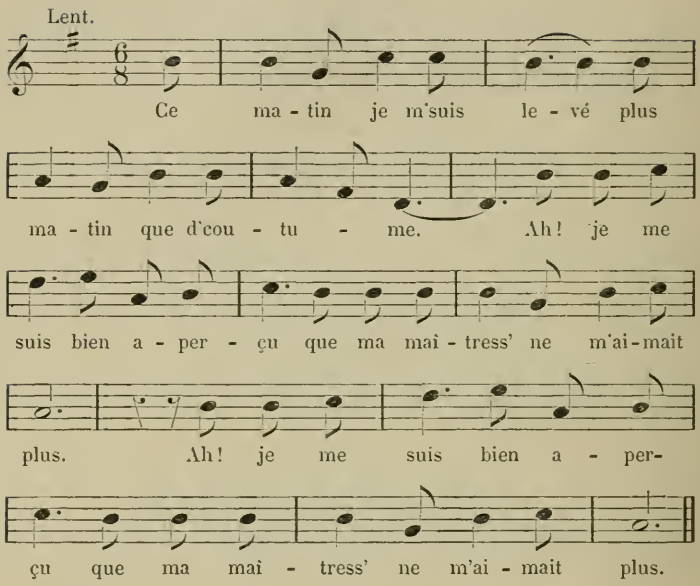
— Ah ! reviens donc la belle ici,
Je te donnerai cent louis.
— Je n'irai pas ni pour cent ni pour mille.
Demain matin j'partirai pour les Iles.

— Mais que diront mes chers parents
D'avoir perdu tout mon argent.
— Tu leur diras qu'en passant la rivière,
Tu l'as joué avec la batelière.

Avec ton or et ton argent,
Je m'en irai dans un couvent,
Dans un couvent pour être bien heureuse,
Mais avec toi je serais malheureuse.

— Si tu passes par nos pays,
Tu pourrais bien t'en repentir.
— Oh ! non, non, non, je n'suis point passagère,
Jamais bateau n'a quitté la rivière.

— Quand tu seras dans un couvent,
Prieras-tu Dieu pour ton amant ?
— Je prierai Dieu pour mon père et ma mère,
Adieu galant, j't'ai passé la rivière.

L'EMPÊCHEMENT AU MARIAGE.

De loin j'la vois courir :
Son petit cœur soupire.
— Qu'avez-vous donc à soupirer ?
On dit que vous êtes fiancée. } *bis.*

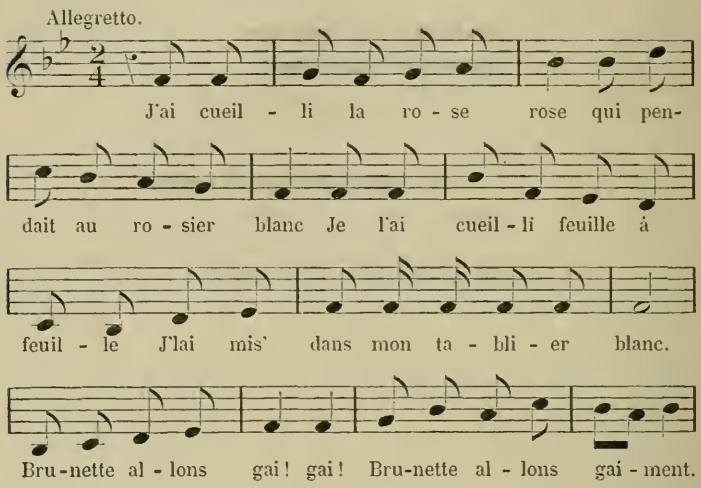
— Fiancée je la suis ;
J'n'en sais pas davantage.
J'aurai dimanch' mon premier ban,
Mettez-y donc empêchement. } *bis.*

Un beau dimanch' matin,
Le curé monte en chaire :
— Ecoutez tous, petits et grands,
Je m'en vais publier un ban. } *bis.*

Quand l'amant l'entendit,
Pas à pas il s'avance :
Monsieur ne vous pressez pas tant,
Je vais y mettre empêchement. } *bis.*

Quel est donc ce parent
Qui parle de la sorte ?
— Monsieur ce n'est point un parent
C'est le premier de ses amants. } *bis.*

Y a sept ans qu'nous nous aimons,
Nous nous aimons encore.
— S'il y a sept ans qu'vous vous aimez
Il est bien temps d'vous marier. } *bis.*

LA ROSE ROSE (Ronde).

Je l'ai cueilli' feuille à feuille
Et mis' dans mon tablier blanc.
Je l'ai portée z-à ma mère,
Entre Paris et Rouen.
Brunette, etc.

Je l'ai portée z-à ma mère,
Entre Paris et Rouen.
Je n'y ai trouvé personne,
Que le rossignol chantant.
Brunette, etc.

Je n'y ai trouvé personne,
Que le rossignol chantant,
Qui me dit en son langage,
— Marie-toi, car il est temps.
Brunette, etc.

Qui me dit en son langage,
Marie-toi, car il est temps.
Et comment me marierais-je,
Puisque je n'ai pas d'amant.
Brunette, etc.

— Et comment me marierais-je,
Puisque je n'ai pas d'amant.
Je m'en vais voir à la danse
Si je n'en trouverai point.
Brunette, etc.

Je m'en vais voir à la danse
Si je n'en trouverai point.
Je me tourne et me détourne
Et je n'en ai trouvé point.
Brunette, etc.

Je me tourne et me détourne
Et je n'en ai trouvé point.
Si ce n'est ce beau jeune homme,
Je vais le lui proposer.
Brunette, etc.

Si ce n'est ce beau jeune homme,
Je vais le lui proposer.
— Monsieur, avec tout honneur,
Vous plairait-il de m'aimer?
Brunette, etc.

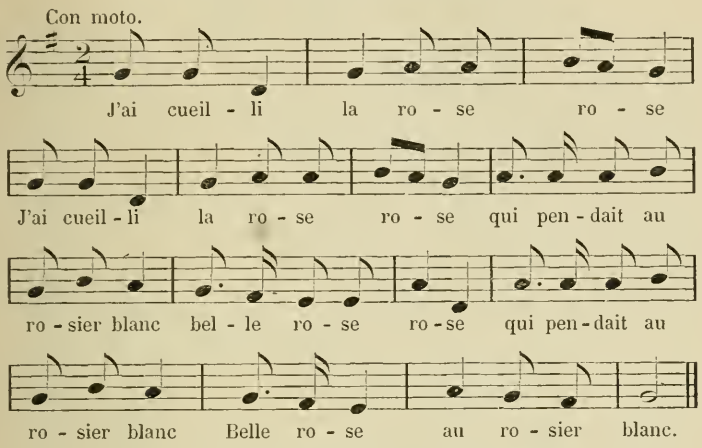
Monsieur, avec tout honneur,
Vous plairait-il de m'aimer?
Donnez-moi votre main blanche,
Avec moi venez danser.
Brunette, etc.

Donnez-moi votre main blanche,
Avec moi venez danser.
Je vois bien à votre mine
Que guère vous ne m'aimez.
Brunette, etc.

Je vois bien à votre mine
Que guère vous ne m'aimez.
Reprenez votre voisine,
Elle est plus à votre gré.
Brunette, etc.

Reprenez votre voisine,
Elle est plus à votre gré,
La compagnie vous ordonne
De lui donner un baiser.
Brunette, etc.

La compagnie vous ordonne
De lui donner un baiser.
Que chacun fasse de même,
Pour moi je vais commencer.
Brunette, etc.

Deuxième version sur un autre air.

Je l'ai cueilli' feuille à feuille (*bis*)
J'l'ai mis' dans mon tablier blanc
Belle rose rose
J'l'ai mis' dans mon tablier blanc
Belle rose au rosier blanc.

Je l'ai portée z-à mon père (*bis*)
Entre Paris et Rouen
Belle rose, etc.

Je n'y ai trouvé personne (*bis*)
Que le rossignol chantant.
Belle rose, etc.

Qui me dit en son langage (*bis*)
— Marie-toi, car il est temps.
Belle rose, etc.

— Et comment me marierais-je (*bis*)
Je suis servante à présent.
Belle rose, etc.

— Combien gagnez-vous la belle? (*bis*)
— On me donn' cent francs par an.
Belle rose, etc.

— Venez avec moi la belle, (*bis*)
J'vous en donn' le double autant.
Belle rose, etc.

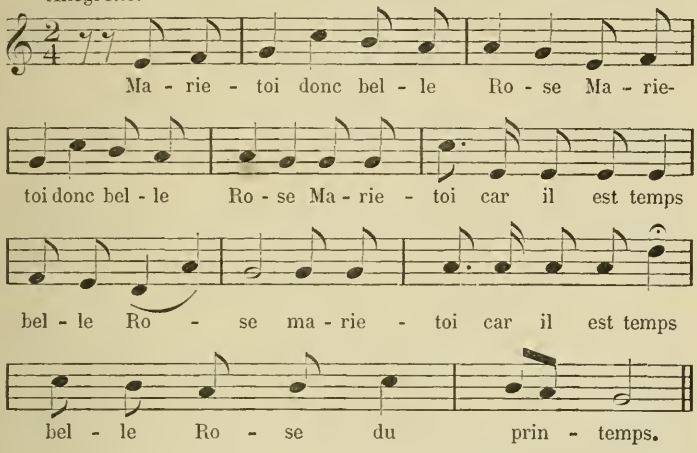
Vous n'aurez rien à faire (*bis*)
Qu'un petit ménag' d'enfant.
Belle rose, etc.

Vous couch'rez avec ma mère, (*bis*)
Avec moi le plus souvent.
Belle rose, etc.

— Je ne couche avec point d'homme (*bis*)
Que mariée auparavant.
Belle rose, etc.

Tu remportes la victoire (*bis*)
La couronne sur le front,
Belle rose rose,
La couronne sur le front,
Belle ros' de la saison.

Troisième air

(Mêmes paroles, légère variante du refrain) (1).

(1) La ronde suivante, dont la dernière partie est presque semblable aux textes que nous venons de donner, est très répandue en Normandie :

Quand j'étais chez mon père, jeune fille à quatorze ans. J'aime, j'aime les cotillons rouges, j'aime, j'aime les cotillons blancs.

On m'envoyait garder les vaches et les moutons quant et quant. J'aime les cotillons rouges, etc.

C'est par ce chemin que passe un cavalier tout en blanc.

Combien gagnez-vous la belle, combien gagnez-vous par an ?

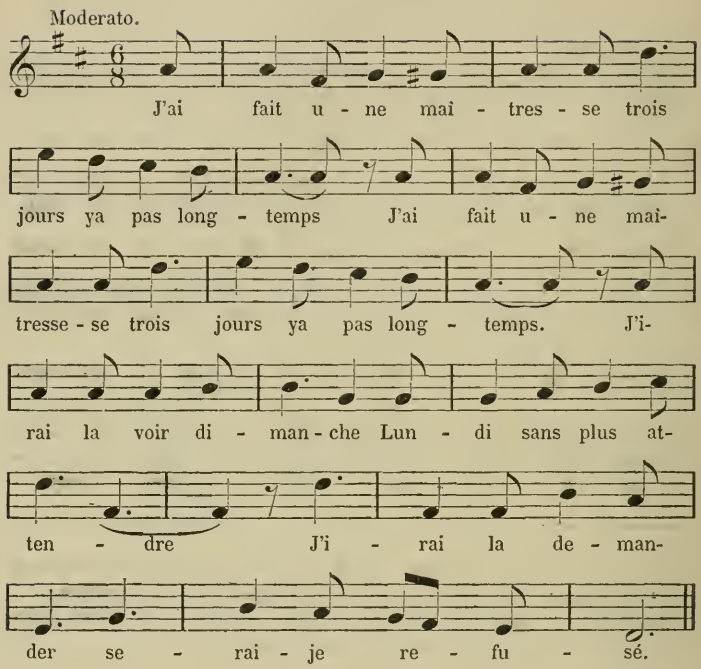
Un écu par chaque année, d'o un petit cotillon blanc.

Venez quant et moi la belle, et vous en gagnerez cent.

Je ne vais point quant et les hommes, que je n'épouse auparavant.

Face à face dans l'église, en présence de nos parents.

La couronne sur la tête, les rubans en bas volant (ou bavolant).

LA DEMANDE EN MARIAGE.

En entrant dans sa chambre, } *bis.*
Je fis mes compliments :
Bonjour la compagnie,
Sans oublier ma mie.
Je viens la demander,
Serai-je refusé ?

Le père à la fenêtre } *bis.*
Entend ces compliments :
Galant ma fille est riche
De cinquant' mille livres.
Amant retirez-vous,
Ma fill' n'est pas pour vous.

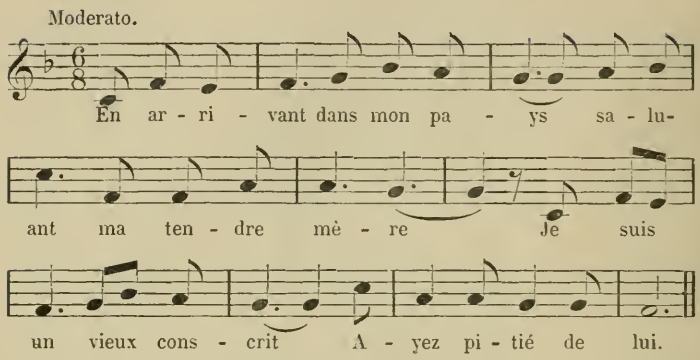
Marguerite ma mie
Prête-moi tes ciseaux } *bis.*
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble,
L'alliance d'amour,
Adieu bell' pour toujours.

Marguerite ma mie, } *bis.*
Prête-moi ton mouchoir
Pour essuyer les larmes
Qui coul'nt de mon visage,
Les larmes de mes yeux,
C'est pour te dire adieu.

S'il faut que je m' retire, } *bis.*
Je me retirerai
Dans un couvent d'Ermites
Pour l'amour d'une fille (1),
Fill' que j'ai tant aimée,
Faudra donc la quitter.

---

(1) Variante : Ermite dans les bois,
Pour ne plus la revoir.

LA RECONNAISSANCE DU FILS ET DE LA MÈRE.

Ell' me répondit aussitôt :
« Mon brave militaire
» Nous somm's logés étroit'ment
» Dans cet appartement.

» Nous n'avons que cette chaumière,
» Je ne puis vous satisfaire,
» Allez donc ailleurs, cher ami,
» Pour avoir un logis. »

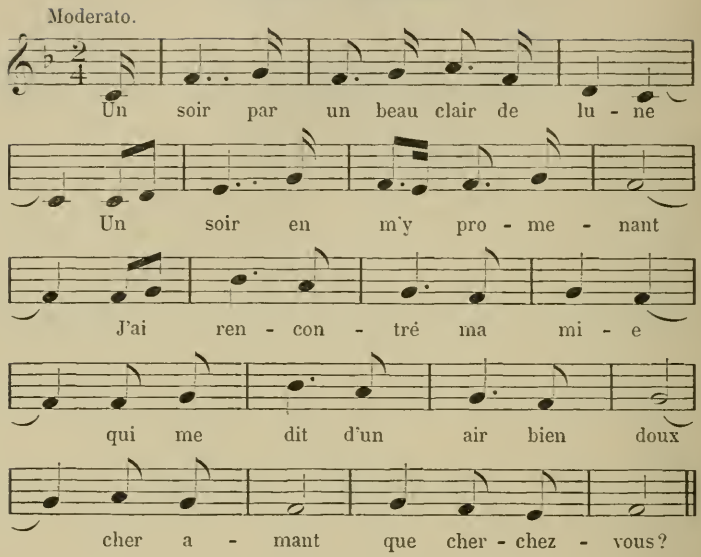
— Madam' si vous aviez un fils
Qui soit dans l'indigence,
N'auriez-vous pas un cœur pour lui
Prêt à le secourir.

— J'avais un fils, un fils chéri,
Qui est mort en Algérie,
Et c'est ce qui caus' ma douleur
Et fait couler mes pleurs.

Lorsque je vois votre figure,
Votre blonde chevelure,
Vraiment j'croirais en vous voyant
Revoir mon cher enfant.

— Dans quel régiment votre enfant
Etait-il donc madame ?
Je puis vous dire en cet instant
Qu'il est très bien portant.

Je suis votre fils tant chéri
Et je reviens d'Algérie.
Dieu m'a préservé du trépas,
Je reviens dans vos bras.

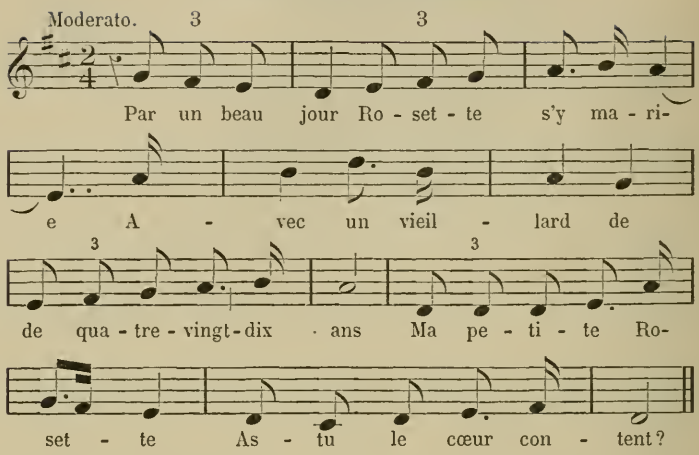
L'AMANT INTÉRESSÉ.

— Je ne cherche rien la belle.
Ah! de moi n'ayez pas peur,
Car j'ai juré sur ma foi
Que je n'aimerais que toi,
Que je n'aimerais que toi.

— Aimez-moi, ne m'aimez pas;
Aimez-moi si vous voulez,
J'ai z'engagé mes amours
A un officier de guerre,
A un autre amant que vous.

— Nous parlerions de mariage
Si tu avais seul'ment cinq cents francs.
Mais comm' tu n'as rien vaillant,
Ça me cause un grand tourment,
Ça me cause un grand tourment.

— Si c'est l'intérêt qui vous pousse,
Monsieur, ne r'venez pas chez nous
Me parler de mariage
J'en ai z'entendu assez,
Finissons de nous aimer.

Oh ! que les filles sont donc folles
De s'attacher à ces garçons,
Aux garçons de ces montagnes,
Qui s'en vont partout chantant
L'amour n'est qu'un passe-temps.

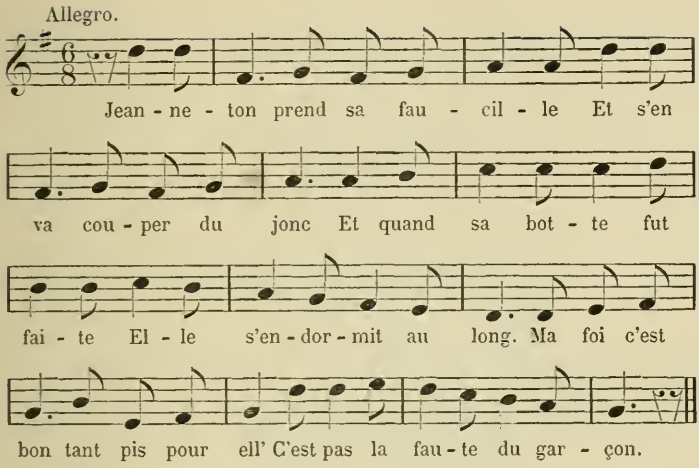
LE MARIAGE DE ROSETTE.

Lui prend la main,
La conduit à l'église,
Ah! ah! Rosette,
Vois-tu tous tes parents
— Ma petite Rosette,
As-tu le cœur content?

Lui prend le bras,
La conduit à la table,
— Ah! ah! Rosette,
Vois-tu ce beau repas,
Ma petite Rosette,
Ah! ne t'enivre pas.

Lui prend la main,
La mène dans la danse.
Danse Rosette,
— Danse ton petit pas.
Ma petite Rosette,
Ne te tracasse pas.

Lui prend la main,
La conduit dans sa chambre
— Ah! ah! Rosette,
Vois-tu ce beau lit blanc,
Ma petite Rosette,
Nous coucherons dedans.

Quand fut le jour,
La belle se réveille.
— Hélas! dit-elle,
Que j'ai donc bien dormi!
Je ne m'attendais guère
A dormir cette nuit.

LA COUPEUSE DE JONCS.

Et quand sa botte fut faite,
Elle s'endormit au long,
Et par là vinr'nt à passer
Trois chevaliers de renom (1).
Ma fois c'est bon, etc. (2).

Et par là vinr'nt à passer
Trois chevaliers de renom.
Le premier qu'avait l'air sage (3),
La regard' d'un air fripon.
Ma foi c'est bon, etc.

---

(1) Variante : Trois beaux messieurs de Lyon.
(2) Variante du refrain :
Hélas pourquoi s'endormit-elle
Cette petite Jeanneton.
(3) Le premier fut fort honnête,
Regarda son air mignon.

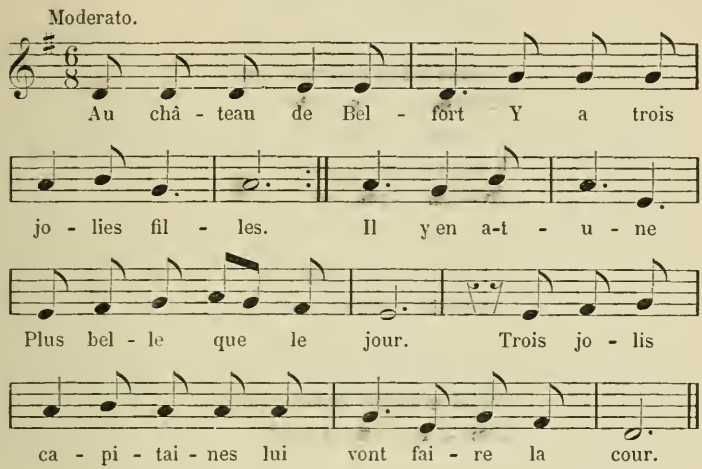
Le premier qu'avait l'air sage,
La regard' d'un air fripon.
Le second qu'était moins sage,
Lui caresse le menton.
Ma foi c'est bon, etc.

Le second qu'était moins sage,
Lui caresse le menton.
Ce que lui fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Ma foi c'est bon, etc.

Ce que lui fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Si vous voulez l'savoir, mesdames,
Vous irez couper du jonc.
Ma foi, c'est bon, etc. (1).

---

(1) Variante : Le troisièm' mesdemoiselles,
C'est à vous d'fair' la question.
Si vous le saviez mesdames,
Vous iriez couper du jonc.

AU CHATEAU DE BELFORT (1).

Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche. *bis.*
— Montez la belle
Sur mon cheval grison,
A Paris je vous mène,
Dedans ma garnison.

Quand ell' fut arrivée,
L'hôtesse la regarde. } *bis.*
— Dites, la belle.
Dites-moi sans mentir,
Et' vous ici par force
Ou pour votre plaisir?

(1) Cette chanson est une des plus répandues et se rencontre avec des variantes de paroles et de musique dans presque toutes les provinces de France.

La belle lui répond : } *bis.*
— Secourez-moi l'hôtesse,
J'y suis par force
Et non pour mon plaisir.
Au château de mon père,
Trois capitain' m'ont pris.

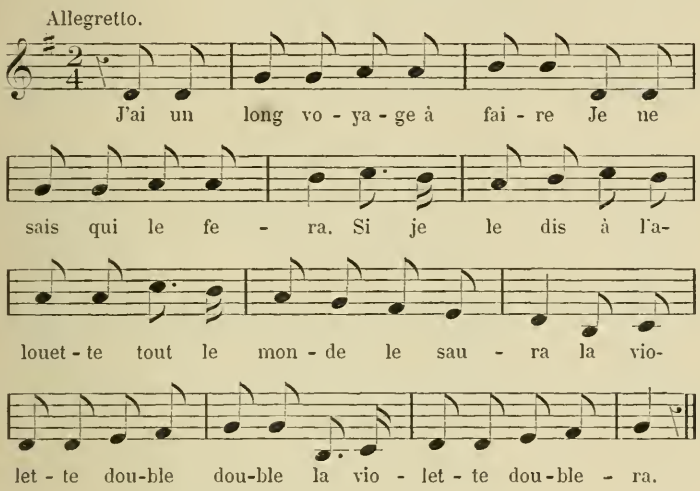
Quand il fut pour souper, } *bis.*
L'hôtesse la regarde.
— Soupez, la belle,
Tout à votre appétit,
Avec un capitaine
Vous passerez la nuit.

Quand elle entendit ça, } *bis.*
La belle tomba morte.
— Sonnez trompettes,
Tambours du régiment,
Voici ma mie qu'est morte,
J'en ai le cœur dolent.

Où l'enterrerons-nous ? } *bis.*
Au jardin de son père,
Sous des rosiers,
Près de trois fleurs de lis,
Nous prierons Dieu pour elle,
Qu'elle aille en Paradis.

Quant ils fur'nt au jardin, } *bis.*
La belle ressuscite.
— Bonjour mon pèr'
Qui m'avez tant aimée,
J'ai fait trois jours la morte,
Pour mon honneur garder.

LE CHATEAU D'AMOUR [1].

(Ronde.)

Si je l'dis à l'alouette,
Tout le monde le saura.
Rossignol du vert bocage,
Faites-moi ce plaisir là.
La violette, etc.

Rossignol du vert bocage,
Faites-moi ce plaisir là.
L'rossignol prend sa volée,
Au château d'amour s'en va.
La violette, etc.

---

(1) Cette ronde se chante à peu près partout.

L'rossignol prend sa volée,
Au château d'amour s'en va,
Trouve la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.
La violette, etc.

Trouve la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.
Les dames étaient assises
Humblement les salua.
La violette, etc.

Les dames étaient assises,
Humblement les salua.
— Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour la bell' que voilà.
La violette, etc.

Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour la bell' que voilà.
Votre amant m'envoie vous dire
Que vous ne l'oubliiez pas.
La violette, etc.

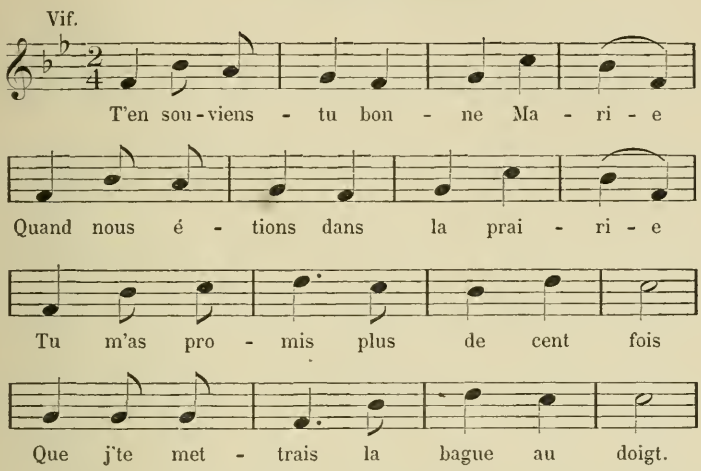
Votre amant m'envoie vous dire
Que vous ne l'oubliiez pas.
— J'en ai oublié bien d'autres,
J'oublierai bien celui-là.
La violette, etc. (1).

---

(1) Variantes finales :

S'il était venu lui-même,
Il n'eût pas perdu ses peines.

Tout amant qui craint sa peine
Sera toujours logé là.

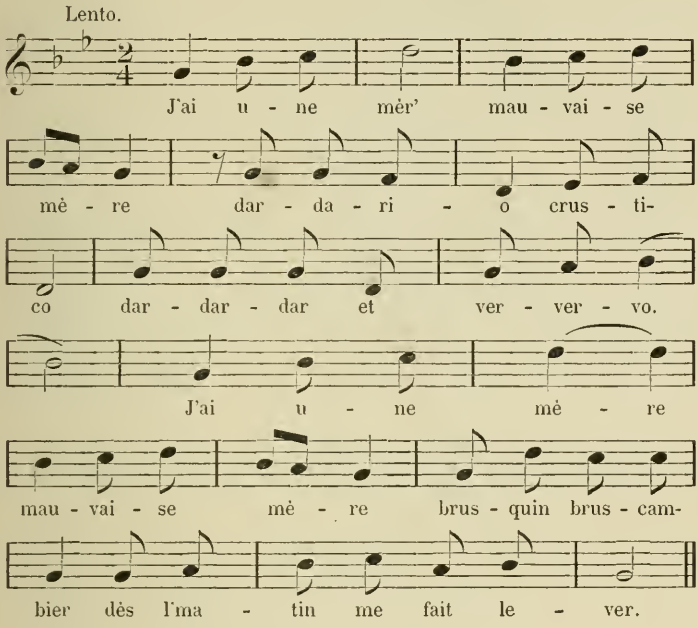
PROPOSITIONS REFUSÉES.

Ne suis-je pas un garçon riche,
Et ne suis-je pas sans malice,
Ne suis-je pas doux, gracieux,
La bell' pour plaire à tes beaux yeux.

— Bien que tu sois un garçon riche,
Que tu te dises sans malice,
Que tu sois doux et gracieux,
Jamais tu n'auras mes beaux yeux.

— Je t'achèterai de bell's robes
Et de beaux chapeaux à la mode,
Un beau caraco de velours,
La bell' pour avoir tes amours.

— Je refuse tes belles robes
Et tes beaux chapeaux à la mode,
Et ton caraco de velours,
Jamais tu n'auras mes amours.

— Je m'en irai de champs en ville,
Pour y faire d'autres amies,
Et si d'autres ne me veul'nt pas,
Je m'en irai être soldat.

LA FONTAINE TROUBLÉE.

Elle m'envoie à la fontaine
Dardario
Rustico
Dar dar dar et ver ver vo
Elle m'envoie à la fontaine
Brusquin
Bruscambier
Avant que l'jour ne soit l'vé.

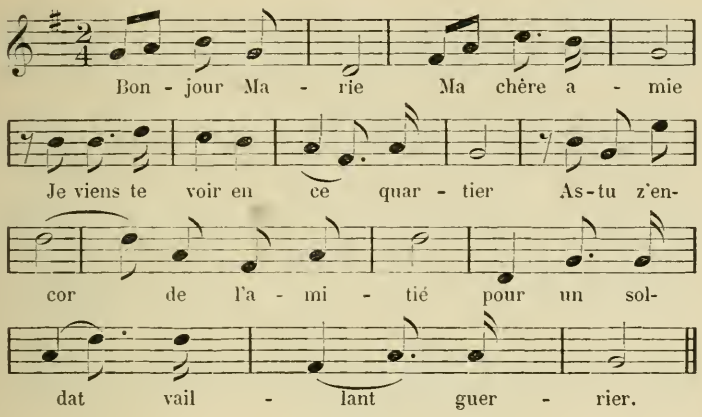
Dans mon chemin j'ai fait rencontre
Dardario, etc.
D'un bel et jeune officier.

Et il m'a pris par sa main blanche
Dardario, etc.
Sur l'herbe il m'a renversée.

Que me dira ma pauvre mère
Dardario, etc.
De m'être tant retardée.

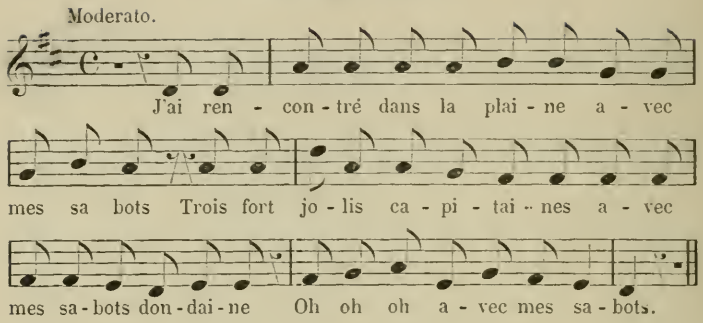
Eh bien tu lui diras ma chère
Dardario, etc.
Qu'la fontaine était troublée.

Ce sont les canards du village
Dardario, etc.
Qui l'avaient ainsi troublée.

LA RUPTURE.

Ah ! si tu viens ici pour moi,
Ah ! je t'en prie, éloigne-toi.
Ah ! j'ai bien d'aut's amants que toi.
Je t'en supplie, éloigne-toi !

Quoi, tu me dis de me retirer,
Moi qui prétendais m'avancer.
J'avais déjà tout préparé ;
La bell' c'était pour nous marier.

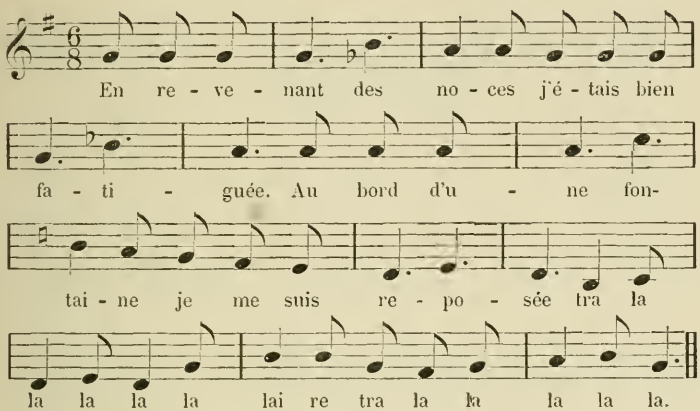
(Incomplet.)

AVEC MES SABOTS.

L'un me prend, l'autre me laisse
Avec mes sabots
Et l'autre m'a dit vilaine
Avec mes sabots dondaine
Oh, oh, oh, avec mes sabots.

Je ne suis pas si vilaine
Avec mes sabots
Puisque le fils du roi m'aime
Avec mes sabots dondaine
Oh, oh, oh, avec mes sabots.

Il m'a donné pour étrenne
Avec mes sabots
Un bouquet de marjolaine
Avec mes sabots dondaine
Oh, oh, oh, avec mes sabots.

Je l'ai planté dans la Seine
Avec mes sabots
S'il reprend, je serai reine
Avec mes sabots dondaine
Oh, oh, oh, avec mes sabots.

LE BOUTON DE ROSE (1).

Au bord d'une fontaine,
Je me suis reposée;
La fontaine était claire,
Et je m'y suis baignée.
Tra la la la, etc.

La fontaine était claire,
Et je m'y suis baignée.
A la feuille d'un chêne,
Je me suis essuyée.
Tra la la la, etc.

A la feuille d'un chêne,
Je me suis essuyée.
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Tra la la la, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Tra la la la, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Pour moi je ne l'ai guère,
Mon amant m'a quittée.
Tra la la la, etc.

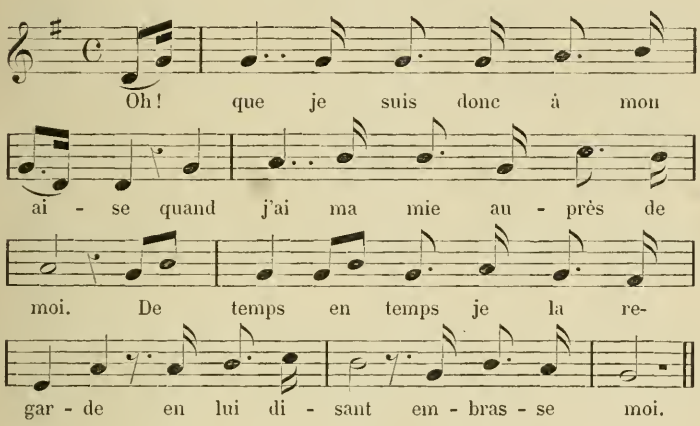
Pour moi je ne l'ai guère,
Mon amant m'a quittée,
Pour un bouton de rose
Que je lui refusai.
Tra la la la, etc.

(1) Cette chanson est encore populaire au Canada. On la retrouve du reste dans plusieurs régions de la France.

Pour un bouton de rose
Que je lui refusai
Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier.
Tra la la la, etc.

Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier (1),
Et que mon ami Pierre
Fut encore à m'aimer.
Tra la la la, etc.

(1) Variante : Et que le rosier même
Fut encore à planter.

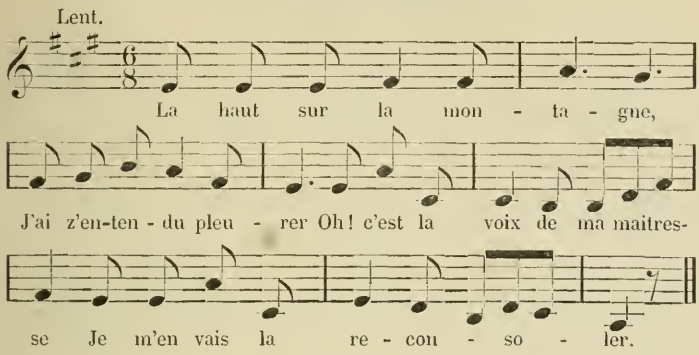
LE PORTRAIT DE LA MAITRESSE

— Comment veux-tu que je t'embrasse,
Puisque tu t'éloignes de moi ;
L'on dit que tu pars pour la guerre,
Pour le soutien de la patrie.

— Ceux qui t'ont dit cela la belle,
Ils t'ont bien dit la vérité ;
Mon cheval est à l'écurie,
Bridé, sellé pour m'en aller.

— Quand tu seras sur ces frontières,
A moi tu ne penseras plus,
Quand tu verras ces Italiennes
Qui sont cent fois plus bell's que moi.

— Sois tranquill', charmant' Stéphanie,
Va, va, je ne t'oublierai pas ;
J'emporte avec moi ton image,
Cent fois le jour j'la baiserai.

— Et que diront tes camarades,
Quand ils verront baiser c'portrait ?
— Je leur dirai qu'c'est ma maîtresse,
Celle que mon cœur aime tant.

LA HAUT SUR LA MONTAGNE.

— Qu'avez-vous donc la belle
Si fort que vous pleurez ?
— Oh ! si j'y pleure, c'est de tendresse
C'est de vous avoir trop aimé.

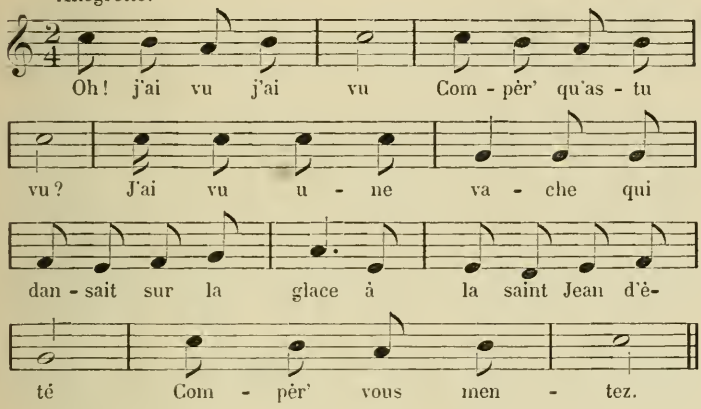
Aimer n'est pas un crime,
Dieu ne le défend pas.
Faudrait avoir le cœur bien dur
La bell' pour ne pas vous aimer.

Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs,
Et vous et vous pauvre bergère,
Vous ne vivez que de langueur.

Les moutons dans la plaine
Sont en danger du loup,
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous somm's en danger de l'amour.

Il y a trois chos' au monde,
Trois chos' à désirer :
C'est la bouteille et l'argent blanche
Et sa maîtresse à son côté.

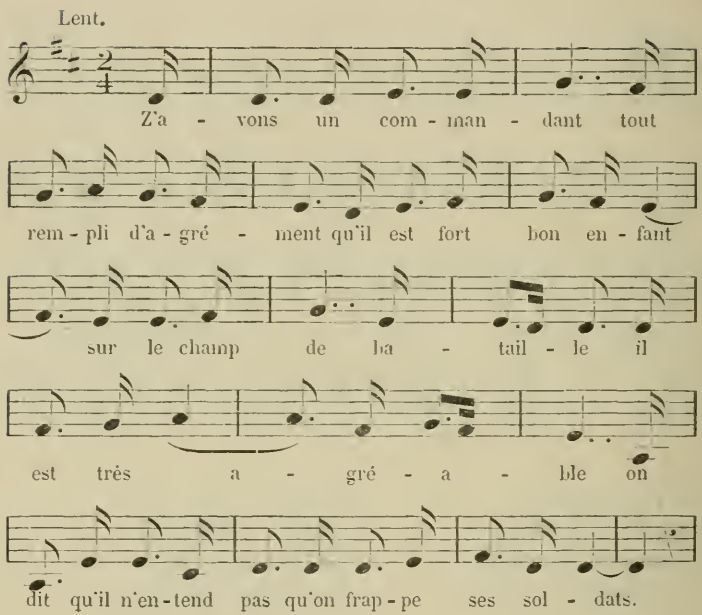
Buvons, chers camarades,
Buvons jusqu'à demain.
Oh ! de trop boire ça rend malade,
Le lendemain on ne fait rien.

LES MENSONGES.

Ah! j'ai vu, j'ai vu,
Compèr' qu'as-tu vu?
J'ai vu une grenouille
Qui faisait la patrouille
Le sabre au côté,
Compèr' vous mentez.

Ah! j'ai vu, j'ai vu,
Compèr' qu'as-tu vu?
Ah! j'ai vu un loup
Qui vendait des choux
Sur la place Labourée,
Compèr' vous mentez.

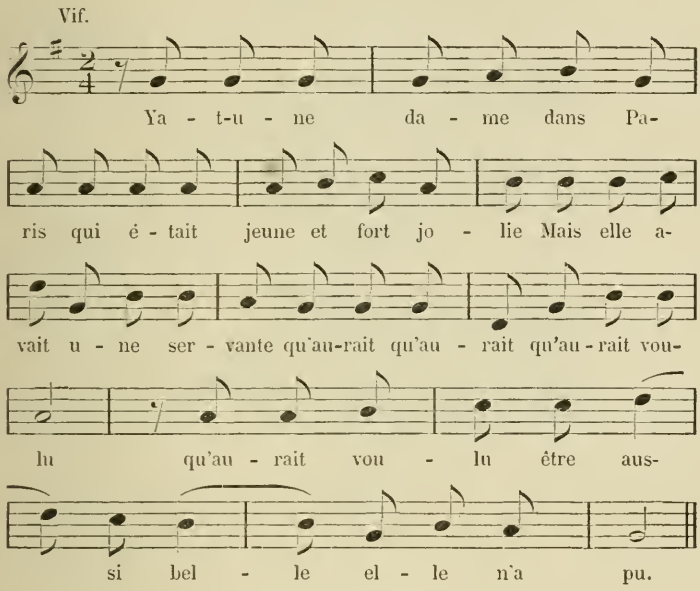
Ah! j'ai vu, j'ai vu,
Compèr' qu'as-tu vu?
J'ai vu une anguille
Qui coiffait une fille
Pour s'aller marier,
Compèr' vous mentez.

PORTRAITS D'OFFICIERS.



Nous avons un major,
Qu'il a le diable au corps,
Me causera la mort.
Il n'est lion ni tigre
Qui soit aussi terrible,
Sous la calott' du ciel,
Il n'a pas son pareil.

LA SERVANTE FARDÉE.



Elle s'en va chez le parfumeur.
— Monsieur, je voudrais bien du fard.
L'once combien la vendez-vous ?
— C'est deux, c'est deux, c'est deux écus.
— Donnez-moi z'en une demie once
Pour un écu.

— Mais lorsque vous vous farderez,
Prenez bien gard' de vous mirer.
Ah ! soufflez vit' votre chandelle,
Barbouill', barbouill', barbouillez-vous,
Le lendemain vous serez aussi belle
Que le jour.

Lorsque vint la pointe du jour,
La belle pense à ses amours.
Ell' mit bien vit' sa robe blanche,
Son blanc, son blanc, son blanc corset,
Elle va faire un tour de ville,
Se promener.

Cette belle en se promenant
A rencontré son cher amant.
— D'où venez-vous, blanche coquette,
Si bar, si bar, si barbouillée,
On dirait bien que tu ramones
La cheminée.

Elle s'en va chez l'boutiquier
Qui lui avait vendu le fard.
— Je vous avais d'mandé du fard,
Pour me, pour me, pour me farder.
Vous m'avez donné du cirage,
Ça m'a gâtée.

AUTRE VARIANTE.

(Ces paroles ne peuvent se chanter sur le même air).

Dedans Paris, dans un faubourg, — Il y a une belle dame, belle comme le jour.

Elle avait une servante — Qu'aurait, qu'aurait voulu — Etre aussi belle que sa dame — Mais ça n'se peut.

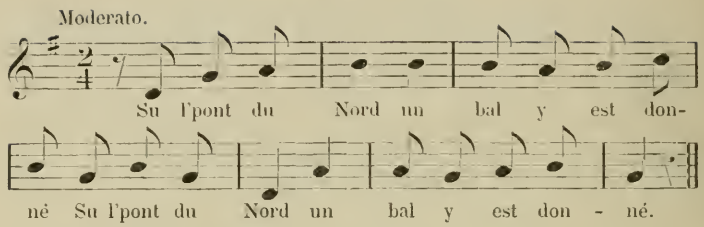
Elle s'en va chez le parfumeur. — Monsieur, vendez-vous du fard? — Combien le vendez-vous l'once? — C'est deux écus. — Donnez-m'en un demi-once pour un écu.

Quand vous serez pour vous farder, — Prenez bien garde de vous mirer. — Eteignez votre chandelle, — Barbouillez-vous — Et demain vous serez belle comme le jour.

Le lendemain au point du jour, — La belle a mis ses beaux atours. — Sa jupe blanche, son blanc corsage. — Elle s'en va dedans la ville se promener.

Quand elle fut dedans la ville, — Son cher amant l'a rencontrée. — Où allez-vous, blanche coquette, si barbouillée. — Vous avez la figure noire comme la cheminée.

Elle s'en va chez le parfumeur. — Monsieur quel fard m'avez-vous vendu? — Je vous ai vendu du cirage pour vos souliers. — Ce n'est pas aux femmes de chambre de se farder.

LE PONT DU NORD.

Annett' demande à sa mère d'y aller, *(bis.)*

—

Non, non ma fill' vous n'irez pas danser,

—

Monte à sa chambre et se met à pleurer,

—

Son frère lui d'mand' qu'avez-vous à pleurer,

—

Ma mèr' n'veut pas que j'y aille danser,

—

Mets ta robe blanch', ta ceinture dorée,

—

Su l'pont du Nord il la mena danser,

—

Ell' fit trois tours et la voilà noyée,

—

Mon frèr', mon frèr', me laiss'r'z-vous noyer,

—

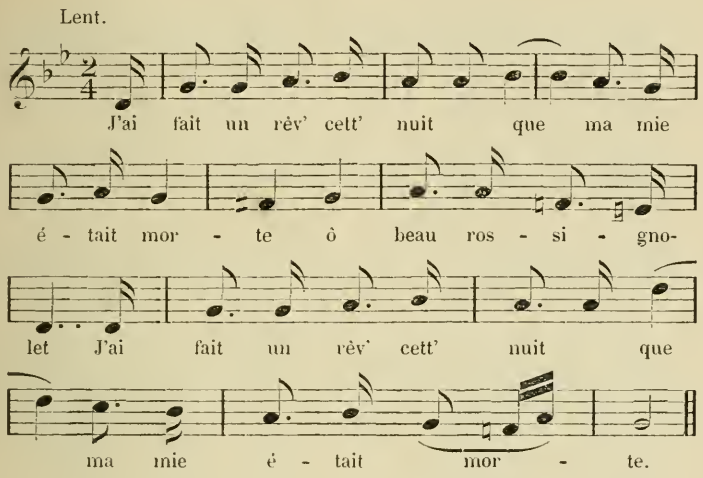
Oh ! non ma sœur, je vais vous retirer,

—

Il fit trois tours et le voilà noyé,

—

Tel est le sort des enfants *ostinés.*

LE MARIAGE TRAGIQUE.

Je m'en vais lui porter
Un frais bouton de rose,
O beau rossignolet,
Je m'en vais lui porter
Un frais bouton de rose.

La bell' je m'y marie,
Viendrez-vous à mes noces?
O beau rossignolet,
La bell' je m'y marie,
Viendrez-vous à mes noces?

Aux noces je n'irai pas,
Mais j'irai z-à la danse,
O beau rossignolet,
Aux noces je n'irai pas,
Mais j'irai z-à la danse.

La femm' que vous prenez,
Est-elle bien jolie?
O beau rossignolet,
La femm' que vous prenez,
Est-elle bien jolie?

Pas si jolie que vous,
Mais elle est bien plus riche.
O beau rossignolet,
Pas si jolie que vous,
Mais elle est bien plus riche.

Pour aller à la danse,
La bell' se fit trois robes.
O beau rossignolet,
Pour aller à la danse,
La bell' se fit trois robes.

L'une de satin blanc,
L'autre couleur de rose.
O beau rossignolet,

La troisième brodée d'or,
Pour fair' voir qu'elle est nobl'.
O beau rossignolet,

En la voyant paraître,
On dit : C'est la mariée.
O beau rossignolet,

La mariée je ne suis point,
Je suis la délaissée.
O beau rossignolet,

Au premier tour de dans',
La belle a changé d' robe,
O beau rossignolet,

Au second tour de dans',
La bell' en mit une autre.
O beau rossignolet,

Au troisièm' tour de dans',
La bell' est tombée morte.
O beau rossignolet,

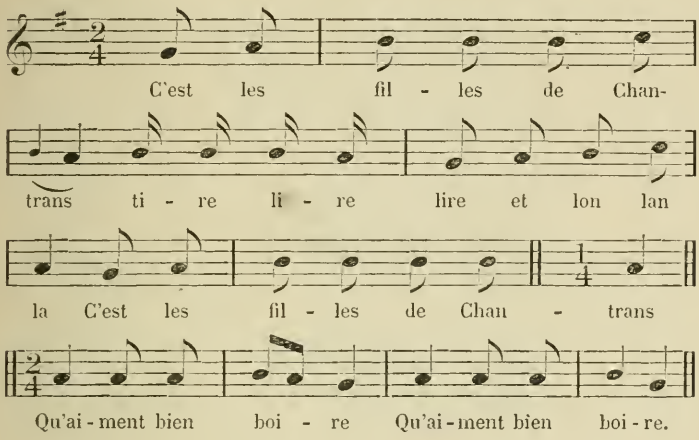
Son cher amant la prit,
Sur son lit blanc la porte.
O beau rossignolet,

Faut aller aux sonneurs,
Ceux qui sonnent les cloches.
O beau rossignolet,

Faut aller aux creuseurs,
Ceux qui creusent les fosses.
O beau rossignolet,

Creusez la si profonde,
Que trois corps y reposent.
O beau rossignolet,

Celui d'ma mie et l'mien,
Celui d'l'enfant qu'ell' porte.
O beau rossignolet,

LES FILLES DE CHANTRANS.

Ell' s'en vont au cabaret
Tire lire lire et lon lan la
Ell' s'en vont au cabaret
Boire bouteille (*bis*).

Ell's ont bu quatre-vingts pots
Tire lire lire et lon lan la
Ell's ont bu quatre-vingts pots
Et t'une chaine (channe) (*bis*).

Ell's ont mangé quatre-vings pains
Tire lire lire et lon lan la
Ell's ont mangé quatre-vingts pains
Et t'un fromage (*bis*).

Quand l'hôtess' vint pour compter
Tire lire lire et lon lan la
Quand l'hôtess' vint pour compter
Se prit de rire (*bis*).

Ell's ont toutes de l'argent
Tire lire lire et lon lan la
Ell's ont toutes de l'argent
Hors la plus jeune (*bis*).

Nous lui prendrons son gôdillon (cotillon)
Tire lire lire et lon lan la
Nous lui prendrons son gôdillon
Et sa coiffure (*bis*).

Son amant vint à passer
Tire lire lire et lon lan la
Son amant vint à passer
Se prit de rire (*bis*).

Rendez-lui son gôdillon
Tire lire lire et lon lan la
Rendez-lui son gôdillon
Et sa coiffure (*bis*).

J'ai d'l'argent tant qu'ell' voudra
Tire lire lire et lon lan la
J'ai de l'argent tant qu'ell' voudra
A son service (*bis*).

Une autre chanson, en patois de la Montagne, a beaucoup d'analogie avec celle-ci et peut se chanter sur le même air.

Ç'o la fliota (filles) di Riaumont (1)
Tire lire lire
Tire lire la
Qu'aman bin bouère (*bis*).

Le s'an alla y cabaret
Tire lire lire, etc.
L'étin quétoge (*bis*) (elles étaient quatorze).

L'an medgie (mangé) dedzieu (douze) pan bliancs
Tire lire lire, etc.
Et ne meichotte (*bis*).

N'an medgie dedzieu jambons
Tire lire lire, etc.
Et n'andouillotte (*bis*).

L'an bu dedzieu channé de vin
Tire lire lire, etc.
Et ne bouteille (*bis*).

L'an medgie dedzieu roité (gâteaux)
Tire lire lire, etc.
Et ne seichotte (*bis*) (une sèche).

L'an bu dedzieu chauvé d'brandevie
Tire lire lire, etc.
Et ne roquille (*bis*).

— Catherine vai vò nous conta
Tire lire lire, etc.
Far' note conte (*bis*)

(1) Il y a un Réaumont en Dauphiné.

— Vous êt' pou chaqueune quêt' live
Tire lire lire, etc.
Et ne pessotte (*bis*).

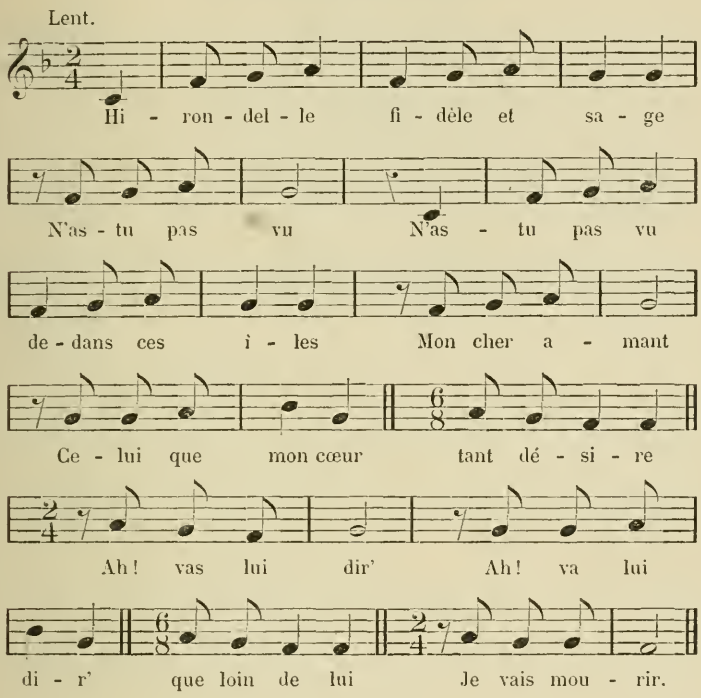
— Catherine fâte nous crédi
Tire lire lire, etc.
Jusqu'à dumouène (*bis*) (demain).

Lou dumouène a reveni
Tire lire lire, etc.
Pon de pessotte (*bis*).

Le s'an alla dessu lou pon
Tire lire lire, etc.
Far' ne fouèrotte (*bis*) (petit marché).

N'an tout vendu lieu goudillon (cotillons)
Tire lire lire, etc.
Et lieu chemisotte (*bis*).

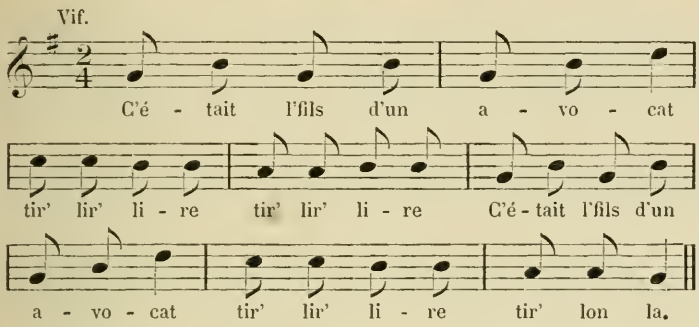
Lieu galan e bou di pon
Tire lire lire, etc.
F'zin da rizotte (*bis*).

L'HIRONDELLE MESSAGÈRE.

Hirondelle fidèle et sage
S'en est allée
Avecque son léger plumage
S'est envolée
Traversant d'une mer à l'autre
Sans se lasser
Elle vient dessus une flotte
Se reposer.

Tout en approchant de la flotte
D'un bâtiment

Elle aperçoit Grandet pilote
Son cher amant
Arrête, arrête, amant fidèle
Parle-moi donc
Je viens de la part de ta belle
Sur ton renom.

Tout en entendant parler d'elle
Versant des pleurs
Il lui cria : Chère hirondelle
Vois mes douleurs
A ton retour vole auprès d'elle
Rends-lui répons'
Qu'elle reste sage et fidèle
J'irai z'un jour.

LE GOURMAND.

A la foire il s'en alla
Tir lir lir, etc.

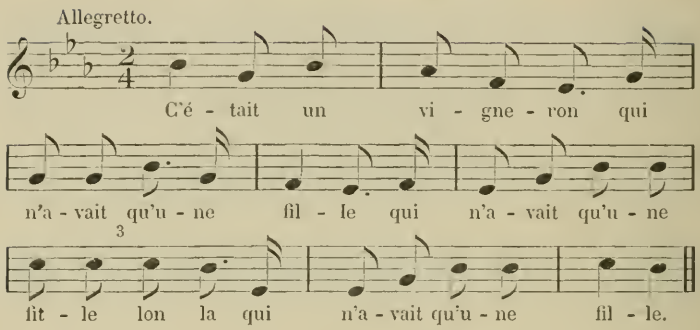
Dans une auberge il entra
Tir lir lir, etc.

Du poisson il demanda
Tir lir lir, etc.

En mangea tant qu'il s'étrangla
Tir lir lir, etc.

Dessus sa tombe on grava
Tir lir lir, etc.

Un gourmand repose là
Tir lir lir, etc.

LA FILLE ET LES CAVALIERS DE HONGRIE.

Il la mena au bois
Pour cueillir la noisette
Pour cueillir, etc.

Le bois était très haut
La fille était petite
La fille, etc.

Trois cavaliers passant
Trois cavaliers d'Hongrie
Trois cavaliers, etc.

Le premier en a dit
J'aperçois une fille
J'aperçois, etc.

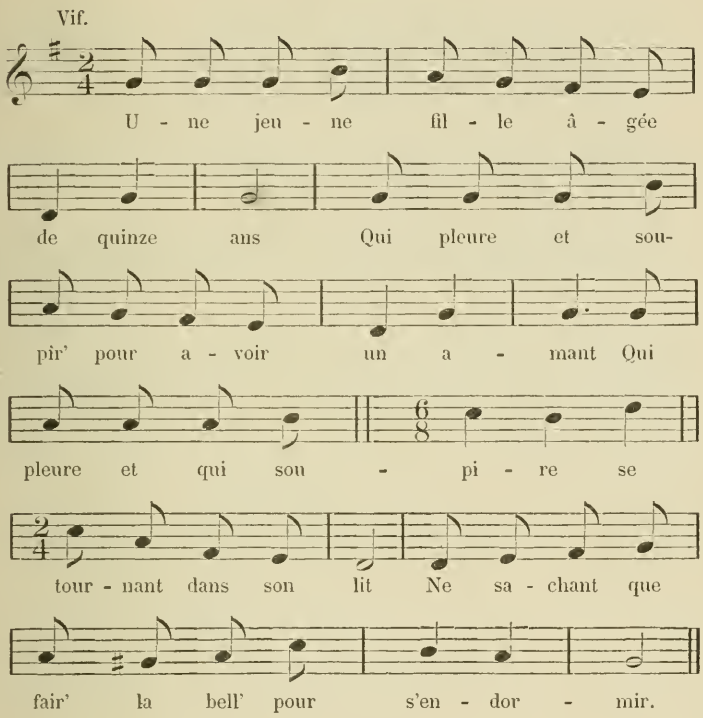
Le second en a dit
Je crois qu'elle est gentille
Je crois, etc.

Le troisième en a dit
J'en veux faire ma mie
J'en veux, etc.

Que fais-tu cavalier
Tu emmènes ma fille
Tu emmènes, etc.

Tu l'as mal emballée
On voit sa jupe grise
On voit, etc.

J'l'emmène dans mon pays
J'en f'rai femme gentille
J'en f'rai femme gentille lon la
J'en f'rai femme gentille.

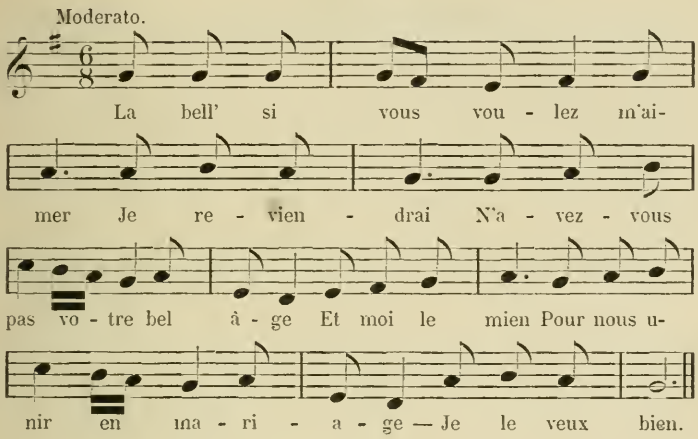
MAL D'AMOUR.

— Etes-vous malade, l'on vous guérira ?
D'une médecine ou d'un' saignée au bras.
— Pas tant de médecines, pas tant de médecins,
O chère maman, il me faut un amant.

— Ah ! ma chère fill' ne parlez pas d'amant,
Car vous vous ferez mettre dedans un couvent.
Vous vous y ferez mettre pour le restant d'vos jours
Et vous pourrez bien dire adieu les amours.

— O ma chère mère dedans un couvent
De quelle manière y passe-t-on son temps?
Y porte-t-on dentelles ainsi que beaux habits,
Va-t-on à la danse, y prend-on du plaisi?

— O ma chère fille, dedans un couvent,
Tous les beaux habits on ne les porte point,
On porte robe grise, avec le voile blanc.
Voilà le costume qu'on a dans un couvent.

— Quand à ma fenêtre je l'verrai passer,
Par dessous mon voile je soupirerai.
Je maudirai ces murs qui me tiennent enfermée,
Qui m'empêchent de voir celui que j'ai z-aimé.

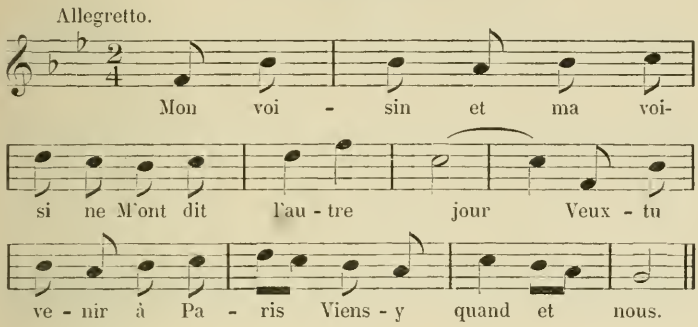
LA BELLE SI VOUS VOULEZ M'AIMER JE REVIENDRAI.

Tout le monde qui le saura
En parlera.
— Laissez-les fair', laissez-les dire,
Ces curieux;
La division ne s'ra pas faite
Entre nous deux.

La bell' faites-moi z-un bouquet,
Qu'il soit bien fait.
Qu'il soit lié d'un ruban ver-re,
C'est ma couleur,
Car je m'en vais avec l'espoire
De revenir.

Tout en faisant ce beau bouquet,
La bell' pleurait.
— Qu'avez-vous donc, charmante belle,
Que vous pleurez?
Regrettez-vous vos amourettes
Du temps passé?

Hélas ! j'ai bien de quoi pleurer,
Vous me quittez !
Puisque vous partez pour la guerre,
Pour y rester.
En attendant de vos nouvelles,
Je languirai.

VOYAGE A PARIS.



Voilà de suit' qu'on s'embarque,
On part pour Paris
On y prend une voiture,
Un p'tit cheval gris.

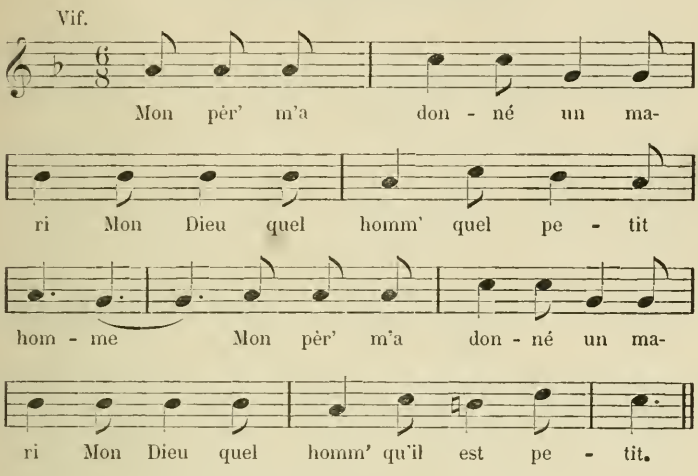
J'm'en vais au jardin des plantes
M'y promener l'matin.
Toutes les bêtes sont charmantes,
Le singe est malin.

En regardant sa tournure,
Je m'suis dit soudain,
Qu'c'était vraiment la figure
De mon grand cousin.

En passant sur une place,
J'ai ri de bon cœur
En entendant le paillasse
D'un escamoteur.

En me promenant par les rues,
J'n'y fais pas attention
On m'a t'enlevé ma montre,
On n'laiss' qu'les cordons

Avec mes amis d'enfance,
J'aurai moins d'soucis,
Je vivrai en assurance
Bien mieux qu'à Paris.

LE PETIT MARI.

Je l'ai perdu dedans mon lit
Mon Dieu ! etc.

A la paillass' le feu a pris
Mon Dieu ! etc.

Je trouvai mon mari rôti
Mon Dieu ! etc.

Sur une assiette je le mis
Mon Dieu ! etc.

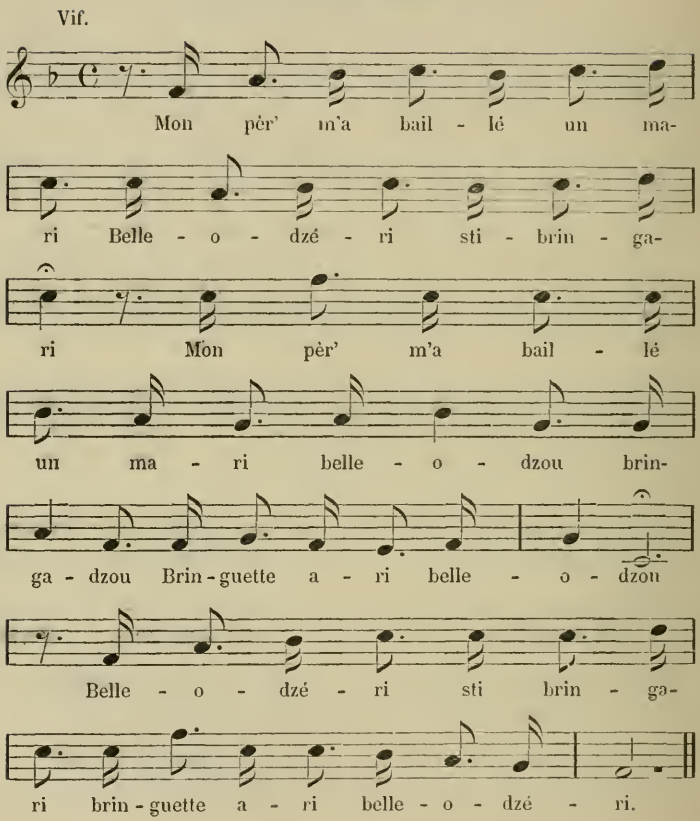
Le chat l'a pris pour un' souris
Mon Dieu ! etc.

Au chat ! au chat ! c'est mon mari
Mon Dieu ! etc.

Filles qui prenez un mari
Mon Dieu ! etc.

Ne le prenez pas si petit
Mon Dieu ! etc.

AUTRE SUR LE MÊME SUJET.



Dedans la paill' i se pourdji (perdit)
Bellodzeri, etc.

Un crô (corbeau) i vint et l'empouthî
Bellodzeri, etc.

O crô raipouthieu mon mari
Bellodzeri, etc.

I l'ou raipouthiérai merdi
Bellodzeri, etc.

(Incomplet.)

AUTRE SUR LE MÊME SUJET.

Mon pèr' m'a donné un mari
Sur le fond, sur le cul d'un baril
Mon pèr' m'a donné un mari
Sur le fond don, sur le cul don
Sur le fond, sur le cul d'un' bouteille
Sur le fond, sur le cul d'un baril.

Il me l'a donné si petit
Sur le fond, etc.

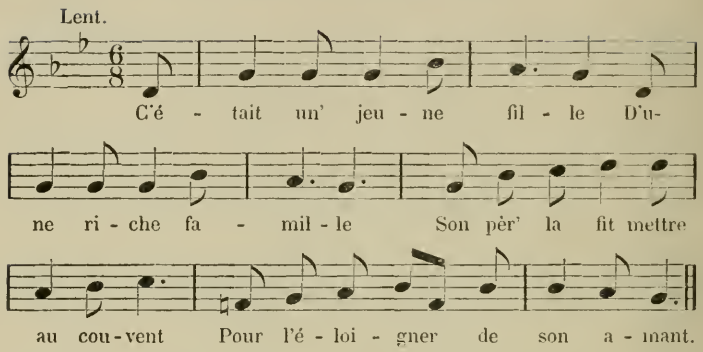
J'le déchaussis, j'le dévêtis
Sur le fond, etc.

Je le montai dessus le lit
Sur le fond, etc.

Dans la paille je le perdis
Sur le fond, etc.

Je pris la fourch' et le cherchis
Sur le fond, etc.

J'le cherchis tant que j'le trouvis
Sur le fond, sur le cul d'un baril
J'le cherchis tant que j'le trouvis
Sur le fond don, sur le cul don
Sur le fond, sur le cul d'un' bouteille
Sur le fond, sur le cul d'un baril.

LA NONNE PAR CONTRAINTE.

Je maudirai la toile
Dont on a fait mon voile,
Et les ciseaux des malheureux
Qui ont coupé mes blonds cheveux. } *bis.*

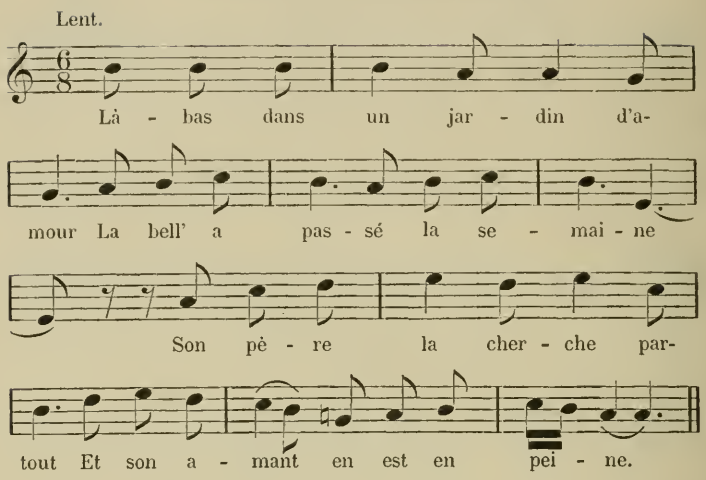
J'y maudirai l'étoffe
Dont a fait ma robe
Et ce joli grand cordon noir
Qui fait trois fois le tour de moi. } *bis.*

J'y maudirai le prêtre
Qui a chanté la messe
Et le servant qui la servait
Les assistants qui l'entendaient. } *bis.*

J'y maudirai les murs
Les murs et les murailles
Les tailleurs qui les ont taillées
Si haut que je n'puis voir mon amant. } *bis.*

Quand je suis à la grille
Et que je vois ces filles
Se promener avec leurs amants
Et moi j'suis fille dans un couvent. } *bis.*

Si j'étais hirondelle
Et si j'avais des ailes
J'passerais les portes du couvent,
Je volerais vers mon amant. } *bis.*

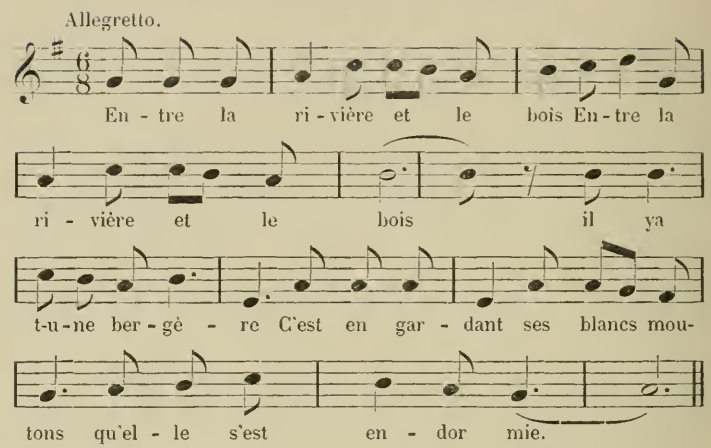
LA BELLE AU JARDIN D'AMOUR.

Il faut demander aux bergers
S'ils l'ont pas vue dedans la plaine.
Berger, berger, n'as-tu pas vu
Passer ici la beauté même?

— Comment était-elle habillée,
Etait-ce en soie ou bien en laine?
— Son mouchoir est de satin blanc
Et sa robe est toute en soie rose.

— Elle est là-bas dans ce vallon,
Assise auprès d'une fontaine.
Entre ses mains est un oiseau
A qui la belle conte ses peines.

— Petit oiseau, tu es heureux
D'être dans les mains de ma belle.
Et moi qui en suis amoureux,
Je n'ose pas m'approcher d'elle.

Faut-il être près du rosier
Sans y oser cueillir la rose !
— Ah ! cueillez-là, mon bien-aimé,
Car c'est pour vous qu'elle est éclose.

ENTRE LA RIVIÈRE ET LE BOIS.

Un gros loup vint sortant du bois (*bis*)
Avec sa gueule ouverte
Il a couru dans le troupeau
Il a pris la plus belle.

Quand la bergèr' s'est éveillée (*bis*)
Cria : Vierge Marie !
O qui me rendra ma brebis
Je serai son amie.

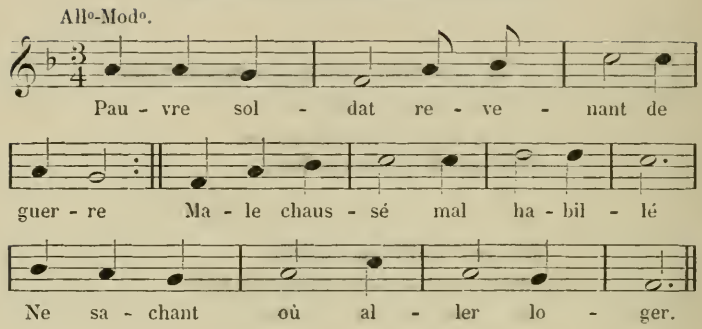
Un beau seigneur sortant du bois (*bis*)
Avec son épée nue
A fait trois tours autour du loup
La brebis a sauvée.

— Tenez, bergèr' votre brebis (*bis*)
Mettez-la dans les autres ;
Si je vous fais un plaisir,
Vous m'en ferez un autre.

— Mais quel plaisir désirez-vous (*bis*)
Voici le mois de mai
Quand je tondrai mes blancs moutons
Vous aurez de leur laine.

— Je ne suis point marchand drapier (*bis*)
Je ne vends pas de laine
Accordez-moi z-un doux baiser
Pour satisfair' mes peines.

— Oh ! non, monsieur, je n'oserais (*bis*)
Mon pèr' qui nous écoute,
Ma mèr' la-haut dans le grand bois
Nous frapperaient sans doute.

LE RETOUR DU MARI SOLDAT.

S'en va trouver dame l'hôtesse (*bis*)
— L'hôtesse avez-vous du vin blanc?
— Soldat avez-vous de l'argent?

— Pour de l'argent je n'en ai guère (*bis*)
J'engagerai mon beau cheval
Mon équipage et mon manteau.

Un' fois que le soldat fut à table (*bis*)
Le soldat se mit à chanter
Et l'hôtess' se mit à pleurer.

— Que pleurez-vous, dame l'hôtesse? (*bis*)
Pleurez-vous votre bon vin blanc
Que le soldat boit sans argent?

— C'n'est pas mon vin blanc que je pleure (*bis*)
C'est mon mari mort à l'armée
Dont je ne puis me consoler.

— Ne pleurez pas dame l'hôtesse (*bis*)
Votre mari vous reverrez
C'est moi qui reviens de l'armée.

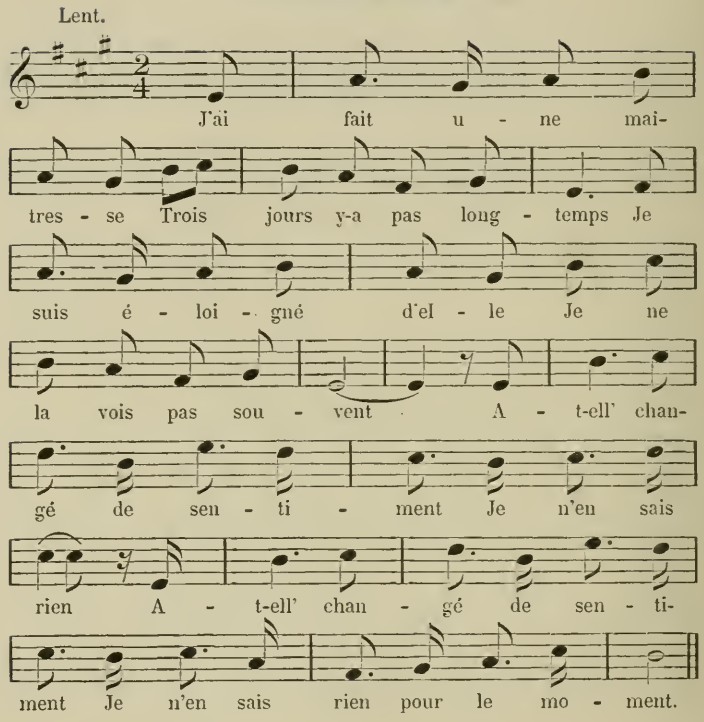
Qu'as-tu fait malheureuse femme (*bis*)
Je t'avais laissé un enfant
Et en voilà cinq à présent.

— J'ai tant reçu de fausses lettres (*bis*)
Que tu étais mort à l'armée
Que je me suis remariée.

— Ah ! si je connaissais ce drôle (*bis*)
J'l'pass'rais au fil de l'épée
Auparavant que d'm'en aller.

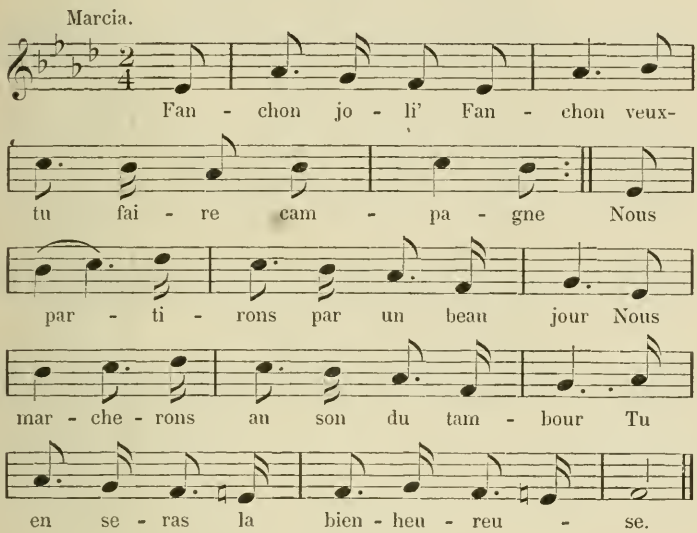
Voilà le tambour qui m'appelle (*bis*)
Je m'en retourne au régiment,
Adieu ma femme et mon enfant.

LA JOLIE NANON.



Passant devant sa porte
Trois petits coups y frappant (*bis*)
Dormez-vous ou sommeillez-vous, jolie Nanon?
Si vous dormez, éveillez-vous
C'est votre amant qui parle à vous.

La belle sans chandelle
Va-t'ouvrir en jupon blanc (*bis*)
Elle se jette dans ses bras en lui disant :
Ah! c'est donc toi mon cher amant
Celui que mon cœur aime tant.

ENLEVÉE PAR UN DRAGON.

Dragon, mon beau dragon,
J'ai quéqu' chose à vous dire, } *bis.*
Asseyez-vous un moment là,
Tandis que papa dormira
Nous passerons par la fenêtre.

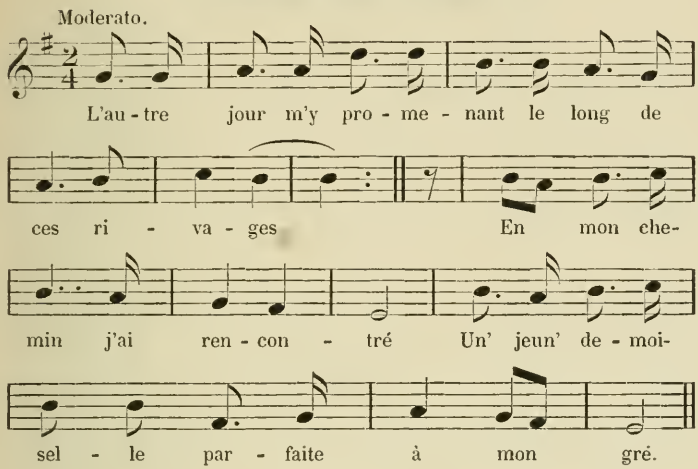
Entre onze heur's et minuit,
L'dragon va pour la prendre, } *bis.*
Fanchon dépêch' toi de venir,
Le régiment s'en va partir.
Je tiens mon cheval par la bride.

Le pèr' montant là-haut,
De tout côté regarde. } *bis.*
De tout côté ayant regardé,
Plus de Fanchon il n'a trouvé,
Elle est passée par la fenêtre.

Tout d'suit' descend en bas, } *bis.*
S'en va dire à sa femme :
— Femme, femme dors-tu toujours ?
N'entends-tu pas le son du tambour
Qui emmène notre Fanchette.

Le pèr' courant après, } *bis.*
Criait : Tambour arrête !
Arrêt' tambour du régiment,
Tu emmènes notre belle enfant,
Tu emmènes notre Fanchette.

Le dragon levant l'bras, } *bis.*
Criait : Tambour avance !
Avanc' tambour du régiment,
N'écoute point ce paysan,
Car ma maîtresse est consentante.

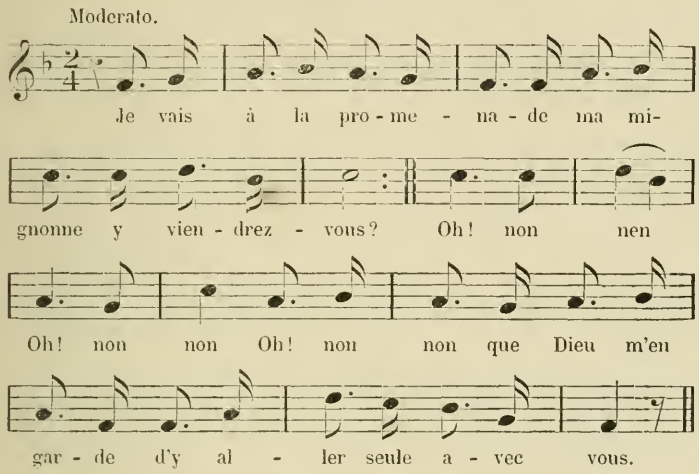
L'AMANT MALHEUREUX.

J'lui ai dit tout en riant,
Bell' êt's-vous mariée ? } *bis.*
Ell' me répondit tout aussitôt,
Je le voudrais bien, mais c'est encore trop tôt.

Je n'ai pas encor quinze ans,
Comment faire pour plaire ? } *bis.*
— Eh ! bien, j'irai au régiment.
Ce sera la bell' en vous attendant.

Dès qu'il fut au régiment,
Son père l'a mariée } *bis.*
Avec un bon vieillard tout blanc.
Jamais de sa vie ell' ne l'aimera.

O papa permettez-moi
Que j'écrive une lettre, } *bis.*
Une lettre à mon amant,
Pour savoir s'il est mort au régiment.

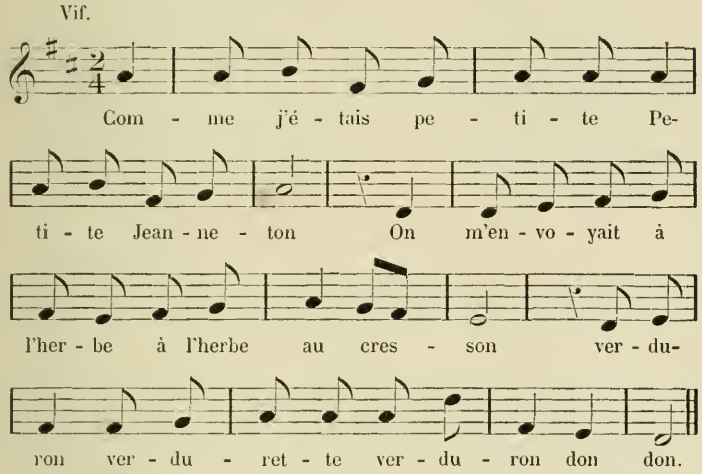
Dès qu'il eut la lettre en main
L'amant verse des larmes, } *bis*
En s'écriant : — Suis-j' malheureux,
Voilà ma maîtress' qui m' fait ses adieux.

INVITATION A LA PROMENADE.

— Taisez-vous, petite sotte,
L'on vous vit bien l'autre jour } *bis.*
L'autre jour, l'autre jour,
L'autre jour sur la fougère,
Un berger auprès de vous.

— Que dit's-vous de ce berger,
N'était-il pas bon berger? } *bis.*
Il me parle, je lui parle,
Il me répond d'amourette
Comme fait un bon berger.

Les garçons sont comm' les pierr's, } *bis.*
Ils sont sujets t'a rouler,
A rouler, à rouler,
A rouler de porte en porte,
De fenêtres à écouter.

Les filles sont comm' la rose
Comm' la ros' sur le rosier ; } *bis.*
Le matin, le matin,
Le matin ell's sont fleuries,
Le soir il n'en est plus rien.

LA PETITE JEANNETON.

On m'envoyait à l'herbe,
Pour cueillir du cresson.
La fontaine était creuse,
Je suis tombée au fond.
Verduron, etc.

La fontaine était creuse,
Je suis tombée au fond.
Sur le grand chemin passent
Trois chevaliers barons.
Verduron, etc.

Sur le grand chemin passent
Trois chevaliers barons.
— Que donn'rez-vous la belle
Si nous vous retirons.
Verduron, etc.

— Que donn'rez-vous la belle
Si nous vous retirons.
— Retirez-moi, dit-elle,
Après ça nous verrons.
Verduron, etc.

— Retirez-moi, dit-elle,
Après ça nous verrons.
Quand fut dehors la belle
Se sauve à la maison.
Verduron, etc.

Quand fut dehors la belle
Se sauve à la maison,
Se met à la fenêtre
Et chante une chanson.
Verduron, etc.

Se met à la fenêtre
Et chante une chanson.
Ce n'est pas ça la belle
Que nous vous demandons.
Verduron, etc.

Ce n'est pas ça la belle
Que nous vous demandons.
C'est votre petit cœur.
Et nous le méritons.
Verduron, etc.

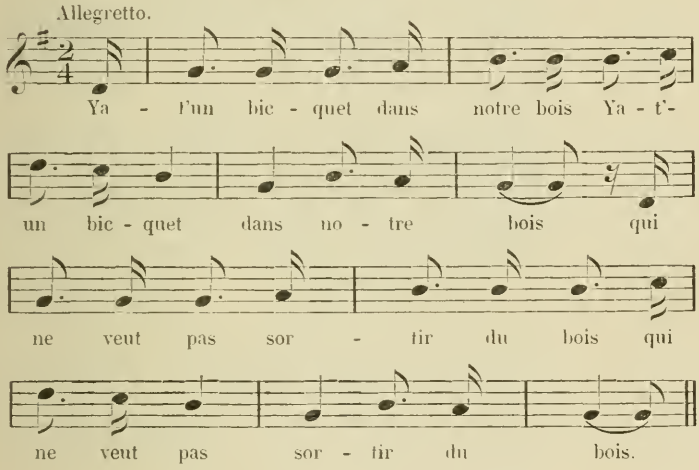
C'est votre petit cœur,
Et nous le méritons.
— Mon petit cœur, dit-elle,
N'est pas pour un baron.
Verduron, etc.

— Mon petit cœur, dit-elle,
N'est pas pour un baron,
Mais pour mon ami Pierre,
Pour Pierre mon mignon.
Verduron, etc.

LE BIQUET QUI NE VEUT PAS SORTIR DU BOIS.

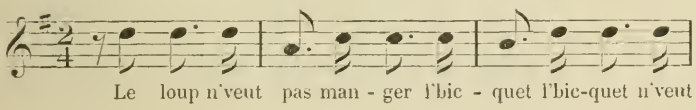
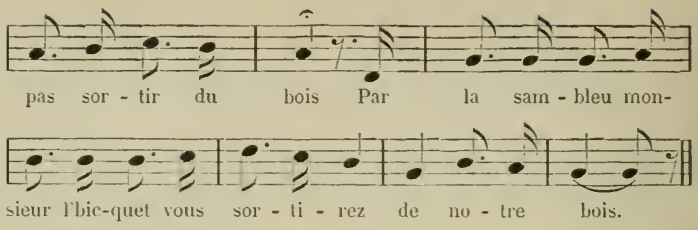
Cette chanson d'enfant, à laquelle on attribue une origine très ancienne, se rencontre à peu près dans tous les pays Européens, avec des variantes plus ou moins importantes.

Nous donnons cette version franc-comtoise principalement à cause de l'air.

1°.

Sur le même air :

Il faut aller chercher un loup *(bis)*
Ce sera pour manger l'bicquet *(bis)*

2°.



Il faut aller chercher un chien (*bis*)
Ce sera pour aboyer l'loup (*bis*)
Le chien n'veut pas aboyer l'loup,
Le loup n'veut pas manger l'bicquet,
L'bicquet n'veut pas sortir du bois,
Par la sambleu, etc.

Faut aller chercher un bâton (*bis*)
Ce sera pour battre le chien (*bis*)
L'bâton n'veut pas battre le chien,
Le chien n'veut pas aboyer l'loup,
Le loup n'veut pas manger l'bicquet,
L'bicquet n'veut pas sortir du bois,
Par la sambleu, etc.

Il faut aller chercher du feu (*bis*)
Ce sera pour brûler l'bâton (*bis*)
Le feu n'veut pas brûler l'bâton,
L'bâton n'veut pas battre le chien, etc.

Il faut aller chercher de l'eau (*bis*)
Ce sera pour éteind' le feu (*bis*)
L'eau n'veut pas éteindre le feu.
Le feu n'veut pas brûler l'bâton, etc.

Il faut aller chercher un veau (*bis*)
Ce sera pour avaler l'eau (*bis*)
Le veau n'veut pas avaler l'eau,
L'eau n'veut pas éteindre le feu, etc.

Il faut aller chercher l'boucher (*bis*)
Ce sera pour tuer le veau (*bis*)

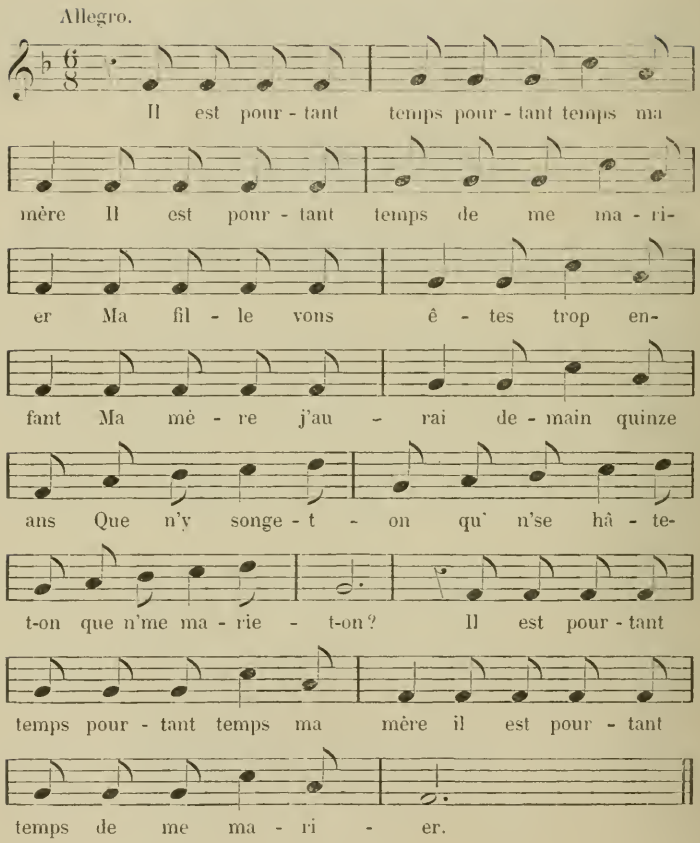
L'boucher n'veut pas tuer le veau,
Le veau n'veut pas avaler l'eau, etc.

Il faut aller chercher l'bourreau (1) (*bis*)
Ce sera pour tuer l'boucher (*bis*]
L'bourreau veut bien tuer l'boucher,
L'boucher veut bien tuer le veau,
Le veau veut bien avaler l'eau, etc.
....
Par la sambleu monsieur l'bicquet
Vous êtes sorti de notre bois.

---

(1) Il y a eu d'autres pays une variante où l'on va chercher le diable pour venir à bout du bourreau récalcitrant.

IL EST POURTANT TEMPS DE ME MARIER.



Ma fille vous n'avez pas d'amant,
— Ma mère nous avons Grosjean,
Que ne le prend-on? Que ne l'aime-on?
Que ne me marie-t-on?
Il est pourtant temps, etc.

Ma fille nous n'avons pas d'argent,
— Ma mère nous avons six francs,
Que ne les prend-on? Que ne les chang'-t-on?
Que ne me marie-t-on?
Il est pourtant temps, etc.

Ma fille nous n'avons pas de pain,
— Ma mère nous avons du levain,
Que ne le pétrit-on? Que ne le cuit-on?
Que ne me marie-on?
Il est pourtant temps, etc.

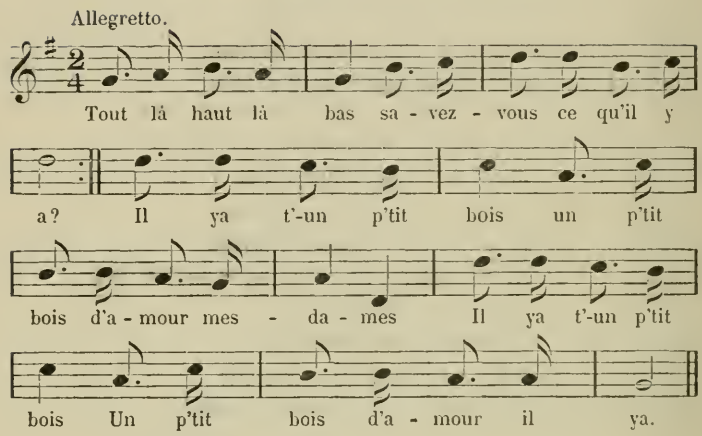
Ma fille nous n'avons pas de vin,
— Ma mère nous avons du raisin,
Que ne le cueill'-t-on? Que ne le foul'-t-on?
Que ne me marie-t-on?
Il est pourtant temps, etc.

Ma fille vous n'avez pas d'habits
— Ma mère nous avons des brebis,
Que ne les tond-on? Que ne les fil'-t-on?
Que ne me marie-t-on?
Il est pourtant temps, etc.

Ma fille vous n'avez pas de lit,
— Ma mère nous avons des lambris,
Que ne les scie-t-on? Que ne les cloue-t-on?
Que ne me marie-t-on?
Il est pourtant temps, etc.

Ma fille vous n'avez pas de draps,
— Ma mère nous avons des sacs,
Que n'les découd-on? Que ne les r'coud-on?
Que ne me marie-t-on?
Il est pourtant temps, etc.

Ma fille vous n'avez point d'maison,
— Ma mère nous avons la soue du cochon,
Que ne le tue-t-on? Que ne le mang'-t-on?
Que ne me marie-t-on?
Il est pourtant temps, etc.

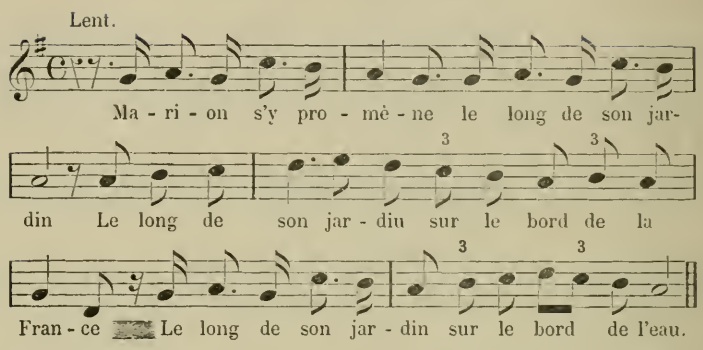
LE PETIT BOIS D'AMOUR (Ronde).

Dedans ce p'tit bois
Savez-vous ce qu'il y a? } *bis*
Il y a t'-un p'tit arbre
Un p'tit arb' d'amour mesdames
Il y a t'-un p'tit arbre
Un p'tit arb' d'amour il y a.

Et sur ce p'tit arbre
Savez-vous ce qu'il y a? } *bis*
Il y a t'-une branche
Une branch' d'amour mesdames
Il y a t'-une branche
Une branch' d'amour il y a.

Et sur cette branche
Savez-vous ce qu'il y a? } *bis*
Il y a t'-un p'tit nid
Un p'tit nid d'amour mesdames
Il y a t'-un p'tit nid
Un p'tit nid d'amour il y a.

Et dans ce p'tit nid
Savez-vous ce qu'il y a? } *bis*
Il y a t'-un billet
Un billet d'amour mesdames
Il y a t'-un billet
Un billet d'amour il y a.

Et sur ce billet
Savez-vous ce qu'il y a? } *bis*
Il y a t'-en écrit
Votre serviteur mesdames
Il y a t'-en écrit
Votre serviteur je suis.

L'EMBARQUEMENT DE MARION.

Elle voit une barque
De trente matelots,
De trente matelots,
Sur le bord de la France (1),
De trente matelots,
Sur le bord de l'eau.

Le plus jeune des trente
Il se mit à chanter, etc.

— Ta chanson est si belle
Je voudrais la savoir, etc.

Entrez dedans ma barque,
Nous vous l'apprenderons, etc.

Quand ell' fut dans la barque,
Le pied lui a glissé, etc.

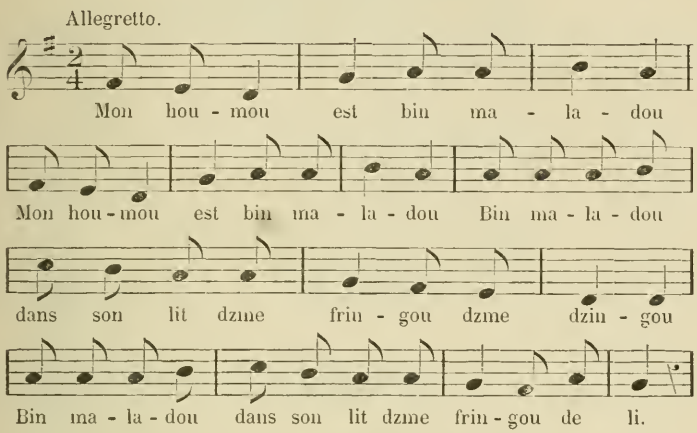
Elle tomba par terre
Et perdit son soulier, etc.

— Ne pleurez pas la helle,
Nous vous le renderons, etc.

La belle fut joyeuse
Et se mit à chanter,
Ell' se mit à chanter
Sur le bord de la France,
Ell' se mit à chanter
Sur le bord de l'eau.

---

(1) C'est peut-être de la *Rance* qu'il faudrait dire (près Saint-Malo), cette chanson se rencontrant également en Bretagne.

LE MORT PENDU (1).

M'enveilli tzatzé n'a pouma *(bis)*
N'a pouma du Pérédis
Dz'me fringou etc.

Dzé mis quarante ans pou y allé *(bis)*
Quarante ans pou m'en r'veni
Dze m' fringou etc.

Quand dze fi su la grand côta *(bis)*
Dz'entendis souné pou li
Dzm' fringou etc.

Quand dze fi su nota poutscha *(bis)*
On veniév' de l'ensev'li
Dze m'fringou etc.

Ai me fé bin mâ d'ma téla *(bis)*
De mon gremicha de fi
Dze m'fringou etc.

(1) Ce patois est de la montagne du Doubs et aussi du Jura.

Quand dz'eu dit un de profundis (*bis*)
Dz'pris mes cesios dzou l'décousis
Dzm' fringou etc.

Dze lou pris pou la tignasse (*bis*)
Dz'lou trainis à mon coutchi
Dzme fringou etc.

Dze lou pendis à on tzénou (*bis*)
I semblév' on crucifix
Dzme fringou etc.

Tout lou mondou que pessève (*bis*)
Didgève on pater pou li
Dzme fringou etc.

TRADUCTION.

Mon homme est bien malade
Bien malade dans son lit.

Il m'a envoyé chercher une pomme
Une pomme du Paradis.

J'ai mis quarante ans pour aller
Quarante ans pour revenir.

Quand je fus sur la grande côte
J'entendis sonner pour lui.

Quand je fus sur notre porte
On venait de l'ensevelir.

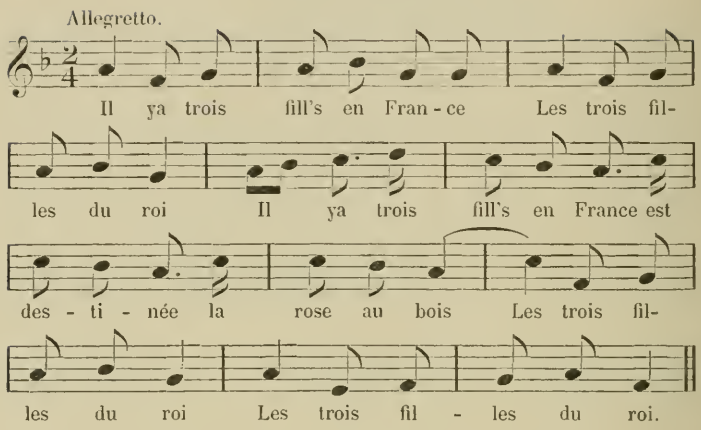
Je regrettais bien ma toile
Et mon peloton de fil.

Quand j'eus dit un de profundis
Je pris mes ciseaux et je le décousis.

Je le pris par la tignasse
Je le trainai à mon jardin.

Je l'ai pendu à un chêne
Il ressemblait à un crucifix.

Tous les gens qui passaient
Disaient un pater pour lui.

LES FILLES A MARIER.

C'est l'affaire des filles
De bal'yer les maisons
C'est l'affaire des filles
Est destinée la rose au bois
De bal'yer les maisons (*bis*).

Quand les chambres sont pro-
Les amoureux y vont [pres]
Quand les chambres etc.

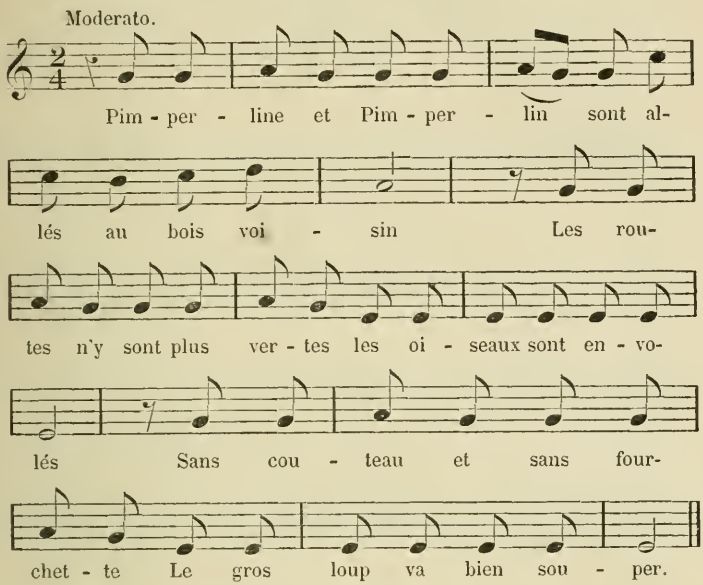
Ils s'asseyent sur le coffre
En frappant du talon
Ils s'asseyent etc.

Si le coffre résonne
Les amoureux s'en vont
Si le coffre etc.

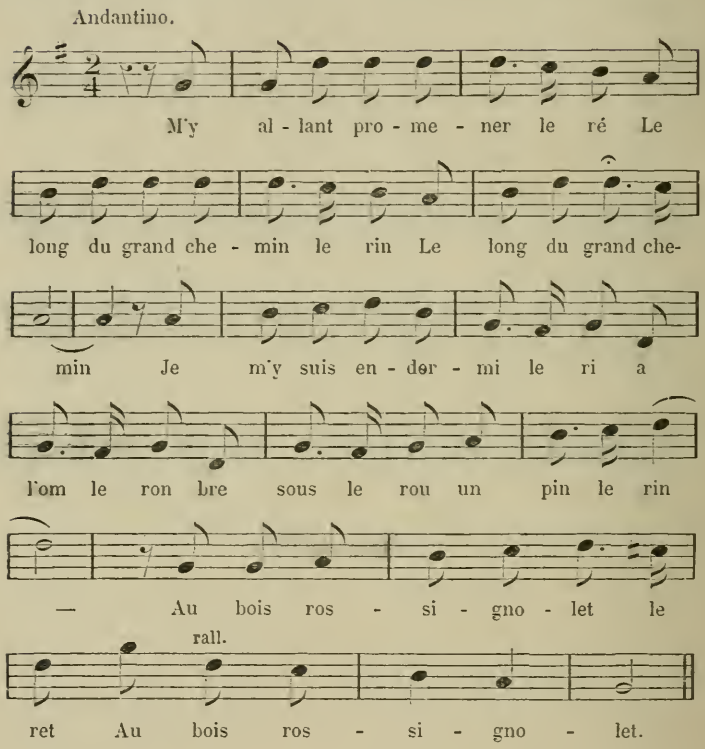
Les filles les rappellent
Amants revenez donc
Les filles etc.

Nous remplirons nos coffres
Amants revenez donc
Nous remplirons nos coffres
Est destinée la rose au bois
Amants revenez donc (*bis*).

PIMPERLINE ET PIMPERLIN.



(Incomplète.)

AH ! QU'IL EST DOUX D'AIMER LE FILS DE SON VOISIN.

Là, je m'y endormis, le ri,
A l'ombre sous un pin, le rin,
A l'ombre sous un pin.
Quand je me réveillis, le ri,
Le pin, le rin, était, le ret, fleuri, le ri,
Au bois rossignolet, le ret,
Au bois rossignolet.

Quand je me réveillis, le ri,
Le pin était fleuri, le ri,
Le pin était fleuri,
Vit' je pris mon coutiau, le riau,
Un' bran, le ran, che j'en, le ran, coupis, le ri,
Au bois rossignolet, le ret,
Au bois rossignolet.

Vit' je pris mon coutiau, le riau,
Un' branche j'en coupis, le ri,
Un' branche j'en coupis,
Et j'en fis un flutiau, le riau,
Un fla, le ra, geolet, le ret, aussi, le ri,
Au bois rossignolet, le ret,
Au bois rossignolet.

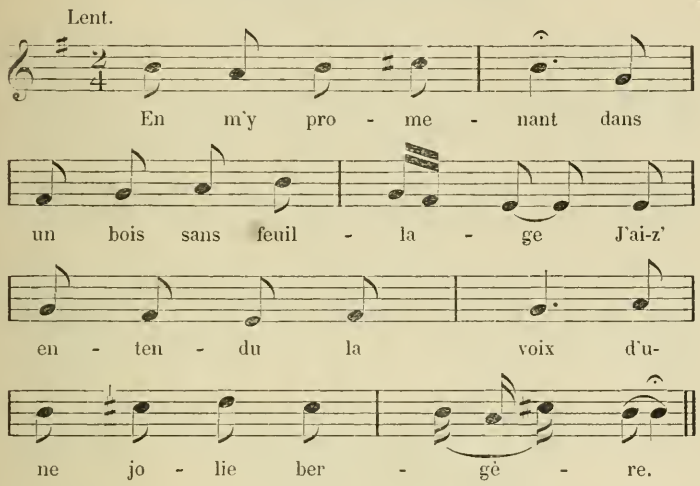
Et j'en fis un flutiau, le riau,
Un flageolet aussi le ri,
Un flageolet aussi.
Et m'en allai chantant le ran,
Le long, le ron, du grand, le ran, chemin, le rin,
Au bois rossignolet, le ret.
Au bois rossignolet.

Et m'en allai chantant, le ran,
Le long du grand chemin, le rin,
Le long du grand chemin.
Ah! savez-vous Messieurs, le rieu,
Ce que, le re, ma flû, le ru, t' a dit, le ri?
Au bois rossignolet, le ret,
Au bois rossignolet.

Ah! savez-vous Messieurs, le rieu,
Ce que ma flûte a dit, le ri,
Ce que ma flûte a dit?
Ah! qu'il est doux d'aimer, le ré,
Le fis, le ri, de son, le ron, voisin, le rir
Au bois rossignolet, le ret.
Au bois rossignolet.

Ah ! qu'il est doux d'aimer, le ré,
Le fils de son voisin, le rin,
Le fils de son voisin.
Quand on l'a vu le soir, le roir,
On le, le re, voit le, le re, matin, le rin,
Au bois rossignolet, le ret,
Au bois rossignolet.

Quand on l'a vu le soir, le roir,
On le r'voit le matin, le rin,
On le r'voit le matin.
Quand on n'peut lui parler, le ré,
On lui, le ri, jette un, le run, souris, le ri,
Au bois rossignolet, le ret,
Au bois rossignolet.

LES CONDITIONS IMPOSSIBLES.

— Bergère, dis-moi,
Veux-tu z'être ma mie!
— Oh! mon beau monsieur,
Vaut autant vous qu'un autre.

— Bergère, dis-moi,
Quel état sais-tu faire?
— J'sais coudre et broder,
Comme en la miniature.

— Couds-moi z'un' chemise
Sans fil et sans aiguille.
— Oh! mon beau monsieur,
Cela m'est impossible.

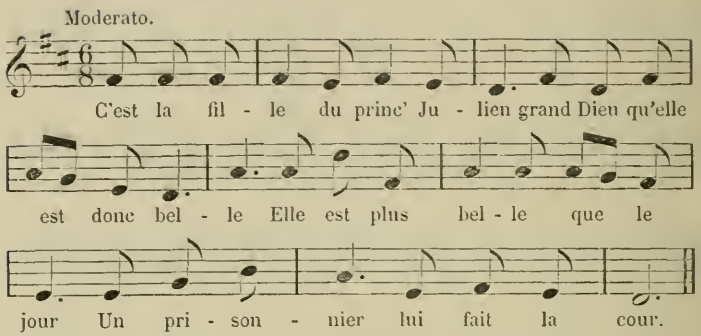
Et vous mon beau monsieur,
Que savez-vous bien faire?
— Charmante bergère,
J' sais bien lire et écrire.

— Eh bien mon beau monsieur
Ecrivez une lettre.
Ecrivez-la-moi
Sans plume et sans papier.

— Bergère, dis-moi,
Qui t'apprit à répondre?
— Oh! mon beau monsieur,
C'est mon père et ma mère

— Et quel est donc ton père?
— C'est le roi d'Angleterre.
— Et quelle est donc ta mère?
— C'est la grande princesse.

LA FILLE DU PRINCE JULIEN

(AMOUREUSE D'UN PRISONNIER).

Elle s'en fut tout en chantant,
Ell' s'en fut près de son père,
— O père donnez-moi les clés
Que j'aille ouvrir au prisonnier.

— Les clés tu ne les auras pas
Fanchon aimable Fanchette,
Les clés tu ne les auras pas,
Pour ouvrir au beau prisonnier.

Elle s'en fut tout en pleurant,
Ell' monte dedans sa chambre,
Ell' regarda dessous son lit,
Trouva les clés; elle les prit.

Elle s'en fut tout en chantant,
S'en fut ouvrir à Pierre,
— O Pierre, ô mon ami sortez,
Vous avez tout en liberté.

— La liberté, je ne l'ai pas,
Fanchon aimable Fanchette,
Tout homm' qui a les fers aux pieds,
Il n'a pas tout en liberté.

Ils s'assirent dessus un banc,
Ils causaient d'amour ensemble.
Ils se tournèrent de côté,
Ils vir'nt le bourreau arriver.

— Mourir ici, mourir ailleurs,
Fanchon aimable Fanchette,
Mourir ici, mourir ailleurs,
Toujours est-il qu'il faut mourir.

Quand il fut dessus l'échafaud,
Il s'écrie d'un' voix tremblante,
Couvrez ma mie de mon manteau,
Afin qu'ell' ne m'voit pas mourir.

(Autre version pouvant se chanter sur le même air.)

LA FILLE DU GEOLIER.

C'est la fille d'un geolier,
Grand Dieu ! qu'elle est donc belle !
Elle est belle comme le jour,
Un prisonnier lui fait la cour.

De bon matin ell' s'est levée,
Plus matin que son père,
A ses genoux ell' s'est jetée :
— Donnez la grâce au prisonnier !

Sa grâc' je n'lui donnerai pas,
François', belle Françoise,
Sa grâce je n'lui donnerai pas.
Il est jugé — il en mourra.

De bon matin la bell' s'est l'vée,
Plus matin que la lune,
Ell' met la main sous l'oreiller,
Et prend la clé du prisonnier

— Sortez vite de la prison,
Pierre, mon ami Pierre,
Sortez vite de la prison,
Les portes sont à l'abandon.

De la prison je n'sortirai,
François', belle Françoise
De la prison je n'sortirai,
Que mon procès ne soit jugé.

Se sont assis dessus un banc,
Riant, causant ensemble,
Pierr' tourn' la tête derrière lui,
Il aperçoit l'bourreau veni.

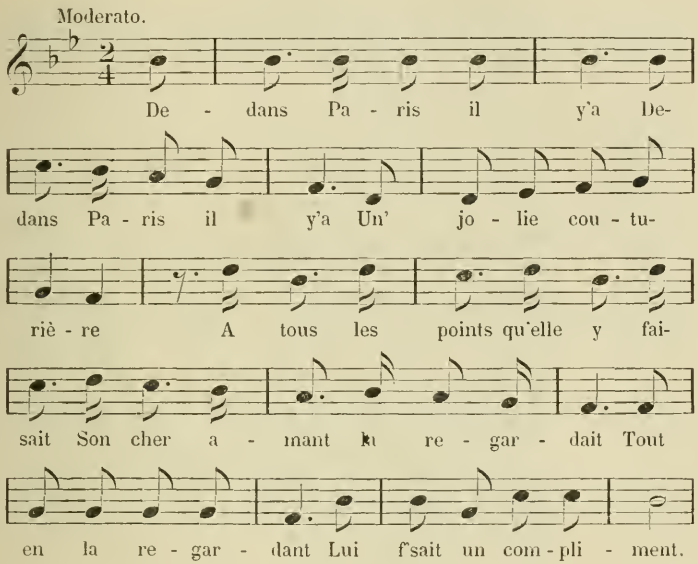
— Ah ! puisqu'ici il faut mourir,
François', belle Françoise
Prends l'anneau d'or que j'ai z'au doigt
Et fais un autre amant que moi.

— Un autre amant je n'y ferai,
Pierre, mon ami Pierre,
Un autre amant je n'ferai pas,
Je veux mourir entre tes bras.

Quand ils furent sur l'échafaud,
Quand on allait les pendre,
Pierre cria : Monsieur l'bourreau,
Couvrez ma mie de mon manteau.

Quand le bourreau entendit ça...
Des amoureux aussi tendres,
Qu'on aille donc les marier,
Et qu'il n'en soit jamais parlé.

LA COUTURIÈRE RUSÉE.



La bell' si j't'y tenais,
La bell' si j't'y tenais,
Dedans le bois seulette,
Je t'y ferais changer d'couleur,
De couleur ma brunette.
— Dedans le bois j'irai,
Sag' je m'en r'tournerai.

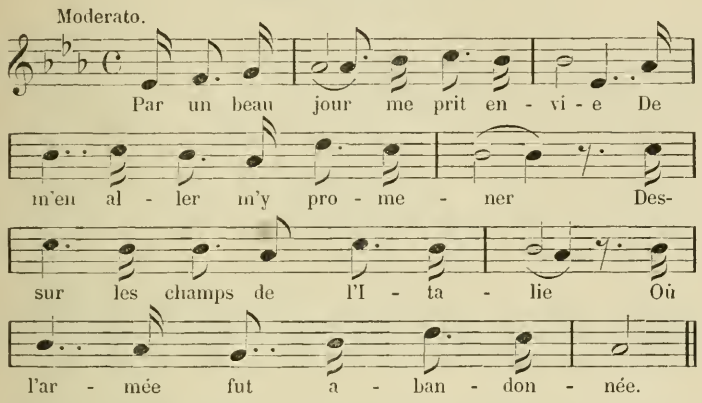
Quand ils furent là-haut,
Commenc' par lui r'lever
Sa jolie chemisette,
Sa chemisette, son blanc jupon,
Son cotillon brodé au fond;
Tout en lui découvrant
Ses jolis genoux blancs.

Quand la belle se vit
A moitié découverte
Se mit à lui crier :
— Mon père a trois chevaux,
Le roi n'en a pas de plus beaux.
Si tu veux me laisser,
Je te les donnerai.

Quand l'galant entendit
Un' si belle promesse,
Le voilà qui lui r'baisse
Sa chemisett', son blanc jupon,
Son cotillon brodé au fond,
Tout en lui recouvrant
Ses jolis genoux blancs.

Quand ils fur'nt chez son père,
Commenc' par lui fair' voir
Trois chevaux en peinture.
— Bien de mon pèr' n'est pas le mien,
Mon pucelage m'appartient.
Retire-toi faquin,
De moi tu n'auras rien.

Et vous jeunes garçons,
N'aimez pas tant les fill's,
Elles sont bien trop fines,
Et ne faites pas comme moi,
Quand je tenais le lièvre au bois.
Mais au lieu de l'avoir pris,
Je l'ai laissé couri.

GUERRE D'ITALIE (1).

Mais tout en poursuivant ma route,
Quand j'ai voulu m'y reposer,
Trois grenadiers qui m'aperçurent,
Ils s'en viennent pour m'arrêter.

Ah! vous aurez bien de la peine
A m'y fair' rendre prisonnier :
Nous somm's ici pour nous défendre,
Pour combattre en vaillants guerriers.

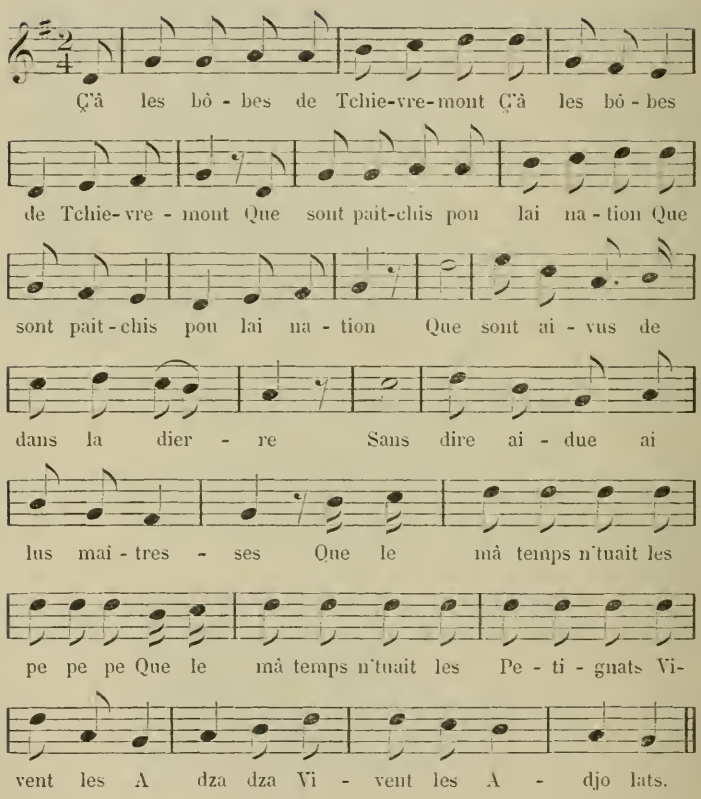
D'une main je pris mon grand sabre,
D'un seul coup j'en mis deux à mort,
Le troisième fut sans courage,
Fut trouver son Etat-major.

L'Etat-major fondit en larmes
En apprenant ce grand danger.
Hélas grands dieux! quelle dommage
D'avoir perdu ces deux guerriers!

---

(1) Cette chanson est un spécimen curieux de l'incohérence de certaines chansons populaires et des déformations ridicules que peut subir un texte peut-être primitivement sensé.

LES GALANTS DE CHÈVREMONT (1).



Quand et fut loin de son pays (*bis*)
Lou pu djeune s'en repentit (*bis*)
Et s'en revint drait tchi sai tante
Lai vou sai belle z'y fréquente.
Que le mâ temps etc...

---

(1) Patois de Montbéliard.

Eh don bon djou mai tante Ali (*bis*)
At c'que mai mie n'ât point pôchi ? (*bis*)
Elle ât li hât dedans sai tchambre
Qu'elle y puere et que sy lamente.
Que le mâ temps etc...

Lou bé galant montit y hât (*bis*)
Lai belle tirit ses ridias (*bis*)
— Retirie vos y vos en prie
De vos mon tieur ne pu d'envie.
Que le mâ temps etc...

Mai mie faites me z'in boutiet (*bis*)
Que feut de roses et de midiet (*bis*)
Qu'et feutch'loyie d'in riban djâne
Y ais fait l'amour ç'at pou in âtre.
Que le mâ temps etc...

Mai mie baillie me z'in moëtchu (*bis*)
Baillie me lou pu bé moëtchu (*bis*)
Faites lou long, faites lou lairdge
Çot pou bin essue mon visaidge.
Que le mâ temps etc...

— Ollais vos en, y vos lou dis (*bis*)
— Mai mie y vos aipoutche ci (*bis*)
In bé riban de demoiselle.....
— Demeure ci li dit lai belle.
Que le mâ temps etc...

TRADUCTION.

Ce sont les gars de Chèvremont (1)
Qui sont partis pour la nation.
Ils sont allés dedans la guerre
Sans dire adieu à leurs maîtresses.
Que le tonnerre ne tue pas les Petignats
Vivent les Adjoulas.

(1) Commune du Haut-Rhin, arrondissement de Belfort.

Quand il fut loin de son pays
Le plus jeune s'en repentit.
Il s'en revint droit chez sa tante
Là où il fréquente sa belle.

Eh donc bonjours ma tante Alice
Est-ce que ma mie n'est point par ici ?
— Elle est là-haut dedans sa chambre
Où elle pleure et se lamente.

Le beau galant monta en haut
La belle tira ses rideaux.
— Retirez-vous je vous en prie
De vous mon cœur n'a plus envie.

— Ma mie faites-moi z'un bouquet
Qu'il soit de roses et de muguets ;
Qu'il soit lié d'un ruban jaune
J'ai fait l'amour, c'est pour un autre.

Ma mie donnez-moi z'un mouchoir
Donnez-moi le plus beau mouchoir
Faites le long, faites le large,
Pour bien essuyer mon visage.

— Allez-vous-en je vous le dis....
— Ma mie je vous apporte ici
Un beau ruban de demoiselle...
— Demeure ici, lui dit la belle.

Le refrain bizarre des *Galants de Chèvremont* est emprunté à une chanson plus ancienne encore très répandue aujourd'hui dans le pays de Montbéliard et qui fait allusion à un évènement historique peu connu. Il s'agit d'une espèce de révolution suscitée par les Petignats, des paysans de Courgenay, qui eurent l'audace en 1740 de soulever les habitants de l'Ajoie contre le Prince-évêque de Montbéliard. Pierre Petignat, d'après M. Coutejean alla demander du se-

cours à l'Etat de Berne pour pouvoir résister à son suzerain qui, lui, s'était adressé à son voisin le roi de France. Mais il succomba dans la lutte et fut exécuté à Porrentruy.

Les *Aidjoulats* sont les habitants de l'Ajoie, jadis l'Elsgau, qui comprenait ce qui fut plus tard le pays de Montbéliard et l'Evêché de Bâle.

Voici cette chanson qu'on chante sur le même air que la précédente. Elle se chante en patois de Montbéliard ou de Porrentruy :

LES PETIGNATS (1).

S'vôs v'iai saivoi qu'ment qu'en moinait (*bis*)
savoir *menait*
Lou paysain de Courdgenay (*bis*)
Et bin botai vos vite ai boire
mettez
Y vo raicontrai son hischtoire.

Refrain.

Que le mâ temps (2) n'tuait les pepepe
Que le ma temps ne tue pas
Que le mâ temps n'tuait les Petignats.
Vivent les A dza, dza
Vivent les Adjoulats.

Aidjoulats donc aimusans nos (*bis*)
Tot en{boyant tus in bon côt (*bis*)
buvant
Petignat de digne mémoire
Ne s'en tirait pe mâ pou boire.
Que le mâ temps, etc.

---

(1) On dit aussi les *Pequignats,* même nom de famille que *Pequignot,* nom très commun en Franche-Comté.

(2) Le mâ temps, le mauvais temps, (le *mau temps,* la foudre). C'est une imprécation populaire : que le *mâ temps m'tuait,* que la foudre m'écrase ! Ici c'est le contraire, que la foudre épargne les Petignats !

Y vôs dirai tot en boiyant (*bis*)
buvant
Que c'n'était ran qu'in paysain (*bis*)
C'était tout boennement de lai clique
D'lai societé pauvriotique (1).
Que le mâ temps, etc.

Lou prince et tous ses courtisains (*bis*)
Ecraisint les poueres paysains (*bis*)
Petignat d'lai pait d'lai province
part
S'en vai poutchai ses piaintes â Prince.
porter
Que le mâ temps, etc.

Et yo det : Chire, lou paysain (*bis*)
Sire
Et droit qu'ment vôs d'aivoi di pain (*bis*)
A *comme*
L'paysain n'â pe in éschclave
n'est pas
Que n'deuchint ran boir' que de l'âve
Qui ne doive *l'eau*
Que le mâ temps, etc.

Nos tchaimps pai vos tch'vas sont tripais (*bis*)
champs *chevaux* *foulés*
Vos poues-saiyais les vint bâchai (*bis*)
sangliers *bêcher*
Et fâ que tout çoli râteuche
Il faut que tout cela finisse
Qu'ment vos que le paysain boyeuche
Comment voulez-vous *boive*
Que le mâ temps, etc.

Achi lou prince et tus ses gros (*bis*)
Aussi
Le ravoëtint tus qu'ment in fô (*bis*)
Le regardaient *fou*
Djus'tiain qu'ei yos motret qu'po boire
Jusqu'à ce que
L'paysain vô aivoi son vôire.
verre
Que le mâ temps, etc.

---

(1) Ce couplet est peut-être une interpolation datant de 1848. A cette époque il y avait à Porrentruy une société qui portait ce nom.

Le prince fesit en repondjaint (*bis*)
répondant
Qu'â c'que m'baidjeule ci maitin ? (*bis*)
braille
Di diaile s'y les veux léchie boire
Du diable
Y aimerô meu aivoi lai foire.
Que le mâ temps, etc.

Di temps d'çoli in officie (*bis*)
Pendant ce temps-là
Diet à prince : y cognat l'métie (*bis*)
au prince
Y ai cinquante Kaiseurliques
Pou penre Petignat et sai clique.
Pour prendre
Que le mâ temps, etc.

Lou prince dit qu'ô et les sudais (*bis*)
qu'oui
Paitchennent tretus pou Courdgenay (*bis*)
Partirent
Lou prince yos det : si vos y en fôtes
si vous lui en foutez
Y vos beillrai po boire lai gotte.
Que le mâ temps, etc.

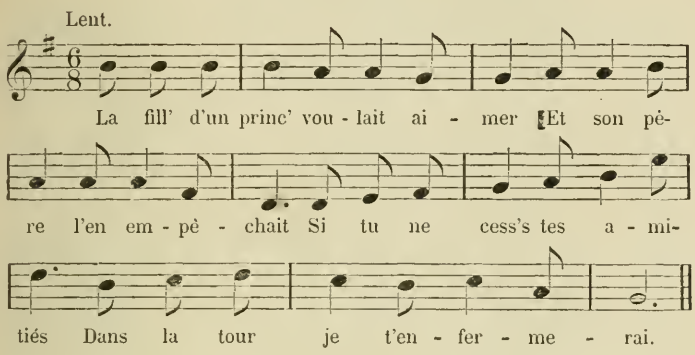
Les bogres allint qu'ment des mâtans (*bis*)
Sains qu'Petignat s'doteuche de ran (*bis*)
En s'diaint : nos f'rains rôlai les voires
se disant
Ç'â lou prince que paye ai boire.
Que le mâ temps, etc.

Chitot qu'è feunn't devant l'hôta (*bis*)
la maison
Eis breuyennent tretus : « Petignat ! (*bis*)
Vin vôr ci d'vaint qu'en t'en foteuche
qu'on t'en foute
Pou qu'in tchetiun de nôs boyeuche. »
que chacun *boive.*
Que le mâ temps, etc.

Petignat qu oueyet ces railâs (*bis*)
qui entendait cris (râles)
Yos diet : « Dé ail, y seu tôt prât. (*bis*)
bien oui
Bouebes ! euvrit lai pôetche â lairdge
Garçons porte
Pou qu'el euchint libre péssaidge. »
ils aient
Que le mâ temps, etc.

Eis les lécheunn't tus bin entrai (*bis*)
Ataint d'entrai taint d'empallai (*bis*)
Chi bin qu'ei n'y d'mouerit d'lai rotte
de la troupe
Que l'officie po boire lai gotte.
Que le mâ temps, etc.

Voili q'ment qu'ei fâ fare tus (*bis*)
comment il faut faire tous
Fotre â tyrans lai pâle â tiu (*bis*)
pelle au c....
Tiaint c'â q'nôs airains lai victoire
Quand
Qu'ment Petignat nôs poerains boire.
Comme Petignat nous pourrons boire.
Que le mâ temps n'tuait les pepepe
Que le mâ temps n'tuait les Petignats.
Vivent les A zâ zâ
Vivent les Adjolats.

LE PRINCE QUI TORTURE SA FILLE.

— J'aime mieux mourir dans la tour
Que d'abandonner mes amours.
— Dedans la tour tu mourreras
Ou tes amours tu quitteras.

Elle a bien demeuré sept ans
Sans voir personn' de ses parents
Au bout de la septième année
Son pèr' s'en vint la visiter.

Bonjour ma fill' comment qu'ça va ?
— Ma foi mon pèr' ça va comme ça.
J'ai z'un pied pourri dans les fers
Et un coté rongé des vers.

N'auriez-vous pas dans vot' gousset
Quelques vingts francs à me prêter
Pour les donner au geolier
Qu'il me desserre un peu les pieds ?

— Et bien ma fill' si vous voulez
De cette tour vous sortirez,
Et tout mon argent vous aurez
Si vous quittez vos amitiés.

— Oh ! non papa, oh pour cela
Mes amours ne quitterai pas.
— Eh bien tu mourras dans la tour
Si tu n'veux quitter tes amours.

Le fils du roi passant par là (1)
Trois mots d'écrit il lui jeta :
« La bell' fait's semblant de mourir
Et laissez-vous ensevelir. »

La bell' fit semblant de mourir
Et se laissa ensevelir.
Quatre-vingts prêtr's autant d'abbés
Sont venus la bell' enterrer.

Le fils du roi passant par là
Dit aux abbés : « Arrêtez là !
Vous portez ma mie enterrer
Laissez-moi z'au moins l'embrasser.

Qu'on m'apporte des ciseaux fins
Pour découdre le drap de lin ! »
Et quand le drap fut décousu
La belle l'a bien reconnu.

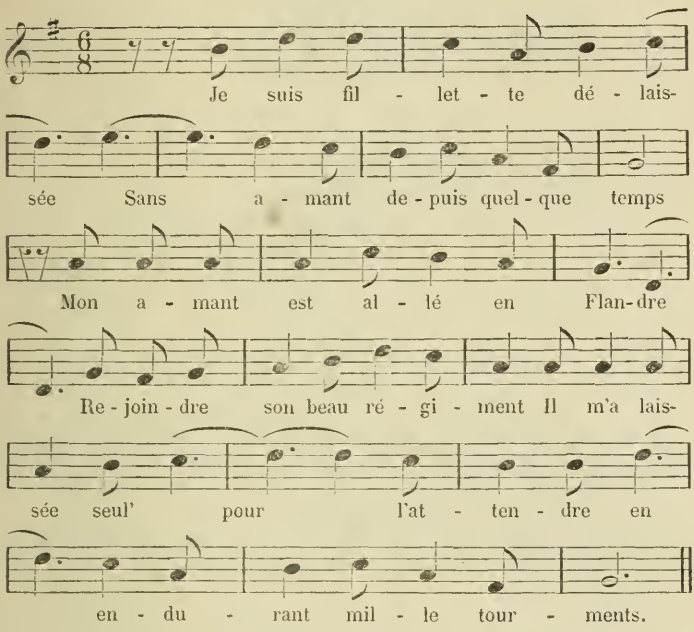
— Oh la bell' chose que d'aimer !
S'écri' le plus jeun' des abbés,
Il nous faudra les marier
Avant que de nous en aller.

---

(1) Nous avons entendu dire aussi :

Le beau Guyon passait par là,
Un mot d'écrit il lui jeta,
De fair' la morte et enterrer,
A Saint-Denis se fair' porter.

L'ADROIT AMANT.



Le voyant si longtemps t'absent
Je m'suis rendue dans un couvent ;
Dans un couvent de religieuses
Où l'on ne vit que languissant
Menant une vie douloureuse ;
C'est pour le restant de mes ans.

Au bout de six ans tout au plus
Le cher amant est revenu.
Tout droit au logis de son père
Va lui présenter son salut :
— « Où est ma mie, où est ma chère,
Celle que mon cœur aim' le plus ?

— Vous croyant pour longtemps t'absent
Ell' s'est rendue dans un couvent
Dans un couvent des Ursulines
Où l'on ne vit que languissant,
Elle y mène un' vie bien chagrine
Toujours pensant à son amant.

Le pauvre amant tout désolé,
Droit au couvent s'en est allé.
Ne trouva que la mère abbesse
Qui lui dit : « Bonjour mon enfant ! »
— Où est ma mie, où est ma chère
Celle que mon cœur aime tant?

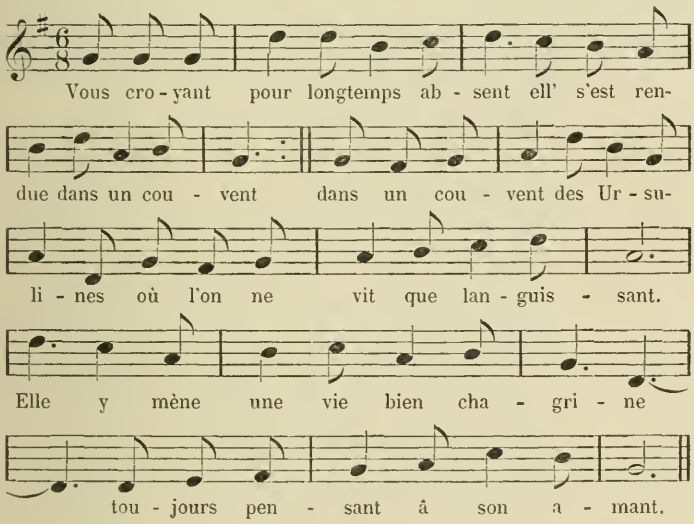
— Vous voyant si longtemps t'absent
Ell' s'est rendue dans ce couvent.
Dans ce couvent de religieuses
Où l'on ne vit que languissant
Menant une vie malheureuse,
C'est pour le restant de ses ans.

En voyant l'amant fondre en pleurs
On fit venir la jeune sœur.
Baissant les yeux, versant des larmes
Très humblement ell' le salue
En disant : « Si j'suis retenue
C'est vous seul qu'en êtes l'auteur !

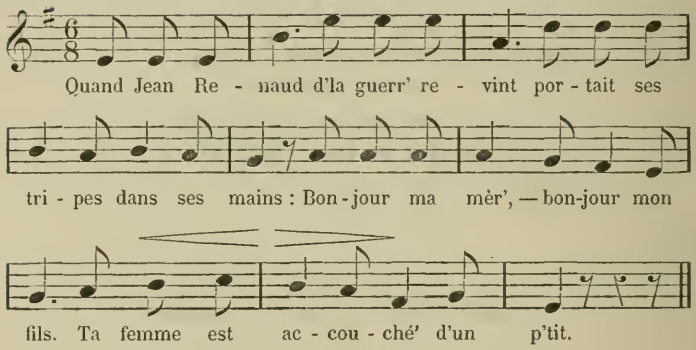
« Vous croyant pour longtemps t'absent
Je m'suis rendue dans ce couvent,
Dans ce couvent des Ursulines
Où je ne vis que languissant
Menant une vie bien chagrine
Toujours pensant à mon amant. »

— La bell' mettez à votre doigt,
Cet anneau d'or, je vous le dois.
Cet anneau d'or que je vous donne
C'est une marque de ma foi
Jamais je n'en aimerai d'autre
La bell' souvenez-vous de moi.

Quand au doigt fut cet anneau d'or,
Le pauvre amant est tombé mort.
— Qu'on l'emporte dedans ma chambre
Je veux l'arroser de mes pleurs ! »
Aussitôt l'amant se relève.
Il enleva la jeune sœur.

Autre air sur les mêmes paroles.

LA MORT DE JEAN RENAUD.

Lamento.



— « Allez, ma mère, allez devant,
Fait's-moi dresser un beau lit blanc ;
Mais faites-le dresser si bas
Que ma femm' ne l'entende pas ! »

Un beau lit blanc fut préparé
Pour reposer ce fatigué,
Et, quand ce fut vers la minuit,
Jean Renaud a rendu l'esprit.

— « Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Ce que j'entends pleurer ici ? »
— « Ma fille, ce sont les enfants
Qui se plaignent du mal de dents. »

« Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Ce que j'entends clouer ici ? »
— « Ma fille, c'est le charpentier
Qui raccomode le planchier. »

— « Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Ce que j'entends chanter ici ? »
— « Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison. »

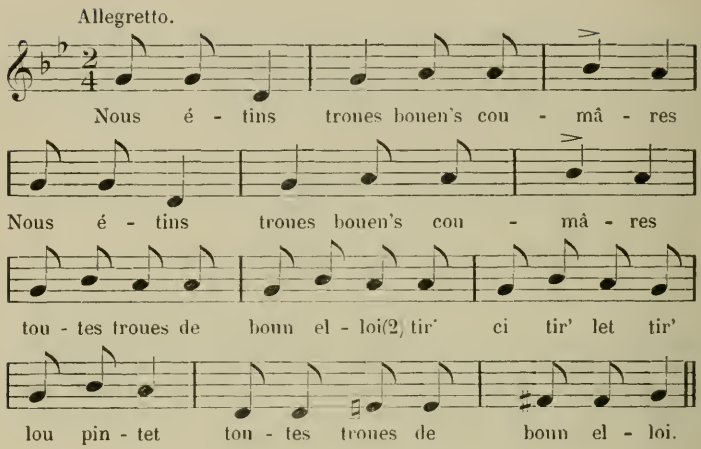
— « Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Quelle robe mettre aujourd'hui ? »
— « Quittez le rose, aussi le gris,
Prenez le noir, pour mieux choisi. »

— « Mais, dites-moi, mère, ma mie,
Pourquoi donc, pleurez-vous ainsi ? »
— « Ma fill', je ne puis le cacher,
C'est Jean Renaud qu'est décédé ! »

— Mère, dites au fossoyeux
Qu'il fasse la fosse pour deux,
Et que l'espace en soit si grand
Qu'on y enferme aussi l'enfant ! (1)

---

(1) On rencontre dans le recueil de Lavillemarqué une chanson bretonne, le seigneur Nann et la Korrigane, dont la fin offre de nombreuses analogies avec la chanson de Jean Renaud. Ce dialogue si naïvement dramatique entre la mère et l'épouse se trouve du reste dans un grand nombre de poésies populaires chez diverses nations d'Europe.

LES TROIS BONNES COMMÈRES (1).

Nous nous disins l'eune ai l'autre (*bis*)
Coumâre n'ai vous ran soi ?
Tir'-ci
Tir'-let
Tire lou pintet
Coumâre n'ai vous ran soi ?

Oh ! se disait lai pus djune (*bis*)
I boiros bin mon pintet
Tir'-ci etc...
I lou boiros bin troues fois.

Y a louvau una taverno (*bis*)
Allons y boire un pintet
Tir'-ci etc...

---

(1) Cette chanson a une certaine analogie avec celle des Filles de Chantrans (page 83).

(2) Une autre variante dans un patois différent donne :
Qu'etint totes de même aquoi (accord).

All's burient bin quinza pintas (*bis*)
Quinza pintas et un pintet
Tir'-ci etc...

All's mendzirient una dinde (*bis*)
Apo un cayon d'neuf mois
Tir'-ci etc...

All's mendzirient una tchèvre (*bis*)
Tutta crute avet li pois
Tir'-ci etc...

Et quand le fun'nt in pô ivres (*bis*)
Le palient toutes ai lai fois
Tir'-ci etc...

Quand le fun'nt in pô pus ivres (*bis*)
Le se tirient pa lou pois
Tir'-ci etc...

Quand le fun'nt encou pu ivres (*bis*) (1)
Leur dacirient liaux pantets
Tir'-ci etc...

Eun' tcheussi conté la troble (*bis*)
Eune aut' contre la paroi
Tir'-ci etc...

Eune tcheussi dans les cindres (*bis*)
Alle s'est brulé les dets
Tir'-ci etc...

Ah ! que dirient notes hommes (*bis*)
De nous voir dans cet iétet
Tir' ci etc...

---

(1) Variante dans un autre patois :

Quand i furent totéfa ivres (tout à fait ivres)
Ell's cherient dans la goillats (elles tombaient dans les gouillats [(flaques d'eau)].

Y dirient que nous sins soules (*bis*)
Si z'y disient y est ben oué
Tir'-ci etc...

On aivatchit lou curie (*bis*)
Que lieu fut baillie lou fouet
Tir'-ci
Tir'-let
Tir' lou pintet
Que lou fut baillie lou fouet.

TRADUCTION.

Nous étions trois bonnes commères
Toutes trois de bon aloi.

Nous nous disions l'une à l'autre
Commère n'avez-vous pas soif ?

— Oh ! si, disait la plus jeune
Je boirais bien un pintet.

Il y a là bas une auberge
Allons-y boire un pintet.

Elles burent bien quinze pintes
Quinze pintes et un pintet.

Elles mangèrent une dinde
Et puis un cochon de neuf mois.

Elles mangèrent une chèvre
Toute crue avec ses poils.

Quand elles furent un peu ivres
Elles parlèrent toutes à la fois.

Quand elles furent un peu plus ivres
Elles se tirèrent par les cheveux.

Quand elles furent encore plus ivres
Elles déchirèrent leurs pantets (1)

(1) Chemises.

Il y en a une qui tomba sur la table
Une autre contre le mur.

Il y en a une qui tomba dans les cendres
Elle s'y brûla tous les doigts.

— Ah ? que diront nos hommes
De nous voir dans cet état ?

Ils diront que nous sommes saoûles
S'ils le disent ce sera bien vrai.

On avertit le curé
Qui leur fit donner le fouet.

Autre variante dans un patois différent.

Nous irons (étions) trois quemâres
Lautirelire
Trois quemâres di Rosset (1)
Lautirlire lautourlet.

Nos allerons à la foire
Lautirelire
A la foire à Lontsamais (Longchaumois)
Lautirlire lautourlet.

Nos digerons (nous disions) l'eune à l'otra
Lautirelire
Quemâres nos an grand soi (soif)
Lautirlire lautourlet.

Nos medzarons tote euna vatche
Lautirelire
Et on cayon de nu mois
Lautirlire lautourlet.

---

(1) Nom d'un hameau près Longchaumois (Jura).

Nos béverons quatogés (quatorze) pintes
Lautirelire
Quatogés pintes et on tsavé (chauveau)
Lautirlire lautourlet.

Que vant diré noutros houmes
Lautirelire
De nous voi soulés les trais?
Lautirlire lautourlet.

Y z'y avait la Marietta
Lautirelire
La fenna à Piron Maret
Lautirlire lautourlet.

Et pois la Barbe Crutzet (Cruchet)
Lautirlire lautourlet.

Voici une autre chanson qui a certaine analogie avec les précédentes. Elle se chante sur le même air.

LES TROIS COMMÈRES ET LE CURÉ.

Nous étins trois bounes coumâres (*bis*)
Qu'amarost bin lou pintet
Tire-ci, tire-lai
Tire lou pintet
Qu'amarost bin lou pintet.

Nous allirost quéri lou prêtre (*bis*)
Pou aivoue nous boire lou pintet
Tire-ci etc...

— Ai vous salu, monsieur lou prêtre (*bis*)
Vouillez-vous boire lou pintet?
Tire-ci etc...

— Que nennie mas bounes coumâres (*bis*)
N'ensous pas boire lou pintet.
Tire-ci etc...

Nous bousculerost lou prêtre (*bis*)
Nous li tireimes bin lou pois.
Tire-ci etc...

Traduction.

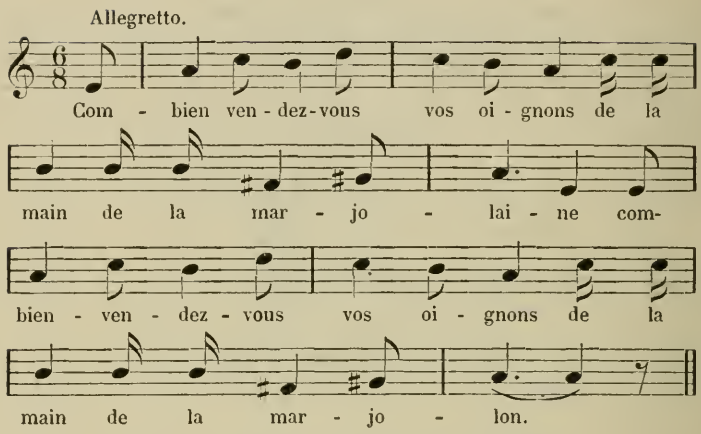
Nous étions trois bonnes commères
Qui aimions bien boire la pinte

Nous allâmes quérir le prêtre
Pour boire la pinte avec nous.

— Je vous salue, monsieur le prêtre
Voulez vous boire la pinte avec nous?

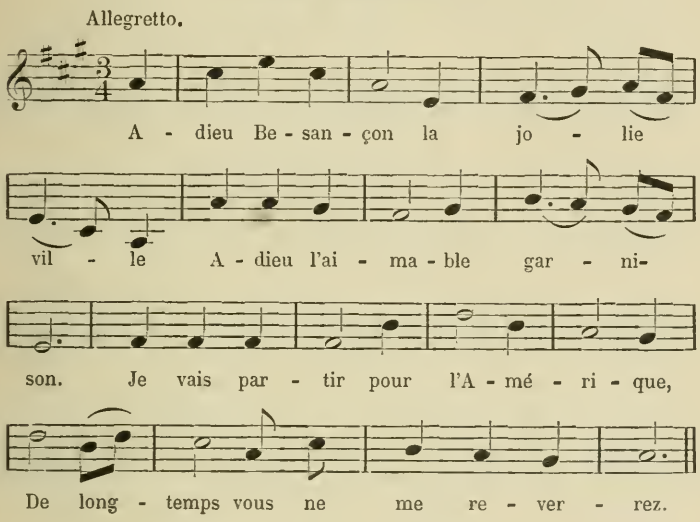
— Que nenni mes bonnes commères
Je n'ose boire la pinte avec vous.

Nous avons bousculé le prêtre,
Nous lui avons bien tiré le poil.

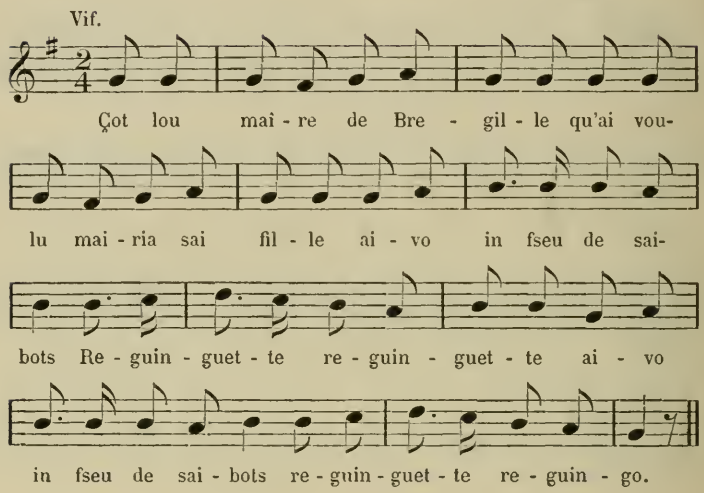
COMBIEN VENDEZ-VOUS VOS OIGNONS ?

Nous les vendons six sous, six blancs
De la main etc...

Nous les trouvons beaucoup trop chers
De la main etc...

C'n'est pas trop cher quand ils sont bons
De la main de la Marjolaine
C'n'est pas trop cher quand ils sont bons
De la main de la Marjolon.

ADIEU BESANÇON.

— Quand tu seras en Amérique,
Tu ne penseras plus à moi !
Tu trouveras des jolies filles
Bien des fois plus belles que moi.

— Je ferai faire une peinture
Semblable à ton joli portrait.
Je la mettrai dans ma ceinture,
Cent fois le jour je l'embrasserai.

LES NOCES DE LA FILLE DU MAIRE DE BREGILLE (1).

I s'en vint tous ai lai messe
Quait' et quait' su in ânesse
Lou fiancé su in boucot (bouc)
Reguinguette etc.

Lai future ot un' beautà
L'nez carlin, das p'tetes oureilles
Lou na fà c'ment in saibot.
Reguinguette etc.

Il aivâ in bé chaipé
Tout en pé de cérisé
L'êta fà ai coups d'raibot.
Reguinguette etc.

---

(1) Hameau faisant partie de la commune de Besançon et où il n'y a jamais eu de maire. A Montbéliard c'est la chanson du *Berger* de Bregille.

Il aivâ das belles serviettes
Las poux y courint quaitre ai quaitre
Et las puces en châtelot (en tas).
Reguinguette etc.

Su lai toble y ait rangie
(Sur la table sont rangés)
Tous las gros raits di quatie
C'étâ lou moillou fricot
C'était le meilleur fricot)
Reguinguette etc.

Ils aivint pour lieut (leur) dinâ
Eune tête de chin crevâ
Y ait bin dix ans qu'étâ mô (mort).
Reguinguette etc.

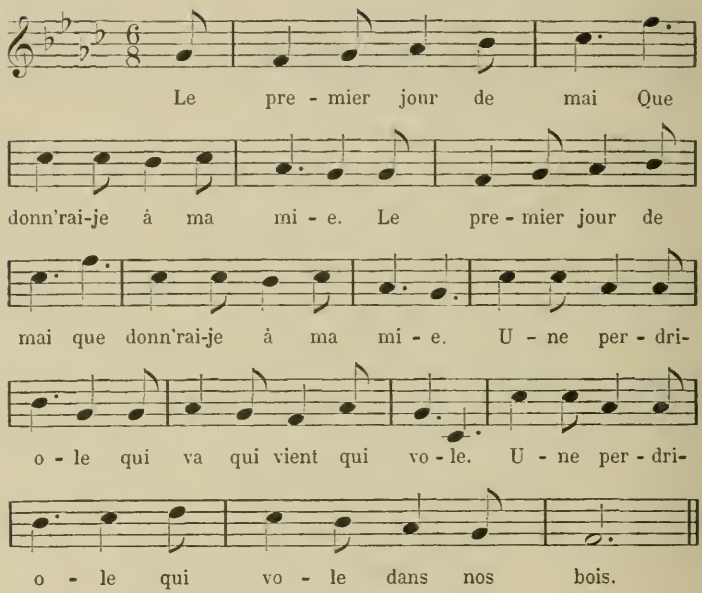
Ils aivint di bon toutié (gâteau)
Freilla d'aivô de lai crô
(Recouvert d'une couche de craie)
D'aivô lai coue d'in margot (chat)
Reguinguette etc.

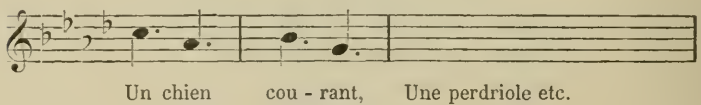
Dans eun' s'ringue il ait bouta
Tout' las iaux qu'on ait r'laiva
Chaicun buva au goulot.
Reguinguette etc.

Ai lai fin de lieut (leur) dinâ
Lai juen' fenne ai tout r'naidâ (rendu)
D'quoi remplir un gros soillot (seau).
Reguinguette etc.

Quand faillu s'ola couchie
L'épouse aivan fan (faim) de ch...
Elle ch... dans son saibot.
Reguinguette etc.

Lou mairié fut pus hounête
Y ch... pa lai fenêtre
Su lai tête de son onquiot (oncle).
Reguinguette etc.

LE PREMIER JOUR DE MAI.

Aux autres couplets, les vers supplémentaires s'ajoutent sur ces notes de la dernière portée.



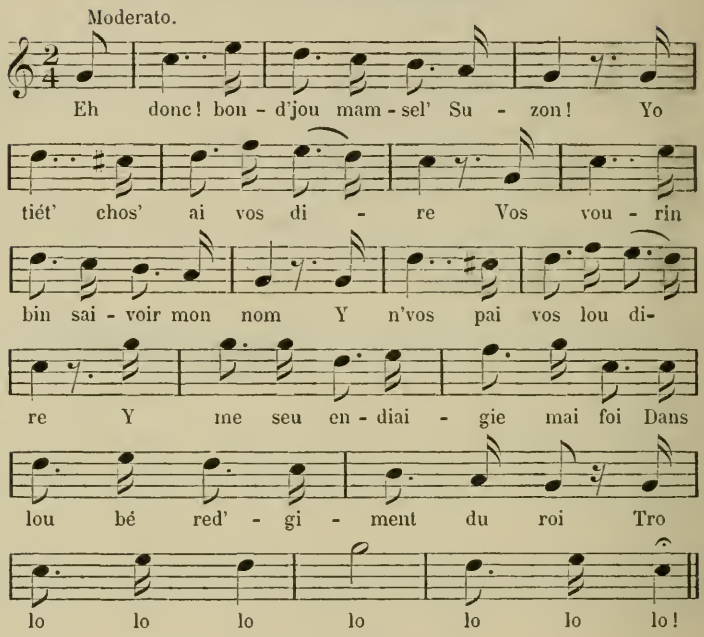
Le second jour de mai
Que donn'rai-je à ma mie ? } *bis*
Un chien courant
Une perdriole
Qui va etc...

Le troisième jour de mai
Que donn'rai-je à ma mie ? } *bis*
Des lapins grattant la terre
Un chien courant
Une perdriole
Qui va etc...

L' quatrièm' jour de mai
Que donn'rai-je à ma mie ? } *bis*
Deux pigeons volant en l'air
Des lapins grattant la terre
Un chien courant
Une perdriole
Qui va etc...

La suite manque.

EH ! BONJOUR DONC MAMZELLE SUZON.



Ai m'ant boutai en garnison
Daivost les camarades.
Les uns étant punis d'prison,
Moi, y_fs'o lou malade.
Spoutchant lou tchirurgien m'ai dit
Qu'y n'iévot qu'lou_torticolis.
Tro lo etc.

Ai m'ant boutai ai l'hôpito
Daivo mai maladie.
J'éto tiet' de pout'chai l'fiengo
Dairie lai compaignie ;
I d'mouero tous les djou â lé
I engraisso c'ment in touré.
Tro lo etc.

Quand lou tchirurdgien constata
Qu'i n'iéto plus malade,
Ai m'ai feyu mindjie l'rata,
Daivost les camarades.
M'en so foutu ne telle muffâ
Qu'crayo qu'mon ventr' en vio topâ.
Tro lo etc.

Ai m'ant boutaî en faction,
Dairie lai citadelle,
Tous ceux que n'saivaient pai mon nom
M'aipelaint sentinelle.
Ai n'iérai pai paisai in t'chai
Qui n'ieuche criai : Tiusque vai lai !
Tro lo etc.

I'ai vu paisai das d'généraux
Davost das bel' coucâdjes,
Que m'ant bayie das berlingos
Tou pien mai djibeciare
Das bel' coucaidje ai mon tchaipé
Tonner' mon bren ! c'ment qu'iéto bé !
Tro lo etc.

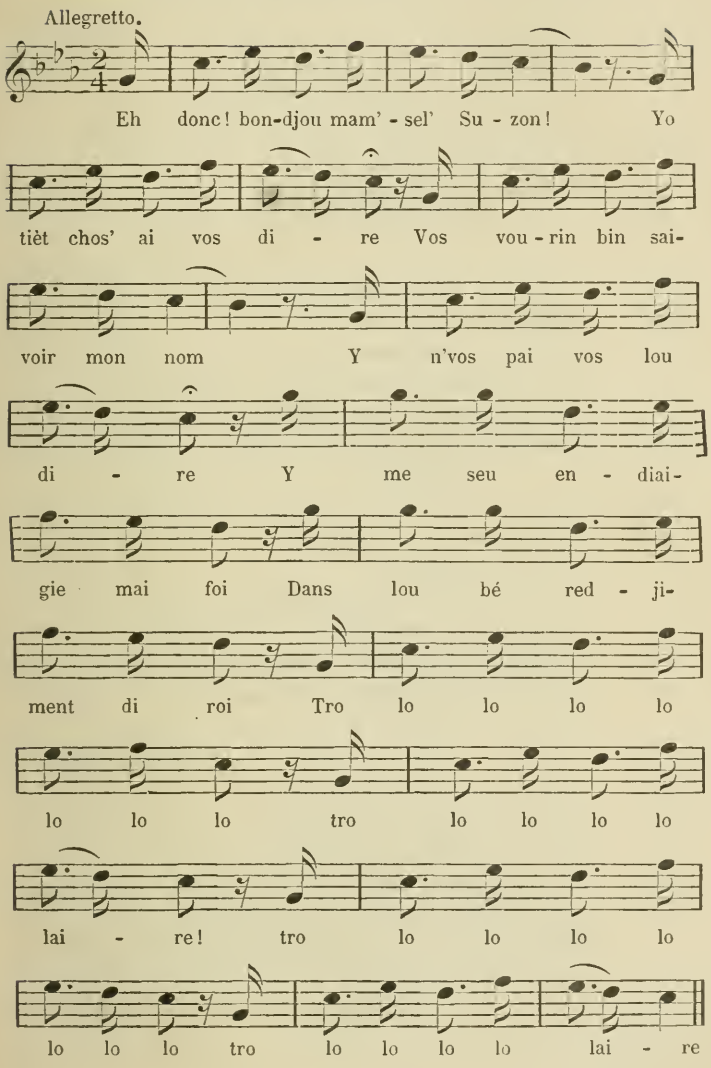
Quand lai dière fut déclarie,
Ai ieu feyu se baittre.
Devant in redjiment d'prussiens
Croisie lai baiyonnette.
Y tiro touj' au pu épo,
Ai tchouéllin tout c'ment das crapaux.
Tro lo etc.

Y m'en seu r'venu â pays
Pou vor lai Marie Djeanne,
Quand io épris qu'léto mairiai
Daivo in ât d'jun' homme,
— Tous las serments qu'te m'aivo fa,
Sacrée p..... ! t'las ai vioula !
Tro lo etc.

Io rencontrai lai Marie D'jeanne
Daivo sai min' joufflue,
In p'te poupon dessus sa bras
Que r'mue tout c'ment n'sangsue,
— Coument qu'té fai pou èvouet c'qui
Pendant qu'iéto bin loin d'ici ?
Tro lo etc.

— Coument qu'ié fait pou aivoi c'qu'i ?
Lai tchose en â bin nette.
Crayo qu'te vio d'mourai souda
Djusqu'ai lai saint Sylvestre.
Ça pou souqui qu'iai pris Batis,
Lou pu bé djûne homm' di pays.
Tro lo etc.

Variante sur le même air et les mêmes paroles.



Traduction.

Eh donc ! bonjour, mamsell' Suzon !
J'ai quéqu' chose à vous dire.
Vous voudriez bien savoir mon nom,
Je ne veux pas vous le dire.
Je me suis engagé ma foi,
Dans le beau régiment du roi.
Tro lo etc.

Ils m'ont mis en garnison
Avec les camarades ;
Les uns étant punis de prison,
Moi, je faisais le malade.
Pourtant le chirurgien m'a dit
Que je n'avais que le torticolis.
Tro lo etc.

Ils m'ont mis à l'hôpital
Avec ma maladie.
J'étais quitte de porter le flingot
Derrière la compagnie.
Je demeurais tous les jours au lit ;
J'engraissais comme un taureau.
Tro lo etc.

Quand le chirurgien constata
Que je n'étais plus malade,
Il m'a fallu manger le rata
Avec les camarades.
Je m'en suis f.... une telle *muffée* (1)
Que je croyais que mon ventre en voulait taper.
Tro lo etc.

(1) Ce que l'on mangerait avec un muffle.

Ils m'ont mis en faction
Derrière la citadelle.
Tous ceux qui ne savaient pas mon nom
M'appelaient sentinelle.
Il n'y aurait pas passé un chat
Que je ne lui aie crié : Qui est-ce qui va là ?
Tro lo etc.

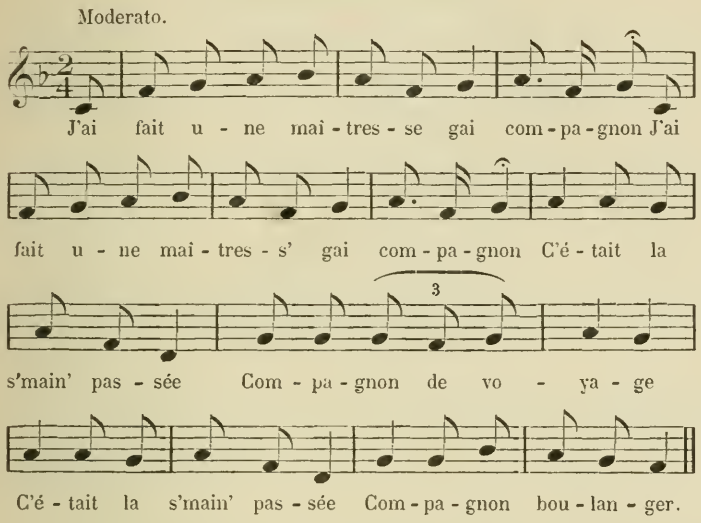
J'ai vu passer des généraux,
Avec des belles cocardes,
Qui m'ont donné des *berlingots* (des balles)
Tout plein ma gibecière,
Des belles cocardes à mon chapeau.
Tonnerre mon Dieu ! comme j'étais beau !
Tro lo etc.

Quand la guerre fut déclarée,
Il a fallu se battre ;
Devant un régiment de Prussiens
Croiser la bayonnette ;
Je tirais toujours au plus épais ;
Ils tombaient tous comme des crapeaux.
Tro lo etc.

Je m'en suis revenu au pays
Pour voir la Marie-Jeanne,
Quand j'ai appris qu'elle était mariée
Avec un autre jeune homme.
— Tous les serments que tu m'avais faits,
Sacrée p.....! tu les as violés !
Tro lo etc.

J'ai rencontré la Marie-Jeanne
Avec sa mine joufflue,
Un petit poupon dessus ses bras,
Qui remuait tout comme une sangsue,
— Comment que tu as fait pour avoir ceci
Pendant que j'étais bien loin d'ici ?
Tro lo etc.

— Comment que j'ai fait pour avoir ceci ?
La chose en est bien nette.
Je croyais que tu voulais demeurer soldat
Jusqu'à la saint Sylvestre
C'est pour cela que j'ai pris Baptiste
Le plus beau jeune homme du pays.
Tro o etc.

LA PERTE IRRÉPARABLE.

Je fus la voir dimanche } *bis*
Gai compagnon }
C'était pour l'embrasser
Compagnon de voyage
C'était pour l'embrasser
Compagnon boulanger.

Je la trouvai seulette } *bis*
Gai compagnon }
Dans sa chambre à pleurer
Compagnon de voyage
Dans sa chambre à pleurer
Compagnon boulanger.

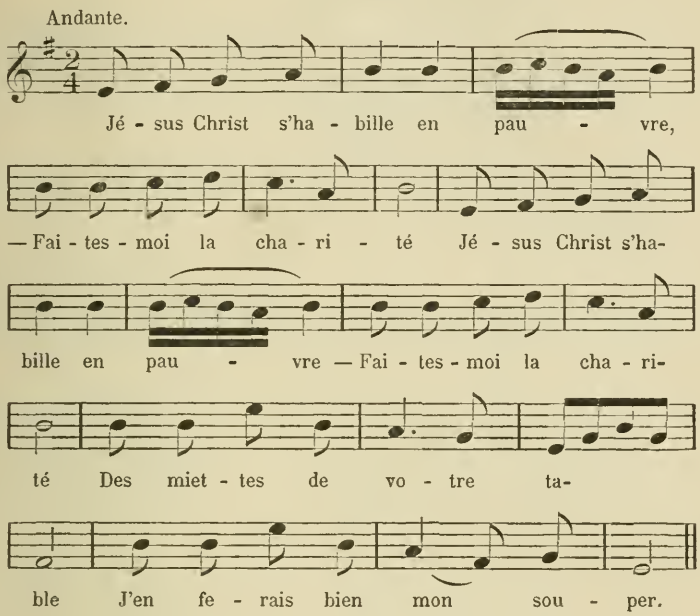
Qu'avez-vous donc la belle? } *bis*
Gai compagnon }
Qu'avez-vous à pleurer
Compagnon de voyage etc...

Je pleur' mon pucelage } *bis*
Gai compagnon }
Que je vous ai donné
Compagnon de voyage etc...

Ne pleurez plus la belle } *bis*
Gai compagnon }
Je vous le renderai
Compagnon de voyage etc...

Ça ne peut pas se rendre } *bis*
Gai compagnon }
Comm' de l'argent prêté
Compagnon de voyage
Comm' de l'argent prêté
Compagnon boulanger.

JÉSUS-CHRIST HABILLÉ EN PAUVRE.



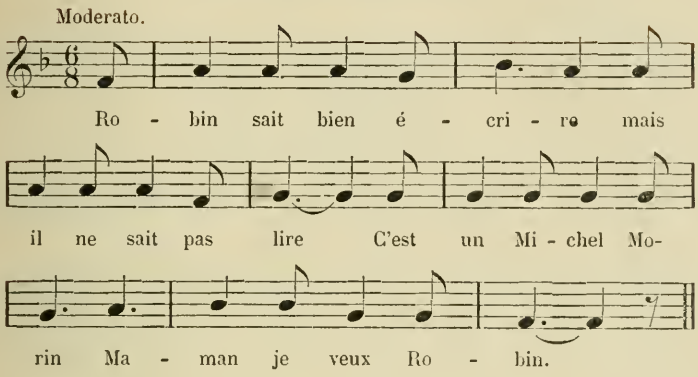
— Les miettes de notre table
Les chiens les mangeront bien } *bis.*
Ils m'apportent des lièvres,
Toi tu ne m'apportes rien.

— Madame qu'êt's en fenêtre,
Faites-moi la charité ! } *bis.*
— Ah ! montez, montez bon pauvre,
Avec moi vous souperez !

Quand ils eurent bien soupé,
Il demande à se coucher, } *bis.*
— Ah ! montez, montez bon pauvre,
Un lit frais vous trouverez.

Quand ils montaient les degrés, } *bis.*
Trois anges les éclairaient.
— Ah ! n'ayez pas peur, Madame,
C'est la lune qui paraît.

Dans trois jours vous mourerez, } *bis.*
En Paradis vous irez.
Mais votre mari, Madame,
En enfer ira brûler.

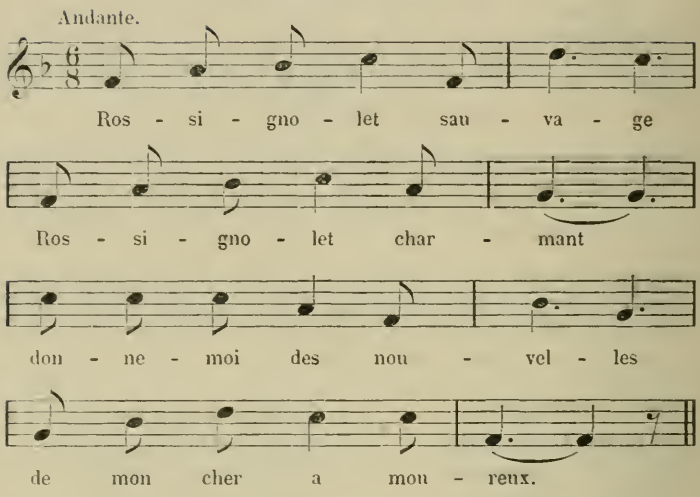
MAMAN, JE VEUX ROBIN.

Robin a une vache
Qui danse sur la glace
Au son du tambourin.
Maman, je veux Robin.

Il porte dans sa poche
Un morceau de brioche
Du temps de Charles-Quint.
Maman, j'aime Robin.

Quand il chante un air tendre,
Chacun croirait entendre
La voix d'un marcassin.
Maman, j'aime Robin.

Il enfile des merles
Et déniche des perles.
C'est un garçon divin.
Maman, je veux Robin.

Robin a des sabots
Qui font et *clic* et *cloc*.
Il fait caca dessus.
Maman, je n'en veux plus.

ROSSIGNOLET SAUVAGE.

Il m'a dit de l'attendre
Là-haut dans ces grands bois.
Hélas ! j'ai beau l'attendre,
L'ingrat ne revient pas.

— Votre amoureux, la belle,
La mer il a passé.
Je suis son capitaine,
Je puis vous l'assurer.

Prends tes habits, la belle,
Habill'-toi z'en guerrier,
Tu marcheras sans doute
Quarante jours entiers.

Quarante jours de marche,
Quarante jours et nuits ;
Quarante jours de marche
Tu seras au pays.

En entrant dans la ville,
Elle voit son amant
Qui faisait l'exercice
Sous un drapeau volant.

— Si j'avais su, la belle,
Que tu viendrais ici,
J'aurais passé la mer
Tu n'm'aurais pas revu.

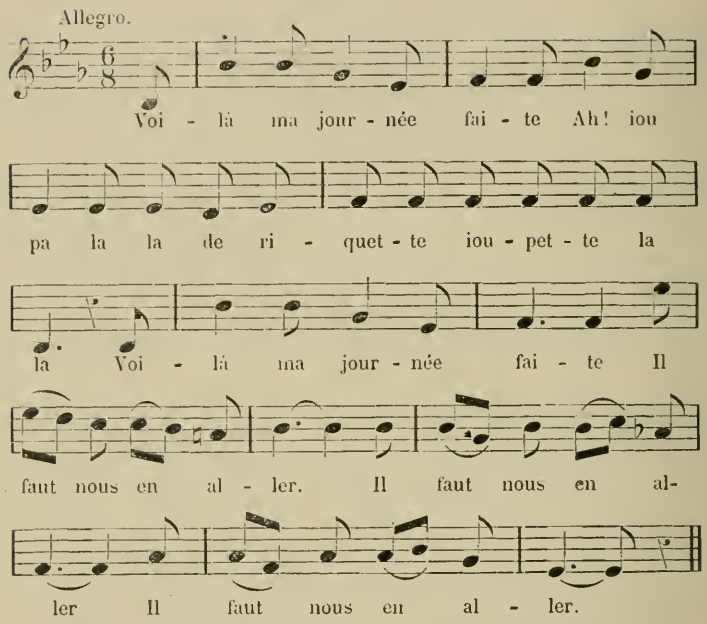
— Mon Dieu est-il possible
Que j'aie fait tant de pas
Pour un amant que j'aime
Et qui ne m'aime pas !

Rossignolet sauvage,
Messager langoureux,
Donne-moi des nouvelles
Des mes aut's amoureux.

Tes amoureux, la belle,
Ils sont tous mariés,
Et ils ont pris pour femmes
Des fill's de la Comté.

Et ils ont pris pour femmes
Des fill's de la Comté.
Et toi, pauvre fillette,
Te voilà délaissée.

L'AMANT TIMIDE.



En mon chemin rencontre
Ah! iou pa etc.
La fille du meunier (*ter*).

La pris par sa main blanche
Ah! iou pa etc.
Au bois je la menai (*ter*).

Quand ell' fut dans le bois
Ah! iou pa etc.
Ell' se mit à pleurer (*ter*)

— Qu'avez-vous donc la belle
Ah! iou pa etc.
Qu'avez-vous à pleurer (*ter*)

— Je pleur' que je suis jeune
Ah! iou pa etc.
Exposée au danger (*ter*).

— Ne pleurez plus la belle
Ah! iou pa etc.
Je vous reconduirai (*ter*)

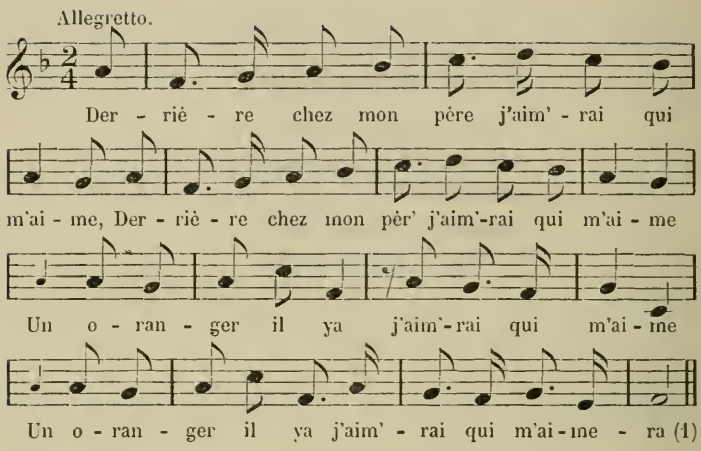
Quand ell' fut hors du bois
Ah! iou pa etc.
Ell' se mit à chanter (*ter*).

— Qu'avez-vous donc la belle
Ah! iou pa etc.
Qu'avez-vous à chanter? (*ter*).

Je ris de ce gros bête
Ah ! iou pa etc.
Qui n'a su m'embrasser (*ter*).

— Rentrons au bois la belle
Ah ! iou pa etc.
Je vous embrasserai (*ter*).

Quand tu tenais la caille
Ah ! iou pa la la de riquette
Ioupette la la
Quand tu tenais la caille
Il fallait la plumer (*ter*).

LA RONDE DES ORANGES.

Qu'est si chargé d'oranges
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Qu'on croit qu'il en rompra
J'aim'rai qui m'aime
Qu'on croit qu'il en rompra
J'aim'rai qui m'aimera.

Je fus dire à mon père
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Quand est c'qu'on les cueill'ra
Etc.

Mon pèr' me fit réponse
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Quand votre amant viendra
Etc.

---

(1) Une variante du refrain dit : Mignonne je vous aime,
Et vous ne m'aimez pas.
Et une autre : Vive l'amour,
Vivent l'amour et le lilas.

Les oranges sont mûres
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Et l'amant ne vient pas
Etc.

Je pris mon échelette
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Mon panier à mon bras
Etc.

Je cueillis les plus mûres
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Les vertes je laissas
Etc.

J'les fus porter à vendre
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
A la foire à Moka (1)
Etc.

En mon chemin rencontre
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Le fils d'un avocat
Etc.

— Que portez-vous la belle
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Dedans ce panier-là?
Etc.

— Monsieur, c'est des oranges
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Ne vous en plait-il pas?
Etc.

Il m'en a pris deux couples
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Point ne me les paya
Etc.

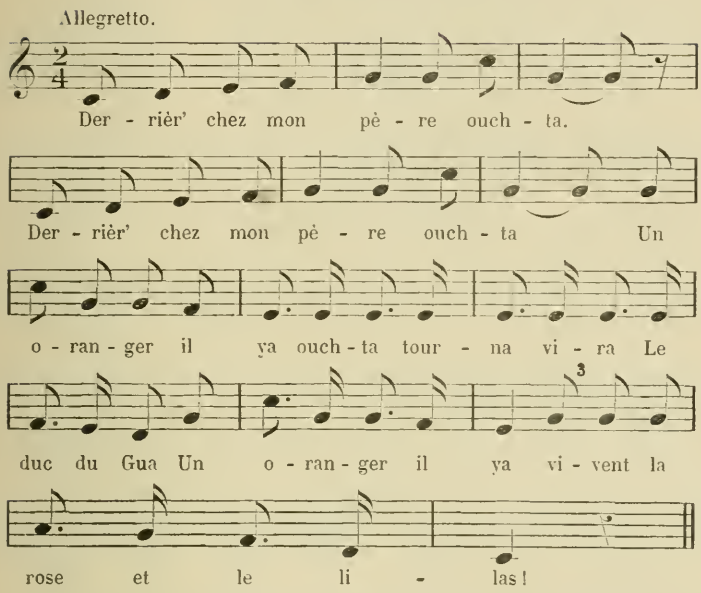
---

(1) On dit aussi à Lava (?)

— Portez-les chez mon père
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Et il vous les paiera
Etc.

J'les portis chez son père
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Personn' je ne trouvas
Etc.

Au diable les oranges
J'aim'rai qui m'aime } *bis*
Et l'fils de l'avocat
J'aim'rai qui m'aimera.

Variante de la même chanson sur un autre air.

Le reste comme dans la chanson précédente, jusqu'aux couplets suivants :

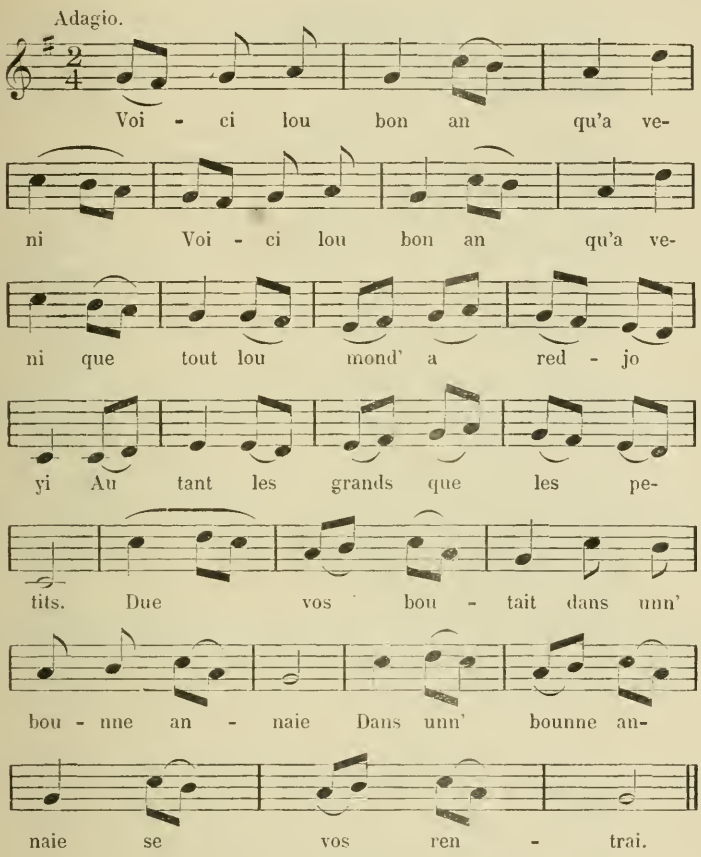
Portez-les dans ma chambre (les oranges) } *bis*
Ouchta
Et on les comptera
Ouchta, tourna, vira
Le duc du Gua
Et on les comptera
Vivent la rose et le lilas.

Je compte et je recompte } *bis*
Ouchta
Le compte n'y est pas
Ouchta, etc.

Mettez-vous-y la belle
Ouchta } *bis*
Et le compte y sera
Ouchta, etc.

Quand la bell' s'y fut mise
Ouchta } *bis*
Le compte s'y trouva
Ouchta, tourna, vira
Le duc du Gua
Le compte s'y trouva
Vivent la rose et le lilas.

LA BONNE ANNÉE.



Ah! beillez-nos de vos échaulons (noix)
Que sont petdedans vos mausons
Due vos boutait etc.

Ah! beillez-nos de vos côtis (côtes de porcs)
Que sont podus (pendus) ès vos pianchiers (plafonds)
Due vos boutait etc.

Ah ! beillez-nos de vos chambons (jambons)
Que sont podus à ces bautons (bâtons)
Due vos boutait etc.

Copa au lâ (lard) sans reguedià
Ne poignie d'argent sans contâ
Due vos boutait etc.

Beillez-nos de vot' bon toutché (gâteau)
Qu'a dans l'airtcha (le coffre) a pie d'vot' lé
Que Due vos boutait etc.

L'effenot qu'a i bré (berceau) coutchi
De let main de Due sot soignie
Que Due vos boutait etc.

Due bénisse cette mauson
Tant par en mé tant par en rond
Que Due vos boutait etc.

Et lou maître de let mauson
Due li denne bouene foion
Que Due vos boutait etc.

Et lai maîtresse de cions
Due en ait grand' compassion
Que Due vos boutait etc.

Ne nos faites pet tant demora
Nos ans les pies (pieds) tout égeolàs
Et let barbe toute gièvra.
Due vos boutait etc.

En vos beillant bin lou bon sâ (bonsoir)
Au père et à let mêre
Et tous les ofans
Due vos boutait dans eunn' boune an-naie.
Dans eunn' boune an-naie
Se vos rentrai (1).

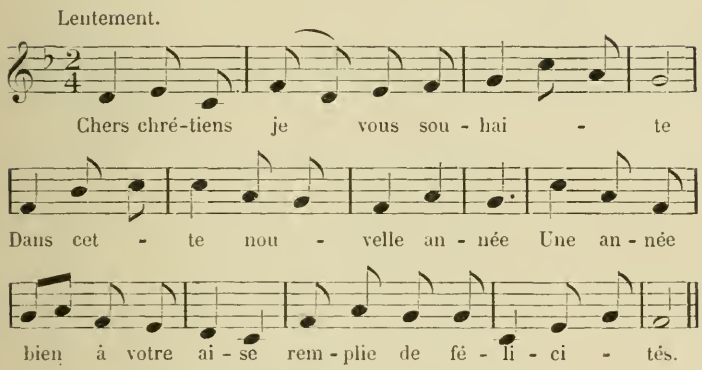
---

(1) Nous n'avons pas pu trouver le sens de ces mots. Une autre variante plus compréhensible dit :

Que Due vous boute eunn' boune an-naie
Moillou (meilleure) que c'te qu'a passaie.

Quand les habitants de la maison ne donnent rien, les chanteurs terminent par le couplet suivant :

Due vos denne des raittes assai
Ne tchin, ne tchat pou les aittropai
Point de bâton pou les tuiai.

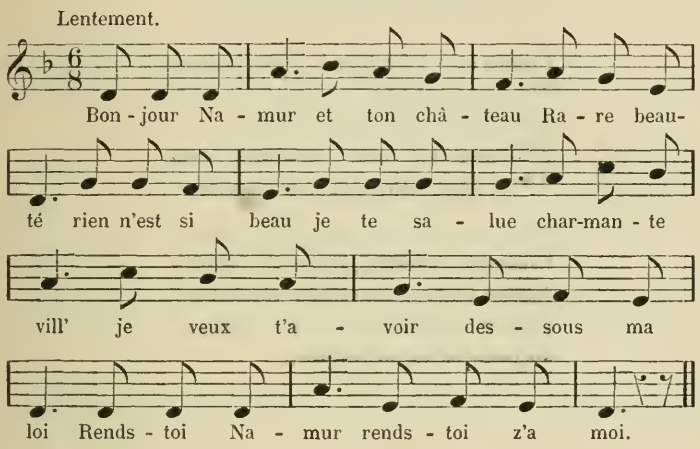
Autre chanson du bon an qu'on chantait jadis dans le canton de Clerval :

Nous avons vu nos voisinages
Qui ont été presque ruinés
L'Allemagne et l'Alsace
Aussi la Franche-Comté (1).

Chers chrétiens, ne soyez pas chiches
De vos biens à nous donner,
Nous en deviendrons plus riches,
Nous boirons à vos santés.

---

(1) Cette chanson daterait du XVIIIe siècle, de l'époque à laquelle les Allemands envahirent ces deux pays.

C'est aujourd'hui le dernier jour
Le dernier jour de cette année.
En vous donnant le bonsoir
Que le bonsoir vous soit donné.

LA PRISE DE NAMUR.

— Qui êtes-vous qui me parlez,
Et de si près me caressez ?
— Je suis le général de France
Qui veut t'avoir dessous sa loi.
Rends-toi, Namur, rends-toi z'à moi !

— Général, sois moins fanfaron,
J'ai de la poudre et du canon (1).
Tu n'auras pas ma citadelle,
Le roi de Prusse est mon ami,
Il va venir me secouri.

— Puisque c'est là ton dernier mot,
Sonnez trompettes, à l'assaut.
Sans fascines et sans échelles,
Le sabre aux dents, mes grenadiers !
Rira bien qui rira l'dernier.

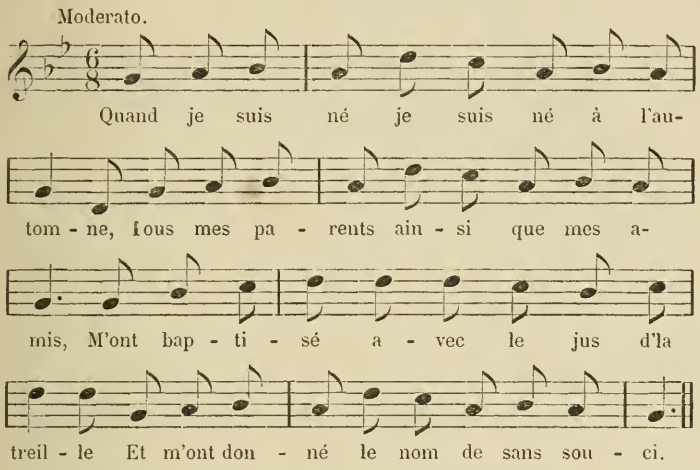
---

(1) Variante : Ah ! je vois bien à ton dessein
Tu voudrais découvrir mon sein.

— O roi de Prusse, où êtes-vous ?
Hélas ! hélas secourez-nous !
Les Français sont aux palissades,
Les grenadiers dans les fossés
Sont comme des lions déchaînés !

Quand le roi d'Prusse vit son château
Tomber par pièces et par morceaux,
S'en fut trouver les Kinserlicks.
— Il nous faut mett' pavillons blancs,
Il faut nous rendre sur le champ.

Français, Français, puisqu'il le faut !
Vaillants Français, cessez l'assaut !
Grâce ! nous vous demandons grâce,
Dès cet instant nous nous rendons
Au pouvoir de la Nation.

LE BUVEUR.

Quand j'eus cinq ans on m'envoie à l'école,
Pour y apprendre à lire et à écrire.
Je n'appris qu'à vider la bouteille
Et n'y pas mettre d'eau dedans mon verre.

Vers les quinze ans j'ai fait une maîtresse
Qui s'appelait la charmante Isabeau,
Ell' me disait que j'avais la rougeole
Et ce n'était que le jus du tonneau.

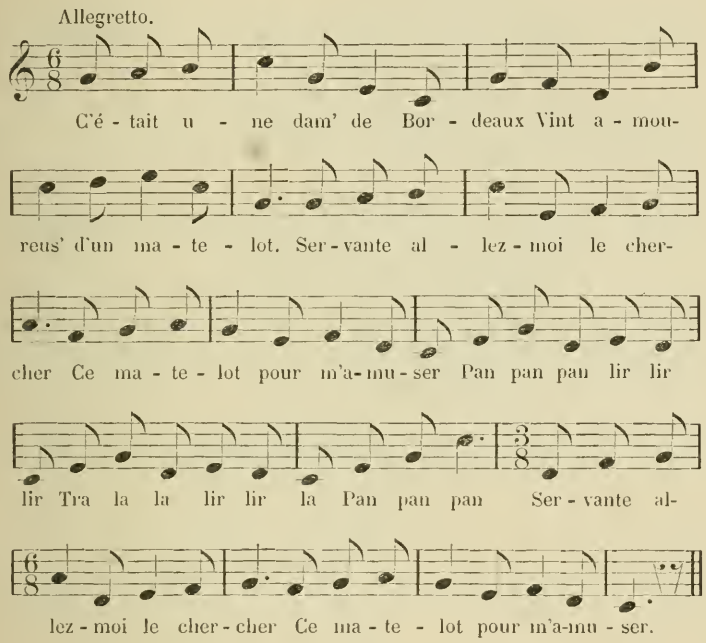
Quand j'eus vingt ans, je perdis ma maîtresse.
J'ai beau chercher, je n'peux la retrouver.
Quoique ce n'était qu'une simple bergère,
Nos amitiés étaient bien partagées.

A quarante ans mes parents me demandent
Pour partager mes biens avec les leurs.
Moi je n'ai pas de partage à leur faire,
Les cabartiers seront mes créanciers.

A cinquante ans j'ai vidé cent bouteilles
Avec mes parents ainsi qu'mes amis ;
Sans oublier les enfants de la treille,
Sans oublier les enfants sans souci.

A soixante ans, sur le bord de la fosse,
J'ai bien vécu, j'ai bien passé mon temps.
Après ma mort qu'l'on me roule en carosse,
Durant ma vie je n'en ai pas eu l'temps.

LA DAME DE BORDEAUX.



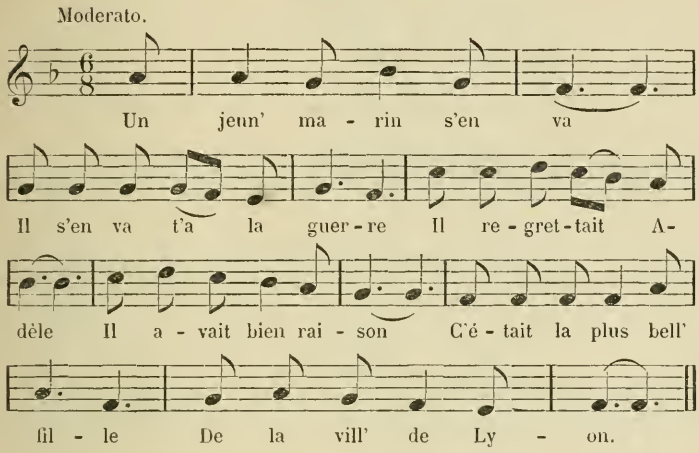
La servante n'a pas manqué
Le matelot est arrivé.
Tout en entrant dans la maison
Madam' salua le garçon
Pan pan etc.

Entrez, entrez beau matelot,
Collation nous prenderons.
Collation nous avons pris
Pendant trois jours, pendant trois nuits
Pan pan etc.

Le matelot qui s'ennuyait,
Par la fenêtre regardait.
Madam' lui dit : « Il fait bon vent
Pour s'embarquer présentement.
Pan pan etc. »

Tout en descendant l'escalier,
Il fit rencontr' du Président.
— Président, mon beau Président,
J'ai eu ta femme et ton argent,
Pan pan etc.

Quand il fut dedans son bateau,
Il se mit à chanter tout haut :
Vivent les dames de Bordeaux,
Elles payent bien les matelots.
Pan pan lir lir lir
Tra la la lir lir la
Pan pan pan.
Vivent les dames de Bordeaux
Qui payent à boire aux matelots.

LE DÉSESPOIR DU JEUNE MARIN.

Le jeun' marin s'en va
Trouver son capitaine
— Bonjour mon capitaine
Signez-moi mon congé
Pour aller voir Adèle
Que mon cœur aime tant.

Le capitaine répond
Comme un brave homme de guerre
— Prends ta cocarde blanche
Ton joli passeport
Va t'en voir ta maîtresse
Et reviens t'en au port.

Le jeun' marin s'en va
Au château de la belle.
— Bonjoure père et mère
Frères, sœurs et parents
Où est-ell' donc Adèle
Que je n'la revois pas?

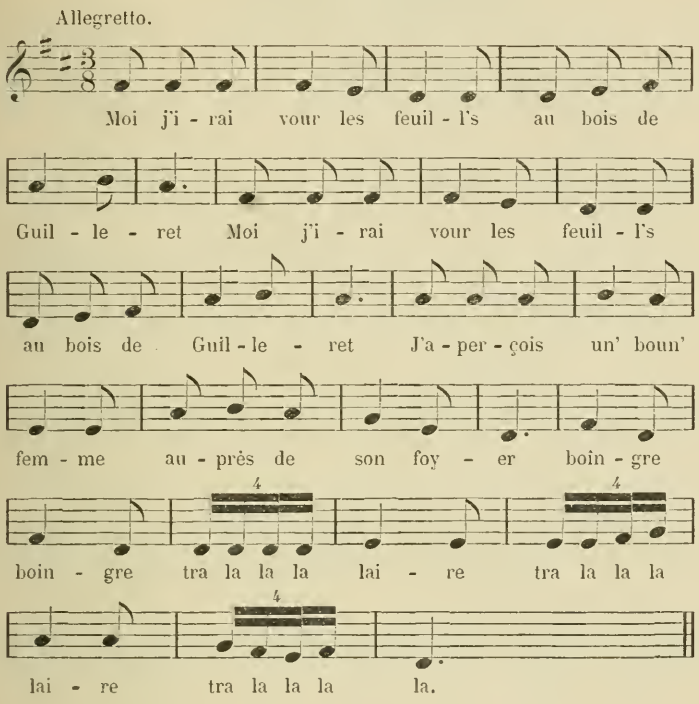
Le père lui répond
Comme bon père doit faire :
— Ne parlons plus d'Adèle
Puisqu'ell' n'est plus ici.
Son corps repose en terre
Son âme en Paradis.

Le jeun' marin s'en va
Sur la tombe d'Adèle
— Parle-moi donc Adèle
Une dernière fois
Je suis au désespoir
Je vais mourir pour toi.

Le jeun' marin s'en va
Trouver son capitaine
— Bonjour mon capitaine
M'y voici de retour
Ma chère Adèle est morte
J'y servirai toujours.

Le capitaine répond
Comme un brave homme de guerre
— Va t'en au corps de garde
Va t'en t'y reposer
Tu reprendras les armes
Tu pass'ras officier.

LE COUTURIER ÉVINCÉ.



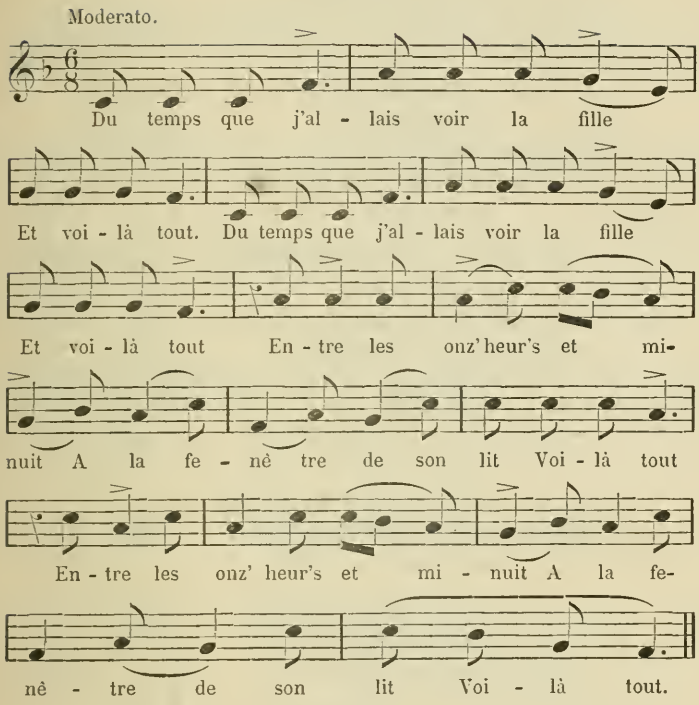
Ell' me dit mon jeune homme
Approchez vous chauffer } *bis.*
Ce n'est pas ton feu bonn' femme
Qui m'a mené iqui.
Boingre, boingre,etc.

— Ce n'est pas ton feu bonn' fenmme } *bis.*
Qui m'a mené iqui,
Mais c'est ta fille ainée
Si tu veux m'la baillie.
Boingre, boingre, etc.

— Ma fille n'est pas faite
Pour un bas couturier
Ma bell' Louise est faite
Pour un beau cordonnier.
Boingre, boingre, etc...

bis.

ET VOILA TOUT !



— Si vous dormez Jeanne ma mie
Et voilà tout ! } *bis.*

Si vous dormez, réveillez-vous
C'est votre amant qui parle à vous
Voilà tout ! } *bis.*

— Ah ! je n'y dors ni ne sommeile
Et voilà tout ! } *bis.*

Toute la nuit je pense à vous
Mon cher amant, marions-nous
Voilà tout ! } *bis.*

Il faut en parler à mon père
Et voilà tout ! *bis*

Et à ma mère, si elle veut
Nous nous marierons tous les deux *bis.*
Voilà tout !

— Paysan, donne-moi ta fille
Et voilà tout ! *bis.*

Donne-la moi, en te priant
Tu nous rendra le cœur content *bis.*
Voilà tout !

— Ma fille est encor' trop jeunette
Et voilà tout ! *bis.*

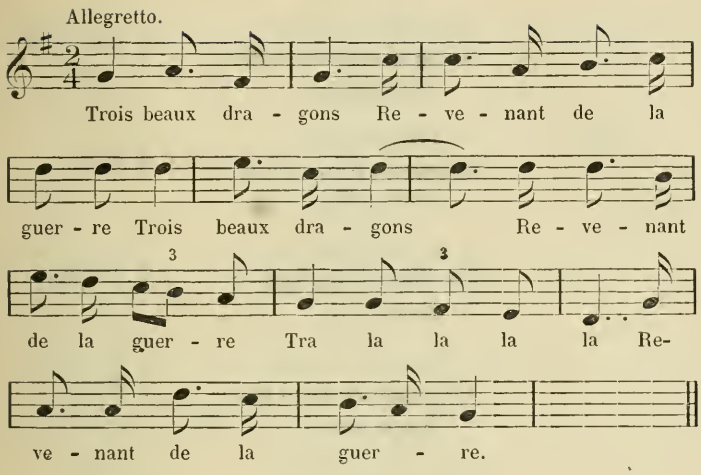
Elle est trop jeune encore d'un an
Faites l'amour en attendant *bis*
Voilà tout !

— L'amour je ne la veux plus faire
Et voilà tout ! *bis.*

Garçon qui fait l'amour longtemps
Risque bien d'y perdre son temps *bis.*
Voilà tout !

Je m'en irai dessus nos côtes
Et voilà tout ! *bis.*

Sur les côtes j'irai pleurer
En regrettant le temps passé *bis.*
Voilà tout !

LA PRINCESSE REFUSÉE.

Ils ont passé
Au jardin de la Reine
Tra la, etc. } *bis*

L' plus 'jeun' des trois
Sa main tient une rose
Tra la, etc. } *bis*

La fill' du Roi
Qui est à sa fenêtre
Tra la, etc. } *bis*

— Joli dragon
Donnez-moi votre rose
Tra la, etc. } *bis*

— Si j'vous la donne
Vous en serez ma mie
Tra la, etc. } *bis*

— Ah ! pour cela
Parlez-en à mon père } *bis*
Tra la, etc.

— Sire le roi,
Donnez-moi votre fille } *bis*
Tra la, etc.

— Joli dragon,
Comment oses-tu dire ? } *bis*
Tra la, etc.

T'as pas vaillant
La jupe de ma fille (1) } *bis*
Tra la, etc.

— J'ai plus vaillant
Que vous et votre fille } *bis*
Tra la, etc.

J'ai trois vaisseaux
Dessus la mer qui brille (2) } *bis*
Tra la, etc.

L'un est plein d'or
L'autre d'argenterie (3) } *bis*
Tra la, etc.

---

(1) Ou : La coiffure de ma fille.
(2) Variante

Sur la mere jolie.

(3) Les variantes de cette énumération sont très nombreuses :

J'ai trois moulins
Sur la mere jolie
Un qui moud l'or
Et l'autre la farine
L'autre qui moud
Les amours de ma mie

Ou bien

L'un qui moud l'or
L'autre l'argenterie.

Et le troisième
C'est pour prom'ner ma mie } *bis*
Tra la, etc.

— Joli dragon
Je te donne ma fille } *bis*
Tra la, etc.

— Sire le roi
Je vous en remercie } *bis*
Tra la, etc.

Dans mon pays
Y en a de plus jolies } *bis*
Tra la la la la
Y en a de plus jolies.

Autre variante relative aux trois vaisseaux :

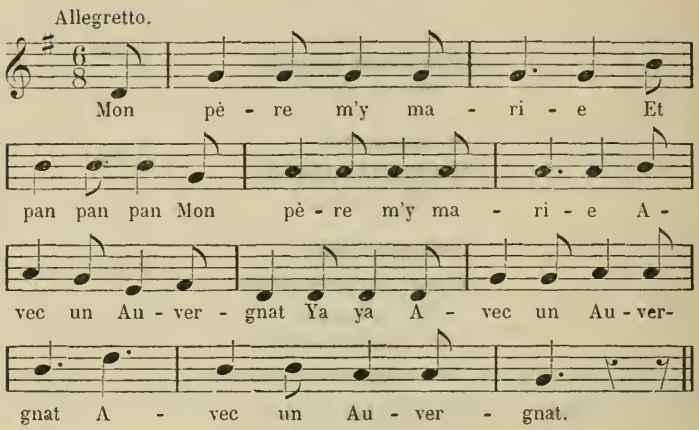
L'un est plein d'or,
L'autre de perles fines

Ou bien :

L'autre de marchandises.

On dit encore :

J'ai trois cents ch'vaux
Dedans mon écurie
Trois cents moutons
Dedans ma bergerie.

MARIÉE A UN AUVERGNAT.

Le premier jour des noces
Et pan pan pan
Le premier jour des noces
Avec lui je couchas
Ya ya
Avec lui je couchas (*bis*)

Il me tourna l'épaule
Et pan pan pan
Il me tourna l'épaule
Et puis il s'endorma
Ya ya
Et puis il s'endorma (*bis*)

Moi je pris une épingle
Et pan pan pan
Moi je pris une épingle
Avec quoi j'le piquas
Ya ya
Avec quoi j'le piquas (*bis*)

— Laisse-moi donc dormir
Et pan pan pan
Laisse-moi donc dormir
J'ai mal à l'estomac
Ya ya
J'ai mal à l'estomac (*bis*)

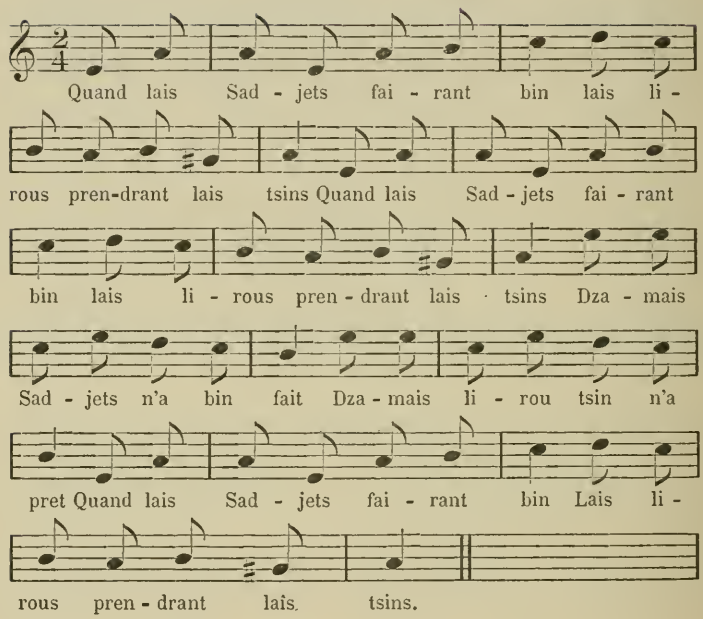
Je m'en fus chez mon père
Et pan pan pan
Je m'en fus chez mon père
Avant qu'il s'éveillat
Ya ya
Avant qu'il s'éveillat (*bis*)

J'lui dis bonjour mon père
Et pan pan pan
J'lui dis bonjour mon père
Je quitte l'Auvergnat
Ya ya
Je quitte l'Auvergnat (*bis*)

— Prends courage ma fille
Et pan pan pan
Prends courage ma fille
C'est un riche Auvergnat
Ya ya
C'est un riche Auvergnat (*bis*)

— Au diable la fortune
Et pan pan pan
Au diable la fortune
Quand le plaisir n'y est pas
Ya ya
Quand le plaisir n'y est pas (*b.*)

LES SAUGETS.

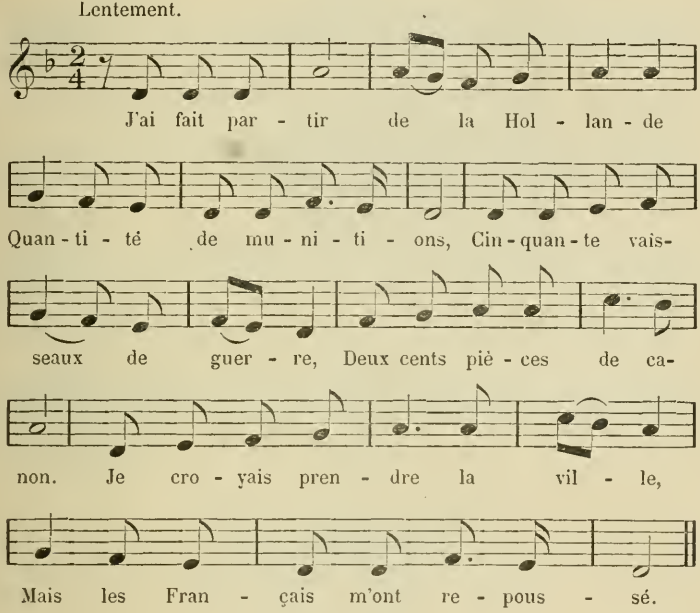


TRADUCTION.

Quand les Saugets (1) feront bien
Les lièvres prendront les chiens } *bis*
Jamais Sauget n'a fait bien
Jamais lièvre n'a pris chien
Quand les Saugets feront bien
Les lièvres prendront les chiens.

(1) Habitants du Sauget, canton de Montbenoit.

LA BATAILLE DE STEINKERQUE.

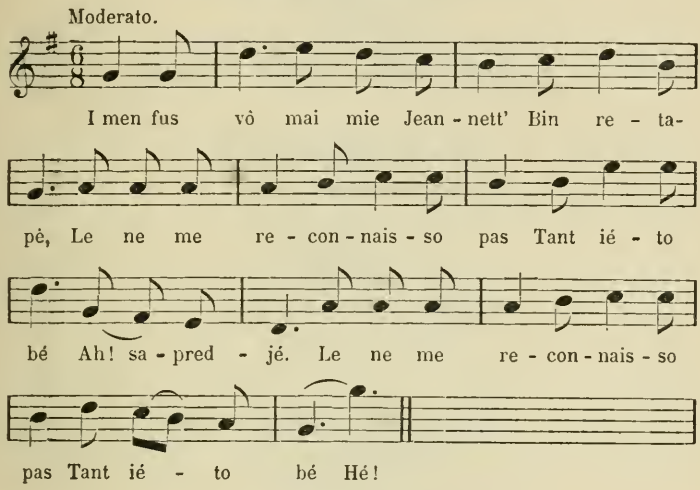


Par ici passe un espion
Qui n'nous annonce rien de bon
— Sire, donnez-vous de garde
Sire prenez garde à vous !
Il ne s'passera pas trois jours
Que Luxembourg sera sur vous.

— Va, tu te trompes, mon enfant,
Tu te trompes assurément,
Luxembourg il est à Liège
Il ne peut pas être ici,
Il est allé faire le siège
Du Cateau de Cambresis.

Le lendemain au point du jour
On vit paraître Luxembourg
Avec sa cavalerie
Qui marchait par escadrons
Son aimable infanterie
Qui s'avançait par bataillons.

C'est dans la plaine de Steinkerque
Que la bataille se donna.
Grand Dieu ! quelle boucherie !
Que l'on faisait de nos gens
La terre en était rougie
L'on n'y voyait plus que du sang.

LE GALANT ENDIMANCHÉ (1).

I li dis : « Bonjou maîtresse,
Comment qu'ça vé?
Le me fianquo darrie la pôthe
C'ment in balais,
Ah! sapredjé!
Le me fianquo darrie la pôthe
Quement in balais. — Hé!

I aivô in bel habit noi
Coutu d'fi bian,
Que pâ darrie on m'érot pris
Pou in Président.
Ah! sapredjé!
Que pâ darrie on m'érot pris
Pou in Président. — Han!

(1) Ce patois est de la Haute-Saône.

I aivô ne belle culotte
En cuir mollet,
Qui me kiaquiot darrie les fesses
Qu'ment in souffiet.
Ah ! sapredjé !
Que me kiaquiot darrie les fesses
Qu'ment in souffiet. — Hé ! (1)

I aivô in bé courset d'soirge
Qu'étâ jaunot
Garni d'aivô de l'escarlote
Su las goussets.
Ah ! sapredjé !
Garni d'aivô de l'escarlote
Sur las goussets. — Hé !

I aivô ne belle graivotte (cravatte)
De fin can'vas
Que m'aittaichô dessous lai gueule
D'vô in cad'nas.
Ah ! sapredjé !
Que m'aittaichô dessous lai gueule
D'aivô in cad'nas. — Ah !

I aivô ne belle chemise
De fin gadier (rayé)
Que mai grand'mère pou sai fête
M'avait baillie,
Ah ! sapredjé !
Que mai grand'mère pou sai fête
M'avait baillie. — Hi !

---

(1) Variante : I aivô ne belle culotte
De pia de loup
I l'aittachi ai mai breuyotte (brayette)
D'aivô in quiou.

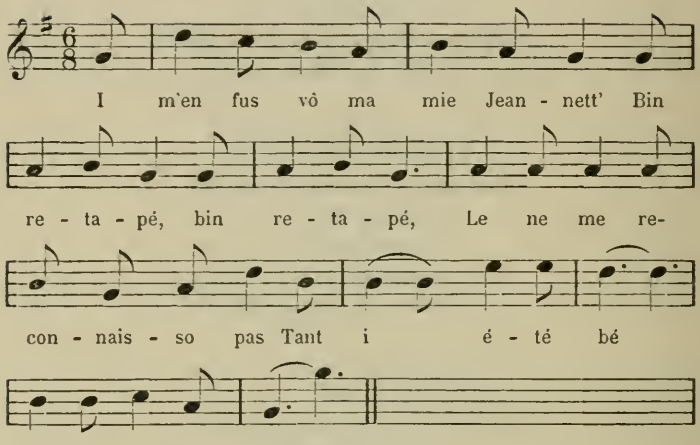
I aivô ne belle perruque
En pois d'pourciau
Qu'i peigno que dimanche et fête
D'vô in ratiau
Ah ! sapredjé !
Qu'i peigno que dimanche et fête
D'aivô in ratiau. — Oh !

I aivô in bé chappé d'pialle
Lairdge et pointu
Que me coutâ soixante in sôs
Moins un écu
Ah ! sapredjé !
Que me coutâ soixante in sôs
Moins un écu. — Hu !

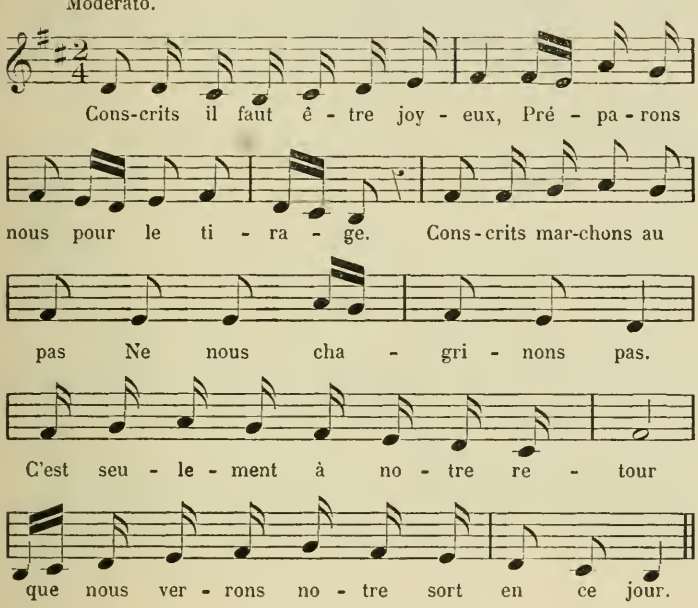
I aivô pendu ai mai breuyotte
In biâ coutié
Et de l'aut' côté mes mitaines
Ah ! qu'i'été bé !
Ah ! sapredjé !
Et de l'aut' côté mes mitaines
Ah ! qu'i'été bé ! — Hé !

Quand i été vé mai mie Jeannette
Ran que nos deux
I lô palô mâ de nos vèches
Mâ de nos bueufs
Ah ! sapredjé !
I lô palô mâ de nos vèches
Mâ de nos bueufs. — Heu !

I lô palô de nos guerennes
De nos lapins
I li disô qu' notre cavale
Fait son poulain
Ah ! sapredjé !
I li disô qu' notre cavale
Ai fait son poulain. — Hein !

Autre air.

I m'en fus vô ma mie Jean - nett' Bin
re - ta - pé, bin re - ta - pé, Le ne me re-
con - nais - so pas Tant i é - té bé
tant i é - té bé Hé!

LES JOYEUX CONSCRITS.

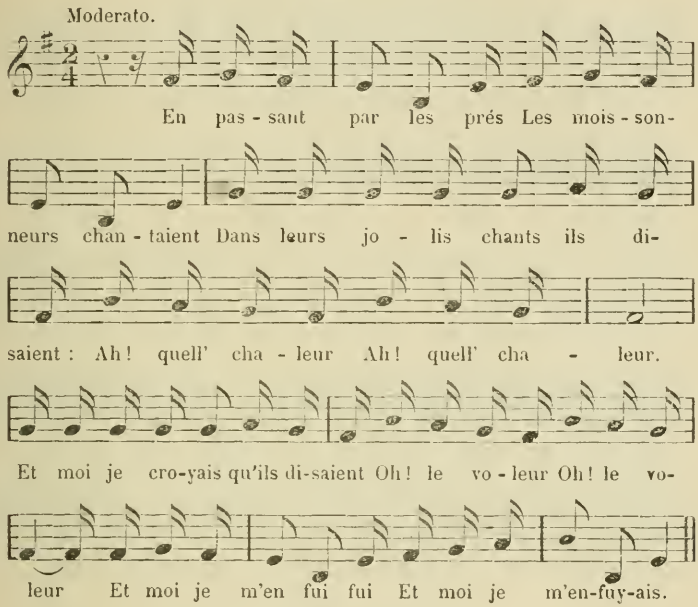


Conscrits, morbleu ! égayons-nous,
Il faut démontrer du courage !
Tirons not' numéro ;
Qu'il soit bon ou mauvais,
Que ce soit le un ou bien le deux,
Braves conscrits, soyons toujours joyeux !

Si le sort nous donn' des bouquets,
Nous choisirons de belles panaches,
Flottant sur nos chapeaux
En signe de drapeaux.
Et nous les prendrons aux trois couleurs
Qui feront toujours palpiter les cœurs.

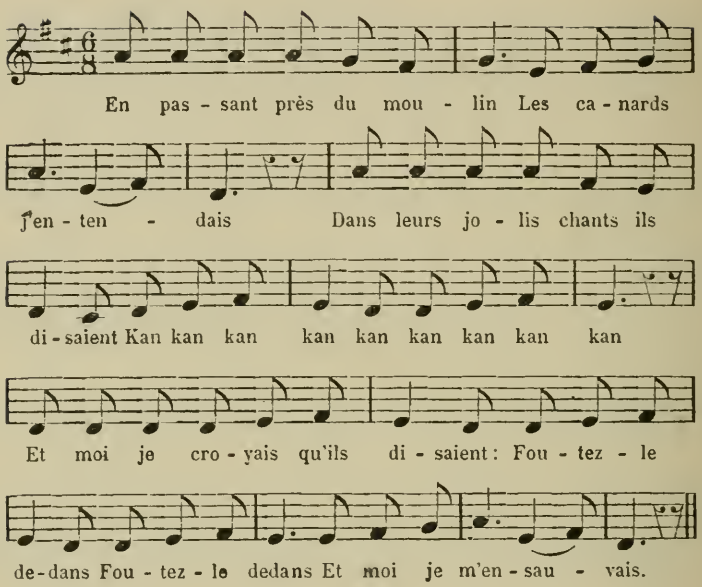
Aujourd'hui nous ferons les fous,
Avec nos amis, avec nos frères.
Soyons de francs lurons,
Oublions nos tendrons.
Adieu, jeunes fillettes, adieu,
Ne pleurez pas, essuyez vos beaux yeux.

JEAN BÊTE.



En passant par les bois
Le coucou qui chantait,
Dans son joli chant il disait
Coucou coucou coucou coucou
Et moi je croyais qu'il disait :
Coupez-lui l'cou, coupez-lui l'cou,
Et moi je m'en fui fui, et moi je m'enfuyais.

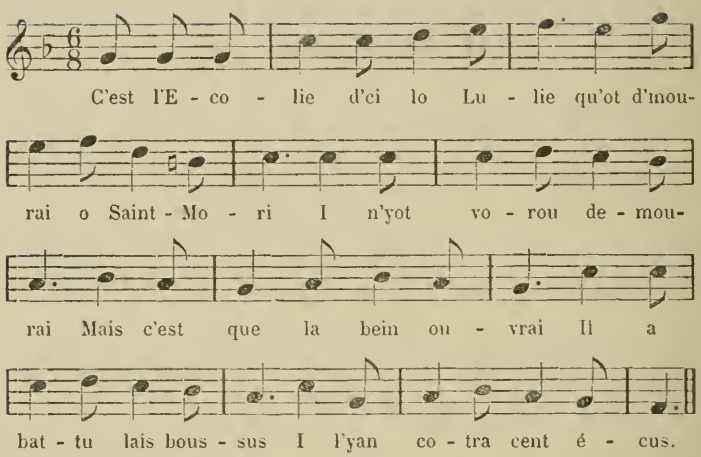
JEAN BÊTE (Deuxième version).



En passant près d'un moulin,
Le marteau j'entendais,
Dans son joli chant il disait :
Tic tac, tic tac (*bis*)
Et moi je croyais qu'il disait :
Mettez-le dans le sac (*bis*),
Et moi je m'ensauvais.

En passant le long du bois,
Le coucou j'entendais.
Dans son joli chant il disait :
Coucou, coucou (*bis*),
Et moi je croyais qu'il disait :
Coupez-lui l'cou, coupez-lui l'cou,
Et moi je m'ensauvais.

En passant devant l'église,
Le curé qui chantait.
Dans son joli chant il disait :
Kyrie eleison, kyrie eleison,
Et moi je croyais qu'il disait :
Attrapez-moi c't homme (*bis*).
Et moi je m'ensauvais.

L'ÉCOLIER DE L'EULALIE (1)

Lais prêtres, Vitte et Bailly
Sont allais à Pontalie
Pou les cudie arrandgie.
Mais les artchies n'veuillant pais
I vudraient teri l'Ecolie
Pou lou fare à ganguillie.

Les hutchets y sont verus
Qu'n'y ant laissie n'fretu n'bretu
Car i-zant bin tout vadgie
D'jusqu'ais ecouell's et cullies
Car i-zant bin tout scellai
D'jusqu'au baquet pesseret.

---

(1) Cette vieille chanson, en patois de Pontarlier, fait allusion à un évènement au sujet duquel il nous a été impossible d'avoir des renseignements.

La Dzillie y est allai
Qu'bruttelait qu'on pout de grus.
— Ah! compère qu'ai ve fait
Ve n'etes pais ma foutu.
Ves ai battu les boussus,
Ves en côtra cent écus.

— Ah! coumère te m'aiderai
O m'défaire de c'tu p'tet vé
I ne voué ran de tout çan
I les voui payie comptant,
Ces hutchets de Pontalie
Qu'sont todje fourrais pâ ci.

Les artchies y sont r'tournai
Pou lou cudie rattrapai.
Mais i n'sont pais verus pre tôt,
I zant eteu lou nez de bos.
Fouyaient a mont lou bo d'Mourvé
Que foiraient comme un p'tet vé.

Qui a composai c'ta tsançon
C'est Dzan Liaudou Ruffillon,
En moudgeant du bon lassé,
Et Dzan Liaudou Pettavey
En sayant lou pré Djoumet
Qu'n'y fassait ne tça ne fred.

Traduction.

C'est l'écolier de chez l'Eulalie
Qui a demeuré à Saint-Maurice.
Il n'y a guère demeuré,
Mais il a bien travaillé;
Il a battu les bossus,
Il lui en coutera cent écus.

Les prêtres, Vitte et Bailly
Sont allés à Pontarlier,
Dans l'espoir de les arranger.
Mais les archers ne le veulent pas,
Ils voudraient tenir l'écolier
Pour le faire *ganguiller* (le faire pendre).

Les huissiers y sont venus,
Ils n'y ont laissé ni *foute ni branle*,
Ils ont bien tout saisi
Jusqu'aux écuelles et cuillers
Ils ont tout mis sous les scellés
Jusqu'au baquet à pisser.

La femme de Gilley (1) y est allée
Elle bouillait comme un pot de grus (2).
— Ah ! compère qu'avez-vous fait ?
Vous n'êtes pas mal foutu,
Vous avez battu les bossus,
Vous en êtes pour cent écus.

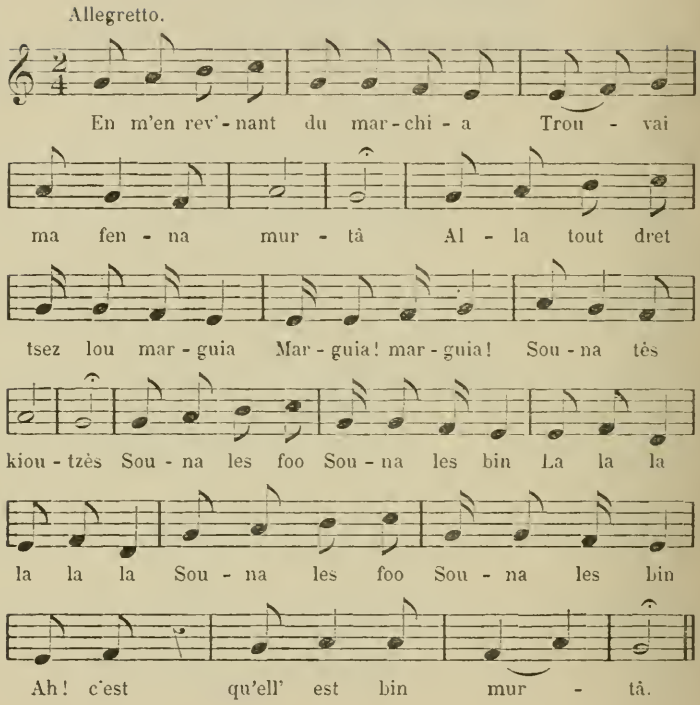
— Ah ! commère aide-moi
A me défaire de ce petit veau.
Je ne veux rien de tout ceci,
Je veux les payer comptant
Ces huissiers de Pontarlier
Qui sont toujours fourrés ici.

Les archers y sont revenus
Dans l'espoir de le rattraper.
Mais ils ne sont pas venus assez tôt,
Ils ont eu le nez de bois.
Il (l'écolier) s'enfuyait à la montée du bois de Mourvé
En foirant comme un petit veau.

---

(1) Commune de Montbenoit.
(2) Gruaux d'orge.

Qui a composé cette chanson ?
C'est Jean-Claude Ruffillon,
En mangeant du bon lait ;
Et Jean-Claude Pettavey,
En fauchant le pré Joumey,
Qu'il ne faisait ni chaud ni froid.

LE MARI RASSASIÉ DE L'ÊTRE [1].

En m'en rev'nant du marchia
Trouvai ma fenna murta.
Couri itou tsez lou Curô
Curô! Curô ma fenn' est murta!
Varais te bin me l'interro
La la la la la la
Varais te bin me l'interro
Ah! c'est qu'elle est bin murta.

---

(1) Patois des montagnes du Jura avoisinant la Bresse.

Quand fut lou dzou de l'interr'ment
Tout lou mondou bellovint.
Et met qu'allave pou derri.
Dze me cravaivou de rire.
Dzai du bon bliou u graini,
Du bon vin dans la côva
On en berra bin de bon cô
En en allant quéri n'autra.

Autre version.

Enfin me voilà veuf.
Je vais chez mon voisin :
— Voisin — Eh !
— Ma femme est morte !
Si la tienne l'était aussi
Nous nocerions de belle sorte.
Car c'est ell' qui faisait
Le train à la maison ;
Mais la bougresse est morte,
Elle ne mettra plus
De l'eau dedans mon vin,
Puisque la voilà morte.

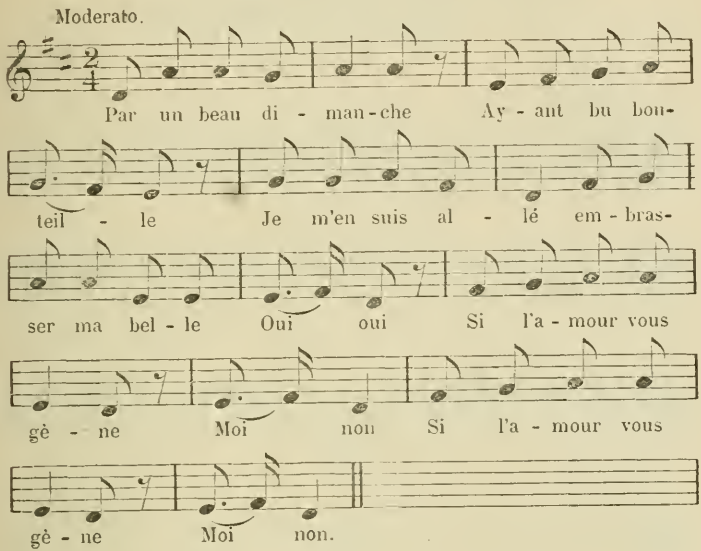
Et de là je m'en fus
Tout droit chez le Curé :
— Curé — Eh !
— Ma femme est morte !
Venez lestement la chercher
Ou je la flanque à votre porte ;
Car c'est ell' qui faisait
Le train à la maison, etc.

Et de là je m'en fus
Droit chez le fossoyeur :
— Fossoyeur — Eh !
— Ma femme est morte !
Creusez sa fosse et si profond
Que jamais la bougresse n'en sorte ;
Car c'est ell' qui faisait
Le train à la maison, etc.

Et de là je m'en fus
Tout droit au Paradis :
— Saint Pierre — Eh !
— Ma femme est morte !
Si par hasard elle vient ici
Fermez-lui vite votre porte ;
Car c'est ell' qui faisait
Le train à la maison, etc.

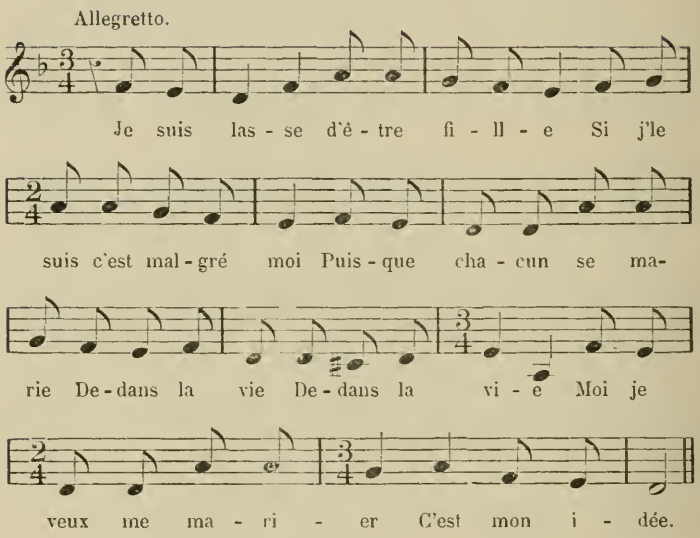
Et de là je m'en fus
Tout droit chez Lucifer :
— Lucifer — Eh !
— Ma femme est morte !
Si par hasard ell' vient ici
Ouvre-lui ta plus grande porte ;
Car c'est ell' qui faisait
Le train à la maison ;
Mais la bougresse est morte,
Elle ne mettra plus
De l'eau dedans mon vin
Puisque la voilà morte.

LA PLACE PRISE.



Je trouve un galant
Assis auprès d'elle.
Je lui dis tout bas
Retire-toi d'elle !
Oui, oui,
Si l'amour vous gène
Moi non. } *bis*

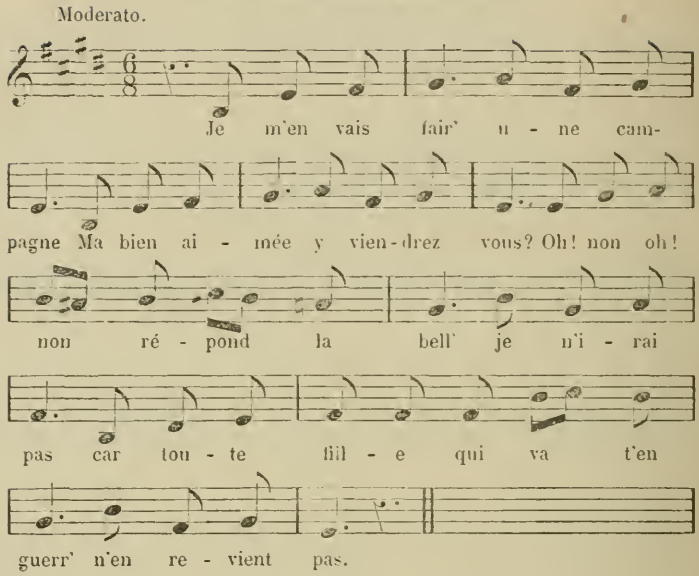
Jamais tu n'auras
Ce que j'ai z'eu d'elle
J'ai eu de son cœur
La fleur la plus belle
Oui, oui,
Si l'amour vous gène
Moi non. } *bis*

JE SUIS LASSE D'ÊTRE FILLE (Ronde).

Taisez-vous petite sotte
Vous n'avez que quatorze ans,
Une fillette à votre âge
Doit être sage (*bis*)
Et ne songer aux amants
Qu'à vingt ans.

Ma mèr' j'ai peur d'être morte
Avant l'âge de vingt ans...
— Je te ferai resserrer
Bien enfermée (*bis*)
Nonnain dedans un couvent
Très sûrement.

Pour entrer dedans les nonnes
Ma mère il faut de l'argent
J'aim'rais mieux de cette somme
Avoir un homme, (*bis*)
J'aurais le cœur plus content
Qu'au couvent.

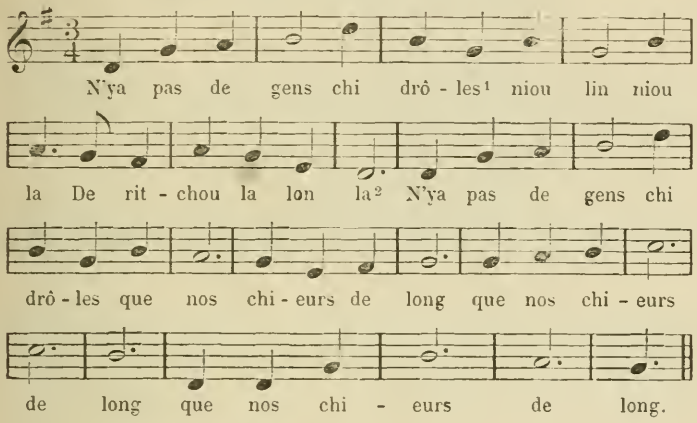
Ma mèr' voici votre route
Qui vous conduit au couvent
Adieu, voici la mienne
Qu'il faut que j'prenne (*bis*)
Pour aller voir mon amant
Qui m'attend.

LES REFUS DE LA BELLE.

J'ai cent écus dans ma boursette
Ma bien aimée les voulez-vous ?
— Oh ! non, oh ! non répond la belle
Je n'en veux pas
Car tout garçon qui va t'en guerre
En a besoin.

J'ai du bon vin dans ma gourdette
Ma bien aimée en voulez-vous ?
— Oh ! non, oh ! non, répond la belle
Gardez-le vous !
Car tout garçon qui va t'en guerre
Boit bien z'un coup

LES SCIEURS DE LONG.

Temps de valse.



Quand ils chont chur leur bille
Niou lin niou la
De ritchou la lon la
Quand ils chont chur leur bille
A chier tout du long *(ter)*

Quand ils vous chient des planches
Niou lin niou là
De ritchou la lon la
Quand ils vous chient des planches
Et auchi des chevrons *(ter)*

Le patron les vient voire
Niou lin niou la
De ritchou la lon la
Le patron les vient voire :
— Courage ! compagnons ! *(ter)*

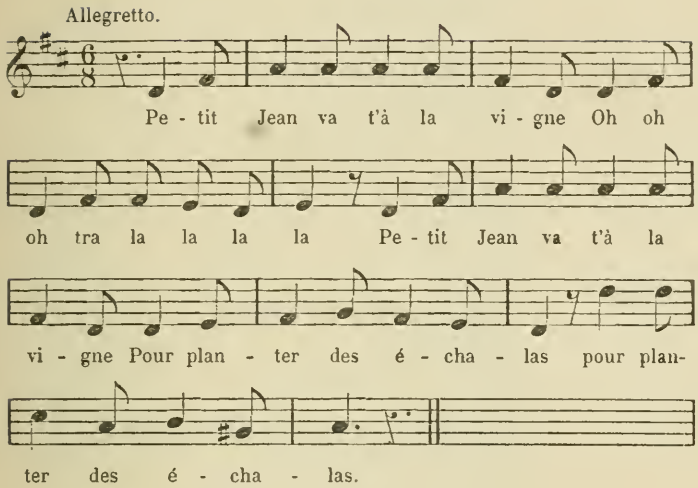
---

(1) Variante : Chi fiers.
(2) Variante du refrain : Congrrrre, lon lair vertandiou lon lair.

Vous jaurez de l'ouvrache
Niou lin niou la
De ritchou la lon la
Vous jaurez de l'ouvrache
Pour toute la chaijon (*ter*)

Nous jirons voir nos femmes
Niou lin, etc.
Tous cheux qui en auront. (*ter*)

Chi nos femmes sont mortes
Niou lin niou la, etc.
Nous nous remarierons. (*ter*)

PETIT-JEAN VA T'A LA VIGNE.

Il laiss' sa femme couchée
Oh, oh, oh, tra la la la la,
Il laiss' sa femme couchée,
— Lève toi quand tu voudras (*bis*)

Et quand tu seras levée
Oh, oh, etc.
A diner m'apporteras. (*bis*)

Voilà les onze heures qui sonnent
Oh, oh, etc.
Le diner n'arrive pas (*bis*)

Petit-Jean prit sa serpette
Oh, oh, etc.
Au logis s'en retourna (*bis*)

Il trouva sa femme au lit
Oh, oh, etc.
Le curé entre ses bras (1). (*bis*)

— Petit-Jean j'confesse ta femme
Oh, oh, etc.
Car je crois qu'elle en mourra.

Petit-Jean voilà ta soupe
Oh, oh, etc.
Le chat a mangé le lard.

Petit-Jean fit un fricot
Oh, oh, etc.
De grenouill's et d'escargots.

L'escargot tirait ses cornes
Oh, oh, etc.
La grenouille faisait : *coâ*.

Voilà comm' font toutes les femmes
Oh, oh oh, tra la la la la
Voilà comm' font toutes les femmes
Quand leurs maris n'y sont pas.

Il y a au moment de la rentrée de Petit-Jean dans son logis une variante moins humiliante pour lui :

Petit-Jean prit son bâton
Oh, oh oh, tra la la la la
Petit-Jean prit son bâton
Sur le curé il frappa. (*bis*)

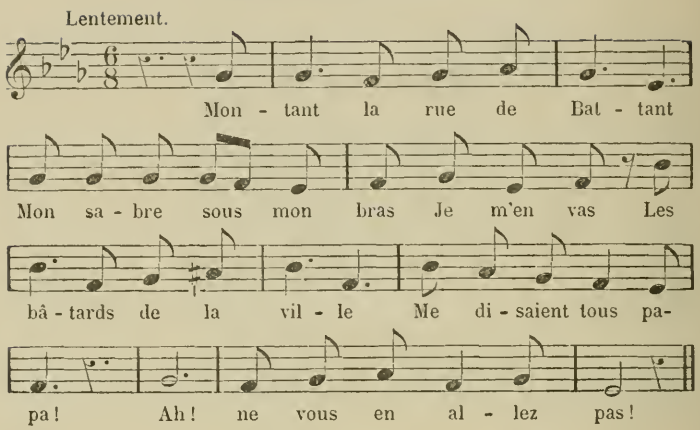
---

(1) Variante : Trouva sa femme couchée
Tout le long d'un avocat.

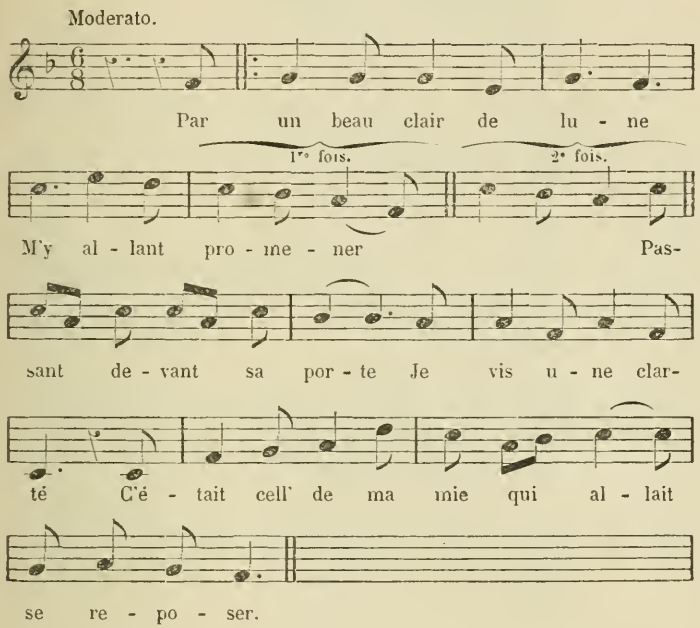
— Arrête ! arrête ! petit bonhomme !
Oh, oh, etc.
Tu ne m'y retrouv'ras pas

Voilà comm' font toutes les femmes
Oh, oh, etc.
Quand leurs maris n'y sont pas.

Ell's mangent la crème douce
Oh, oh, oh, tra la la la la
Ell's mangent la crème douce
Et disent que c'est le chat.

LE DÉPART DU CANONNIER.

Dans la prairie d'Auxonne
Les canons sont rangés
Tout du long
Et si quelqu'un raisonne
Nous les ferons ronfler
Ah ! les jolis *calonniers !*

LA FILLE DE SCEY.



Bonsoir, bonsoir ma mie
Et's vous déjà couchée ?
Y a bientôt six s'maines
Qu'à vous je n'ai pas parlé
Ouvrez-moi votre porte
La bell' si vous m'aimez. } *bis.*

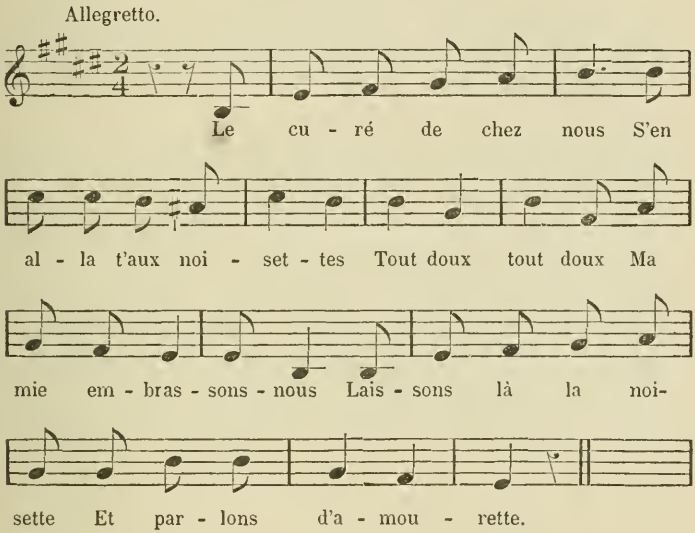
— Je n'ouvre pas ma porte
A l'heure de minuit
Mon père, aussi ma mère
Sont dans leur lit couchés
Venez à la fenêtre
Je vous y parlerai. } *bis.*

Je suis à la fenêtre
Ma mie où êtes vous } *bis.*
Je suis trempé de pluie
Dans l'eau jusqu'aux genoux
N'aurai-je pas ma belle
Quelque faveur de vous?

— Le manteau de mon père
Est dans la chambre en haut } *bis.*
Si vous le voulez mettre
J'irai vous le cherche r
Pour vous mettre à la soute
Qu'vous n'soyez plus mouillé.

— Si j'étais hirondelle
Que je puisse voler } *bis.*
Sur le sein de ma mie
J'irais me reposer
Sur le sein de ma belle
Je n'serais pas mouillé.

Les chiens de votre père
Ne font que me japper } *bis.*
Ils disent en leur langage
Garçon tu perds ton temps
Garçon tu perds tes peines
Tes pein's aussi ton temps.

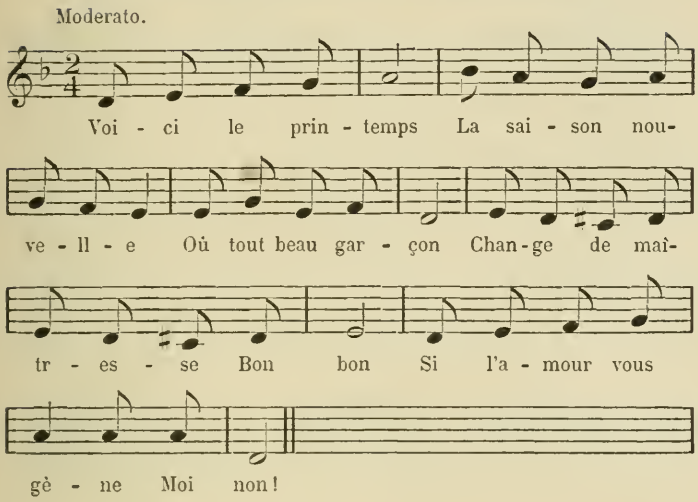
LA CULOTTE DU CURÉ.

Du temps qu'ils s'embrassaient
Vint à passer un homme...
— Curé, curé,
Il faut vous ensauver !
A laissé sa culotte
C'est pour courir plus fort.

Tout en rentrant chez lui.
Rencontra son vicaire.
— Vicair' dors tu
Moi je ne puis dormir
J'ai laissé ma culotte
C'était pour mieux courir.

Le vicaire lui répond :
— Curé, dormez tranquille
Dormez, dormez
Vot' culott' vous aurez
Le dimanche à la messe
Je la réclamerai.

Le dimanche à la messe
Le vicair' monte en chaire :
Rendez, rendez,
La culotte au curé
Avec les fill's au bois
Il n'ira plus jouer.

Au milieu de la foule
Un' jeune fill' se lève
— Je l'ai, je l'ai
La culott' du curé
Mais je la garderai
Car je l'ai bien gagnée.

JE NE CHANGERAI PAS DE MAITRESSE.

Où tout beau garçon
Change de maîtresse.
Moi je n' changerai pas
La mienne est trop belle,
Bon bon
Si l'amour vous gêne
Moi non !

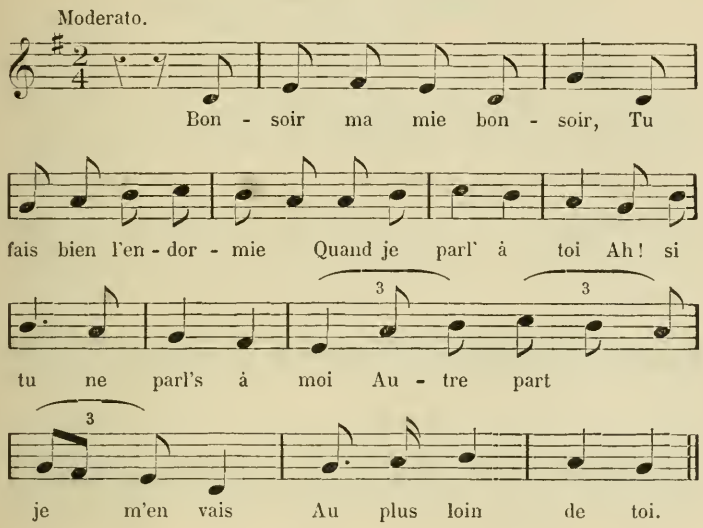
Moi je n'changerai pas.
La mienne est trop belle.
J'ai couché trois ans
Trois ans avec elle
Bon bon
Si l'amour vous gêne
Moi non !

J'ai couché trois ans
Trois ans avec elle
Dans un beau lit blanc
Garni de dentelles.
Bon bon
Si l'amour vous gène
Moi non !

Dans un beau lit blanc
Garni de dentelles.
J'ai eu trois enfants
Les trois avec elle.
Bon bon
Si l'amour vous gène
Moi non !

J'ai eu trois enfants
Les trois avec elle;
L'un est à Paris
Et l'autre est à Versailles.
Bon bon
Si l'amour vous gêne
Moi non.

L'un est à Paris
Et l'autre à Versailles.
L'autre le voici
Qui nous verse à boire.
Bon bon
Si l'amour vous gêne
Moi non !

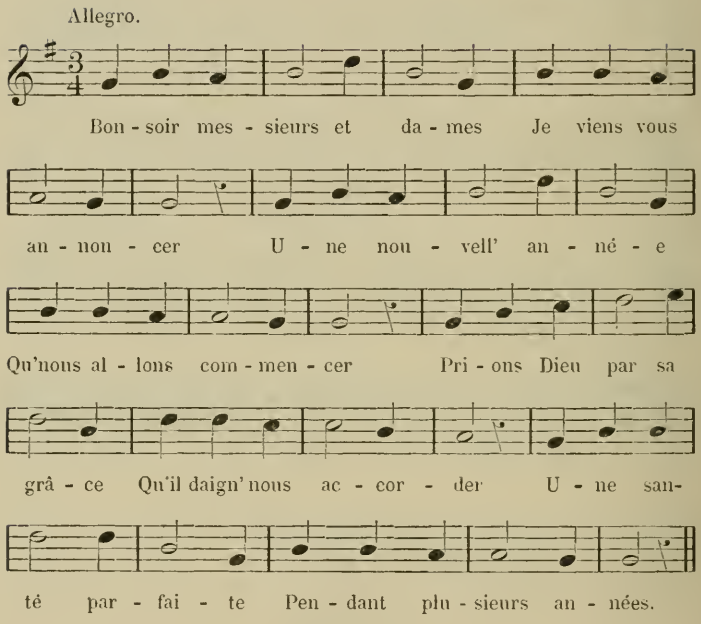
BONSOIR MA MIE (Aubade).

J'irai dans les grands bois
Bâtir un ermitage,

. . . . . .

(Incomplet)

Les oisillons du bois
Sont cent fois plus heureux
Que les pauvres amants
Ils s'en vont la nuit chantant
En se divertissant
Bien gaillardement.

LES SOUHAITS DE NOUVELLE ANNÉE (1).



C'est moi qui vous en prie,
Chrétiens, dès aujourd'hui
Il faut changer de vie
Pour plaire à Jésus-Christ.
Il faut faire l'aumône
Et d'autres charités,
Sachant que Dieu vous donne
Tout ce que vous avez.

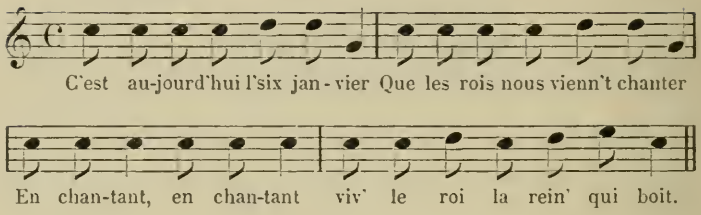
L'on a bien de la peine
Pour amasser du bien,
La chose en est certaine
Que nous n'emportons rien.
L'on va faire la ronde
Que nous n'y pensons pas,
L'on va dans l'autre monde
Sans penser au trépas.

(1) Voir pages 187, 188 et 189. Ce sont encore des quêteurs qui chantent cette chanson.

Et vous pères et mères
Qu'élevez des enfants,
Tâchez de les instruire
Qu'ils soient obéissants,
Afin que notre maître
En soit glorifié ;
Qu'au son de la trompette
Nous soyons préparés.

LA CHANSON DES ROIS A PONTARLIER (1).

All° sautillant.



Le gâteau est sur la table
Le couteau qui le regarde,
En chantant, etc.

Monsieur si vous êtes roi
Vous êtes un des plus adroits,
En chantant, etc.

Monsieur si vous êtes d'la troupe
C'est pour mieux casser la croute
En chantant, etc.

Monsieur si vous êtes bonne gens
C'est pour nous donner de l'argent
En chantant, etc.

Si vous n'voulez rien donner
Ne vous faites pas tant prier,
En chantant, etc.

Car le froid en fait assez
Vous devriez bien le penser.
En chantant, etc.

---

(1) A l'époque des Rois, c'est-à-dire de l'Epiphanie, les enfants habillés en Rois mages s'en vont de maison en maison en répétant la chanson suivante. — On leur donne quelques pièces de menue monnaie.

Dieu bénira la maison,
Les poutres et les chevrons,
En chantant, etc.

Le père et la mère,
Les enfants pareillement.
En chantant, en chantant,
Vive le roi la reine qui boit !

CHANSONS SANS MUSIQUE

MON TOUR NE VIENT PAS!

Lorsque j'étais petite
Je disais tous les jours
Arrive, arrive, arrive !
Quand viendra donc mon tour?
— A quinze ans ma brunette.
— Quinze ans sont bien venus
Je suis resté fillette
Jamais je n'l'aurais cru.

Je me coiffe à la mode
Je porte des tir'bouchons
Je porte des bell's robes
Aussi des blancs jupons
Je me chausse en mesure
Je sais fort bien danser
Avec tout' ma parure
Je reste à marier.

Tout ce qui me chagrine
C'est de voir tous les jours
Chacune de mes voisines
Se marier à son tour.
Et moi qui les regarde
Sans voir venir mon tour
Je suis vraiment malade
J'en mourirai d'amour.

Si je meurs étant fille
Sans être mariée
Que l'on mett' sur ma tombe
En lettres bien gravées :
C'est ici ma brunette
Qu'tu dois subir ton sort
Pour être trop amoureuse
Ça t'a causé la mort.

PAUVRE BABETTE !

L'aivou t'en vais-te si matin
Poure Bâbette ?
L'aivou t'en vais-te si maitin
L'aivou t'en vais-te ?

— I n'a ren dremi de cte neu
Poure Bâbette !
J'aivô se mau, se mau i coeu ?
Laivou t'en vais te ?

Lasmoi ! ç'ost lai conscription
Poure Babette !
Se lou soue prenait lou Zeuillon !
L'aivou t'en vais-te ?

I vais priâ son saint Patron
Poure Bâbette !
Que li beille protection.
L'aivou t'en vais-te ?

Lou soue ai tchu su lou Zeuillon
Poure Bâbette !
I faut te fâre une raison
Laivou t'en vais-te ?

— Lai raison ost faite pour moi
Poure Bâbette !
I veux aitou servi le roi
L'aivou t'en vais-te ?

I me sens lou tempérament
Poure Bâbette !
D'et' vivandière au régiment.
L'aivou t'en vais-te ?

Traduction.

Où t'en vas-tu de si matin ? — Pauvre Babette !

Je n'ai rien dormi de cette nuit. — Pauvre Babette. — J'avais si mal au cœur. — Où t'en vas-tu ?

— Hélas ! c'est la conscription. — Si le sort prenait ton Josillon ?

— Je vais prier son saint patron — qu'il nous donne sa protection.

— Le sort a chû sur Josillon. — Pauvre Babette ! — Il faut te faire une raison.

— La raison est faite pour moi, — je veux aussi servir le roi.

— Je me sens le tempérament, — d'être vivandière au régiment.

LA FILLE QUI TIRE AU SORT.

Chantons la générosité
D'une jeune fille prête à marier
Elle a retiré son amant
De la milice, y a pas longtemps.
Ce qui lui fait bien du plaisir
C'est d'avoir tiré au sort pour lui.

Chantons la générosité
De cette jeun' fille. Monsieur l' Curé,
Monsieur l'Curè lui dit poliment :
— Résignez-vous la belle enfant,
Les ordres nous sont arrivés
Aujourd'hui pour les faire tirer.

La bell' n'avait pas perdu de temps.
Des habits d'homme mit promptement.
Elle a tiré le numéro blanc
Sortant de la salle en valsant
En s'écriant mon bel ami !
Va tu ne seras pas conscrit.

Le secrétaire lui a demandé
Quel numéro avez-vous tiré ?
— Monsieur ça vous reste à savoir
Si j'ai tiré blanc ou noir.
Vivent les filles de mon pays
Qui tirent au sort pour leur bon ami !

L'INFIDÈLE PUNIE.

Jolie bergère
Dis-moi la chanson
Que tu disais hier
En gardant tes moutons.

— Ah ! oui, monsieur
Fort bien la vous dirai
Me promettant
N'en serez point fâché.

— Si ça est vrai
De mon pain mangeras
Si ce n'est pas
De mon épée mourras !

— La demoiselle
Qu'est fiancée à vous
Elle est en couches
D'un fils il y a trois jours !

A t'appelé le valet pour diner
Il n'a point dit :
Au valet : « faut diner »
A plutôt dit les chevaux faut brider.

La mère d'elle
Sur les hautes vallées
A t'aperçu cinquante cavaliers

— Hélas ma fille
Nous somm' tout diffamées
Voici ton prince
Qui vient pour t'épouser !

— Hélas ! ma mère
Présentez-lui ma sœur
Qui me ressemble
De bouche et de couleur.

Mettez-lui vite
Mon jupon de velours.
Par là dessus
Ma chaîne d'or au cou.

— Bonjour la belle
Au beau galon d'argent,
C'est point pour vous
Que j'suis ici présent.

— Hélas ma fille,
Nous somm' tout diffamées
Voici ta sœur
Que le prince a refusée.

Maman, donnez-moi
Mon jupon de velours
Que j'aille vite
Me présenter à lui.

— Bonjour la belle !
A vos pâles couleurs
C'est donc bien vous
Qu'avez trahi mon cœur.

Dis-moi la belle
Dis-moi donc sans mentir
D'où t'est venu
Ce joli petit fils ?

— Je brûlerais
Comme beurre fondu
Avant de dire
D'où ce petit m'est venu.

Il a tiré son épée
En deux coups
Lui descendit
La tête avec le cou.

VIVE LE ROI.

Qui frappe ainsi à ma porte ?
Vive le roi
Et m'empêche de dormir ?
Vive Louis.

Si c'est votre amant la belle
Vive le roi
Vous plaît-il de lui ouvrir ?
Vive Louis.

D'une main j'ouvre la porte
Vive le roi
Et de l'autre la saisis
Vive Louis.

Je la pris par sa main blanche
Vive le roi
Dans son jardin la menis
Vive Louis.

Je la menis dans une ente
Vive le roi
Qui boutonne sans fleuri.
Vive Louis.

Je tire ma claire épée
Vive le roi
Dans le cœur la lui plantis.
Vive Louis.

Je pris le cœur de ma mie
Vive le roi
Dans un blanc mouchoir le mis
Vive Louis.

Je l'ai porté à ma mère
Vive le roi
Voilà quels sont vos désirs
Vive Louis.

Oh ! que veux-tu que j'en fasse
Vive le roi
Porte-le où tu l'as pris.
Vive Louis.

Mère, apprête-moi mon linge
Vive le roi
Que je m'aille loin du pays.
Vive Louis.

Je n'fus pas sur la montagne
Vive le roi
Que j'vois la justice veni.
Vive Louis.

D'un genou me jette en terre
Vive le roi
Et de l'autre crie merci.
Vive Louis.

N'y a point d'merci qui fasse
Vive le roi
Beau garçon, il faut mouri.
Vive Louis.

Tout amant qui tue sa mie
Vive le roi
De quell' mort doit-il péri ?
Vive Louis.

Il doit être frit dans l'huile
Vive le roi
Ou être écorché tout vif
Vive Louis !

GERMINE.

Un jour la belle Germine
Etait dans son jardin joli (*bis*)
Par là vint à passer
Trois jeunes chevaliers
Ils lui dir'nt : Bonjour fillette
Fillette à marier !

— Je ne suis pas fillette
Messieurs je vous le dis
Mon père m'a mariée
A quinze ans et demi
Voilà demain sept ans
Que mon mari est parti.

— Ah, dites-nous Madame
Comment se nomme-t-il ?
— Il se nomme le comte
Le comte de Lexion
C'est le plus honnête homme
Qui soit dans le canton.

— Ah dites-nous Madame,
Peut-on loger ici ?
— Oh non messieurs, oh non
Vous n'y pouvez loger
Car je lui ai promis
Et je lui tiendrai.

— Ah dites-nous Madame
Où pourrions nous loger ?
— Allez à ce château
Que vous voyez d'ici.
C'est là où il demeure
La mère de mon mari.

— Ah, donc bonjour Madame
Peut-on loger ici ?
— Oh oui, Messieurs, oh oui
Vous y pouvez loger
Car il y a pour boire
Aussi pour y manger.

— Nous vous r'mercions Madame
Nous n'voulons pas manger
Nous ne voulons ni boire
Ni boire ni manger
Que nous n'ayons Germine
A nous accompagner.

— Ah donc bonjour Germine
Y a trois messieurs chez nous
Qui ne veulent ni boire
Ni boire, ni manger
Que vous ne soyez Germine
A les accompagner.

— Si vous n'étiez la mère
La mère de mon mari,
Je vous ferais conduire
A Lyon sur le pont
Et vous ferais manger
Par les petits poissons.

La mère s'en retourne
S'en retourne en pleurant
— Buvez, mangez, Messieurs
Germine ne veut pas v'ni
C'est la plus dure femme
Qu'il y ait dans le pays.

— Si vous n'étiez la mère
La mère qui m'a nourri
Je vous ferais passer
Au fil de mon épée
Vous qui vouliez séduire
Germine ma bien aimée.

Ouvre la porte Germine
C'est moi qu'est ton mari
— Donnez-moi les indices
De la première nuit.
De là je pourrai croire
Que vous êtes mon mari.

— Te souviens-tu Germine
De la première nuit
Que tu étais montée
Sur mon beau cheval gris
Entre deux de tes frères
Et moi ton favori ?

Ouvre ta porte Germine
C'est moi qu'est ton mari
— Donnez-moi des indices
De la seconde nuit
De là je pourrai croire
Que vous êtes mon mari.

— Te souviens-tu Germine
Que la seconde nuit
En te serrant les doigts
Ton anneau d'or cassa
Dont t'en as la moitié
Et l'autre la voilà.

Elle appelle sa servante:
— Jeanneton vite ici !
Apportez feu et plats
Et faites un grand repas
Car voici mon mari...
Je ne l'attendais pas.

LA CHANSON DU CAPORAL.

Voici le joli printemps
Rique, riquandaine
Les poissons dansent dans l'eau
Riquandaine, riquando.

Au bois chante le coucou
Rique, riquandaine
Et aux champs la bergère
Riquandaine, riquando.

— Ma bell' venez-vous ce soir
Rique, riquandaine
Derrière le vieux sureau
Riquandaine, riquando.

J'ai pour vous de beaux rubans
Rique, riquandaine
Des bijoux encore plus beaux
Riquandaine, riquando.

Après neuf mois bien comptés
Rique, riquandaine
Arrive un chrétien nouveau
Riquandaine, riquando.

Pour le père dès longtemps
Rique, riquandaine
Il courait par monts et vaux
Riquandaine, riquando.

Quand la fille apprend cela
Rique, riquandaine
Elle retourna au sureau
Riquandaine, riquando.

Le lendemain on la voit
Rique, riquandaine
Qui pendait à ses rameaux
Riquandaine, riquando.

Moi, son bâtard, me voilà
Rique, riquandaine
La crême des caporaux
Riquandaine, riquando.

Ne rêvant plus qu'aux moyens
Rique, riquandaine
En défendant mon drapeau,
Riquandaine, riquando.

De devenir général
Rique, riquandaine
Sans y trop laisser ma peau
Riquandaine, riquando.

LA FILLE DE BESANÇON.

Qui veut entendre une chanson
C'est d'une fille de Besançon
Qui a voulu prendre son avantage
D'y posséder son amant.
Mais ses parents en leur langage
Lui ont refusé à l'instant.

Son père qui l'a bien menacée
Elle lui a dit qu'elle s'en irait.
Prit les habits de son frère
Qui lui convenaient fort bien
Elle les fait à sa manière
C'était pour enfermer les seins.

A la sortie de Besançon
S'étant habillée en garçon
Vit venir sa camarade.
Mit son chapeau sur ses yeux
Quoique ce n'était qu'une fille
Elle avait l'air glorieux.

La belle tout en entrant dans Gray
Demanda un officier :
« Officier, colonel, commandant du régiment »
Vous avez, chose certaine,
De l'or et aussi de l'argent.

Voilà votre engagement fait
Allons-nous-en au cabaret.
Quand ils furent au milieu du repas
« Monsieur pourquoi ne buvez-vous pas? »
J'ai une pénitence à faire
Que tout le monde ne sait pas.

Je n'en dois boire qu'un verre
Chacun de mes repas
Quand le repas fut fini
La belle reconduit son ami.
« Je vous reconnais pour brave homme »
De moi ayez pitié
Je suis sous l'habit de jeune homme
Qui n'entend pas le métier.

La belle se promenant dans Gray
Son cher père a rencontré
Que la chose est pitoyable
De t'y voir en ce lieu
Ah ! la pauvre misérable
N'as-tu pas oublié Dieu ?

Ma fille vous êtes méchante
Qui vous a dit de venir ici ?
Votre frère et votre sœur
Qui n'y font que d'y pleurer.
Hélas ! votre pauvre mère
On ne peut la r'consoler.

Allez, papa, allez-vous-en
Allez reconsoler nos gens.
Pour moi je vais à la guerre
D'avec les jolis dragons
Je monterai à cheval
Je piquerai de l'éperon.

Le capitaine la regardant
La jolie fille que voilà
Il nous la faudra conduire
A la guerre avec nous
L'on dira voilà la fille
Qui à quinze ans servit le roi.

LE BEAU PAYSAN.

— Madam' l'hôtesse est-il permis
D'entrer dans votre auberge
Et de s'y restaurer ?
— Entre, entre, beau paysan,
Mon mari est en campagne,
Entre, entre, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant.

— Madam' l'hôtesse est-il permis
D'souper à votre table
Et de s'y goberger ?
— Soupe, soupe, beau paysan,
Mon mari est en campagne,
Soupe, soupe, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant.

— Madam' l'hôtesse est-il permis
D'coucher dans votre auberge
Et de s'y reposer ?
— Couche, couche, beau paysan,
Mon mari est en campagne,
Couche, couche, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant.

— Madam' l'hôtesse est-il permis
D'filer au point du jour
Sans bourse délier ?
— File, file, beau paysan,
Mon mari est en campagne,
File, file, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant.

L'AMANT DE JEANNETTE.

Du bon matin je me suis levé (*bis*)
Pour aller voir Jeannette
Au chant de l'alouette

— Allons ma mie nous y promener (*bis*)
Là-bas dans les prairies
Cueillir l'herbe fleurie.

Elle n'en eut pas cueilli trois fleurs (*bis*)
Que sa mère lui vint dire :
« Venez-vous-en ma fille.

Votre papa vous y mariera (*bis*)
Avec un bourgeois de ville
Venez-vous-en ma fille. »

Galant, galant tu perds ton temps (*bis*)
Ton temps et ta jeunesse
On marie ta maîtresse.

— Mariez-là, ne la mariez pas (*bis*)
J'aimerai toute ma vie
Ma Jeannette ma mie.

LA BELLE FRANÇOISE.

Deux amants tendrement épris
Soupiraient sous un chêne (*bis*)
Quand le papa
Passant par là
Bien étonné sur eux tomba.

— Oh ! Ciel, en croirai-je mes yeux !
Ma fille Françoise (*bis*)
Sur le gazon
Sans plus de façon
Avec un pareil polisson!

Vite, mes gardes, enchaînez
Ce couple abominable (*bis*)
Dans une tour
A triple tour
Qu'on les enferme pour toujours.

Là, le pauvre amant soupirait :
— Françoise, belle Françoise (*bis*)
N'aurai-je donc
Jamais le don
D'obtenir au moins ton pardon ?

Par les barreaux de sa prison :
Non, répondait Françoise (*bis*)
Un tribunal
Non moins brutal
Va trancher notre sort fatal.

Devant les juges voilà donc
Tous deux qu'on les amène (*bis*)
Bien enchaînés
Et décharnés ;
Hélas ! pour s'être trop aimés !

Les juges en se regardant :
— Voilà deux amants tendres (*bis*)
Délivrez-les,
Mariez-les
Et qu'il n'en soit plus reparlé.

CHOIX ENTRE DEUX MARIS.

Mon pèr' m'a donné à choisi (*bis*)
D'un vieux ou d'un jeune mari,
Tra la la la la
Pour rire !

Devinez donc lequel j'ai pris ? (*bis*)
Le jeun' laissé, le vieux j'ai pris,
Tra la la la la
Pour rire.

Je voudrais qu'il vint un édit (*bis*)
D'écorcher tous les vieux maris,
Tra la la la la
Pour rire.

J'écorcherais le mien aussi (*bis*)
Pour vendre sa peau à Paris
Tra la la la la
Pour rire.

Puis je reviendrais au pays (*bis*)
Où j'épous'rais le jeune aussi
Tra la la la la
Pour rire.

POURPARLERS DE MARIAGE (1).

Eh, bon dzou donc, mâtre Dzan
Dzaï ovant !
Et touto le compagnie.
I veniou vous demanda,
Si vous plâ
La plus belle de vos feilles.

— Eh... loqueno vouillaz-vous
Ditas-nous ?
De lo grand ou d'lo petiote ?
— I n'veuillou point de c'to grand ;
L'est troue grand ;
Non plus de c'to tout petiote.

I veuillo c'to du moitan (milieu)
Vitement
Io longtemps que c'est ma mie,
Combien li beilleras vous ?
Ditas-nous ?
Pou son dzouli (joli) troutselaidje (trousseau).

— Z'li beillera cent écus,
Ran de plus,
On beffot (buffet) et no filotte (filette)
On tsa (char) o quatrou tsevaux
Dza ! huo !
Pou li mouner son bogaidze (bagage).

---

(1) Patois de Salins.

Et not sarieu (charrue) de bues blancs
Dzaï ovant !
Pou li lobourer ses tarres
Et no bouno vatze (vache) nère
Toute fraitze
Ovoué son viau brigoulé (tacheté).

Z'li beillera pou so pâ
On go de là (lard)
On goudet de bouno boidze
Et no couvio (couvée) de pussins
Trente cin
Pou lo bouté en ménaidze.

L'ERMITE JOUÉ.

Un jeune ermite se promenant
Tout du long de ce bois charmant,
Dans son chemin a rencontré
Une jolie demoiselle
Faite à son gré.

Ermite décoiffa son chapeau,
Il la salua comme il faut
En lui disant : y viendrez-vous
Dedans mon joli ermitage
Faire l'amour ?

Oh ! oui, ermite, oh ! oui, j'irai
Bien habillée, bien ajustée,
Mon bel habit, je le mettrai
Pour t'aller voir à l'ermitage,
Dans ton logis.

Quand la belle fut arrivée,
— A quel jeu nous allons jouer ?
Au jeu de cartes ou bien de dés
Ou à ce joli jeu d'amour
Que vous savez.

— Ermite si tu as de l'argent
Je te rendrai le cœur content.
Ermite tire ses gants de ses doigts
Cent écus d'or lui a donnés
Tiens, voilà pour toi.

Quand la belle a eu cet argent
Elle n'avait pas le cœur content.
— Je ne peux plus supporter ton vin
Oh ! laisse-moi un peu prendre l'air
Dans ton jardin.

Quand la belle fut au jardin
Elle regarde le long chemin
— Adieu mon ermite, je m'en vais
Tu ne me tiendras pas seulette
Entre tes bras.

Quand ermite fut au jardin
Ne trouvant plus sa mie Catin,
Il se mit à faire un cri si grand
— Voilà mon oiseau qui s'envole,
Adieu mon argent !

Tant qu'ermite je serai
Jamais aux filles je ne jouerai
J'en avais fait une à mon gré
Voilà la petite coquine
Elle m'a attrapé.

LE COMPÈRE JACQUOT (1).

En m'en revenant de Lorraine (*bis*)
J'ai rencontré trois capitaines
Mon compère Jacquot
Oh !
Jacquot que les poules sont aises
Quand elles sont avec leur coq !

J'ai rencontré trois capitaines (*bis*)
L'un d'eux me prend, l'autre m'emmène
Mon compère Jacquot
Oh ! etc.

L'un d'eux me prend, l'autre m'emmène (*bis*)
L'autre me donne pour étrenne
Mon compère Jacquot
Oh ! etc.

L'autre me donne pour étrenne (*bis*)
Un joli violon d'ébène
Mon compère Jacquot
Oh ! etc.

Un joli violon d'ébène (*bis*)
Dont je joue sept fois la semaine
Mon compère Jacquot
Oh ! etc.

Dont je joue sept fois la semaine (*bis*)
Et j'en jouerais bien la douzaine
Mon compère Jacquot
Oh !
Jacquot que les poules sont aises
Quand elles sont avec leur coq !

---

(1) Ce commencement est analogue à celui de la chanson : *Avec mes sabots*, page 68.

LA FEMME DE L'IVROGNE.

Triste et dolente, c'est la femme du tambour
Elle s'en va de taverne en taverne
Y chercher son mari
La hi là
Avec une lanterne.

— Bonsoir ivrogne, pilier de cabaret,
Tu es ici à faire bonne chère
Moi et mes pauvres enfants
La hi là
Nous somm's dans la misère.

— Va-t'en ma femme consoler tes enfants !
Je suis ici caressant la bouteille
Et je ne prétends pas
La hi là
Que personne ne m'y gronde.

Elle s'en va tout en pleurant
— Pleurez, enfants, le sort de votre père,
Si cela dure longtemps
La hi là
Vous n'aurez plus de mère.

— Si notre père est libertin
S'il fait la ribotte sans cesse
Quand nous serons grands
La hi là
Nous en ferons autant.

La mère prit un gros bâton
Sur ses enfants elle donne :
— Je vous ferai bien voir
La hi là
S'il vous faut être ivrognes.

LA RANDONNÉE DU MERLE.

Mon merle a perdu son bec
Comment pourra-t-il chanter ?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter ?

Mon merle a perdu sa langue,
Sa langue, son bec
Comment pourra-t-il chanter ?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter ?

Mon merle a perdu son nez
Son nez, sa langue, son bec
Comment pourra-t-il chanter ?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter ?

Mon merle a perdu un œil
Un œil, son nez, sa langue, son bec
Comment pourra-t-il chanter ?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter ?

On continue ainsi l'énumération de toutes les parties du corps du merle : deux yeux, le cou, la tête, une aile, deux ailes, le ventre, la peau, une patte, deux pattes, etc.

ADIEU BORDEAUX ! (1)

Bordeaux la jolie ville
Je te fais mes adieux.
Quoique belle et gentille
J'en ai le cœur joyeux.
Je m'en vais en province
C'est pour finir mon tour.
Le Devoir me commande
Adieu donc beau séjour.

Adieu la promenade,
Les allées de Tourny,
Et la Place royale,
N'y a rien de si joli.
Ce beau port admirable
Couvert de bâtiments,
Rien de si remarquable
Pour tous les arrivants.

Il faut te mettre en tête
La belle comédie,
Et le château Trompette
Ya rien de si joli.
Ce beau jardin des plantes,
Entouré d'agréments,
On y goûte des charmes
Au retour du printemps.

(1) Chanson des compagnons du Devoir.

Ne pleurez plus fillettes ;
Calmez donc vos soupirs.
Nos compagnons honnêtes
Sont tous prêts à partir.
Salomon nous appelle,
Entendez-vous sa voix ?
Il faut quitter nos belles,
Obéir à ses lois.

A fait la chansonnette
Un honnête compagnon.
Son nom est la Violette
La Violette de Mâcon.
Il l'a faite pour plaire
Aux enfants d'Salomon.

LA FEMME QUI BAT SON MARI.

En revenant de la foire,
De la foire de mon pays,
J'ai rencontré z'une femme
Qui battait bien son mari :
Tu ris, tu ris bergère,
Ma bergère tu ris !

J'ai rencontré z'une femme
Qui battait bien son mari.
Je lui dis : — « Méchante femme,
Pourquoi le bats-tu z'ainsi ? »
Tu ris, etc.

— Je le bats, je le veux battre
Parc'qu'il fait de moi mépris,
Il s'en va tout par la ville
Disant que j'ai des favoris.
Tu ris, etc.

Oui j'en ai et bin! quand même
Le vieillard en vaut-il pis?
Au diable les sottes bêtes,
Sottes bêtes de maris.
Tu ris, etc.

Qui sont jaloux de leur femme,
Pourquoi donc en ont-ils pris?
Je voudrais que tous les vieux hommes
Soient de bons chapons rôtis.
Tu ris, etc.

Et que tout's les vieilles femmes
Soient des cailles et des perdrix,
Et que tout's les jeunes filles
Soient mariées à leur plaisi.
Tu ris, etc.

Y en a dans la compagnie
Qui ne diraient pas nenni.
Si vous les voulez connaître
Regardez celle qui rit.
Tu ris, tu ris bergère,
Ma bergère tu ris.

LE GALANT CHARBONNIER.

C'était un charbonnier
Plus noir qu'un écritoire (*bis*)
Qui courait par le monde
En vendant son charbon
Avec sa banne et son ânon.

Si son teint était noir,
Ses dents étaient bien blanches (*bis*)
Et sa mine si franche,
Que quand on le voyait,
Tout le monde lui souriait.

Une dame un beau jour
Lui dit : — Combien ta banne? (*bis*)
— Hélas ! ma belle dame,
Je la vends trois écus,
Et mon déjeuner par dessus.

— Mon gentil charbonnier,
Reprend la belle dame, (*bis*)
Amène-moi ta banne,
Je paierai trois écus,
Et ton déjeuner par dessus.

— Mon gentil charbonnier,
Ta femme est-elle jolie? (*bis*)
— Hélas ! ma belle dame,
Pas si jolie que vous,
Car mon charbon la noircit tout.

Quand l'argent fut compté,
Bien rangé sur la table : (*bis*)
— Hélas ! ma belle dame,
Ramassez votre argent,
Un doux baiser me rend content.

LE MIRACLE DE SAINT NICOLAS.

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

S'en vont un soir chez un boucher :
— Boucher voudrais-tu nous loger ?

— Entrez, entrez petits enfants,
Il y a d'la place assurément.

Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que l'boucher les a tués.

Il les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas, au bout d'sept ans,
Saint Nicolas vint dans le champ.

Il s'en alla chez le boucher :
— Boucher voudrais-tu me loger ?

— Entrez, entrez saint Nicolas,
Il y a d'la place, il n'en manque pas.

Il n'était pas sitôt entré,
Qu'il a demandé à souper.

— Voulez-vous un morceau d'jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon.

— Voulez-vous un morceau de veau ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau.

Du p'tit salé je veux avoir,
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir.

Quand le boucher entendit ça,
Hors de la porte il s'enfuya.

— Boucher, boucher ne t'enfuis pas.
Repens-toi, Dieu te pardonnera.

Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir;

Le premier dit : J'ai bien dormi,
Le second dit : Et moi aussi;

Et le troisième répondit :
— Je croyais être au Paradis.

L'AMOUREUX EN PRISON.

Ma petite Nanette,
Objet de mes amours,
Sois-moi toujours fidèle,
Je t'aimerai toujours.
On me prend, on m'emmène
De prison en prison;
L'on m'fait porter des chaînes
Sans m'en dire la raison

Entre quatre murailles
M'y voilà donc réduit,
Rien qu'un p'tit peu de paille
Pour m'y servir de lit.
Je couche sur la dure
Sans mouchoir ni bonnet,
Sans draps ni couverture,
Pas de chaise pour m'asseoir.

Je n'y parle à personne,
Je suis sous le secret,
Je prends ce qu'on me donne
A travers le guichet.
On m'envoie une lettre,
On l'a lue avant moi;
A tout faut s'y soumettre
Oh! que c'est dur pour moi.

Ma petite Nanette,
Quand nous étions les deux,
Nous étions le modèle
Des amants bien heureux.
Prends part à mes souffrances,
Aie pitié d'un malheureux,
Tire-moi d'esclavage,
J'y ferai ton bonheur.

SAINTE CATHERINE.

La sainte Catherine
Etait fille d'un roi.
Son père était payen,
Sa mère ne l'était pas.
Mon Dieu, hélas!
Sancta Catharina!

Son père était payen,
Sa mère ne l'était pas.
Un jour dans sa prière
Son père la trouva.
Mon Dieu, hélas!
Sancta Catharina!

Un jour dans sa prière,
Son père la trouva.
— Que faites-vous ma fille,
Que faites-vous donc là?
Mon Dieu, hélas!
Sancta Catharina!

— Que faites-vous ma fille,
Que faites-vous donc là?
— J'adore un Dieu, mon père,
Que vous n'adorez pas.
Mon Dieu, hélas!
Sancta Catharina!

— J'adore un Dieu, mon père,
Que vous n'adorez pas.
Il tira son grand sabre,
La tête lui coupa!
Mon Dieu, hélas!
Sancta Catharina!

LA FILLE QUI SUIT SON AMANT A LA GUERRE.

C'est un jeune cadet
Qui s'en va t'à la guerre.
S'en va dire à sa maîtresse,
Mie viens donc avec moi,
Je te promets, je t'assure
Que je n'aimerai que toi.

Pour aller à l'armée,
Jeune cadet je n'ose.
J'ai une vieille mère
Qui me cause la mort au cœur.
Me dit que toutes les filles
Qui vont à la guerre
Y perdent leur honneur.

Oh ! tu ne le perdras pas (*bis*)
La petite que j'aime,
Je t'y donnerai ma ceinture,
Mon habit à trois boutons,
Mon chapeau couvert de plumes,
Retapé comme un dragon.

Nous voilà tous deux partis.
A l'hôtel de la ville
L'hôtesse la regarde d'un air souriant,
Vous m'y paraissez mieux à votre mine
Une fille qu'un garçon.

— Une fille je ne suis pas,
L'hôtesse je vous prie.
Je suis garçon d'noblesse,
Fils de riche maison,
J'ai quitté ma province
Pour aller en garnison.

— Allons, si vous êtes garçon,
Versez donc la bouteille.
Il tenait les deux pieds sous la table,
Le verre à la main,
Versant la bouteille
Et dispensant son argent.

LES JOIES DU MARIAGE.

Qui veut avoir misère,
Qui veut avoir misère,
N'a qu'à se marier
Dondaine,
N'a qu'à se marier dondé.

Dès l'premier soir des noces,
Misère vint à ma porte
Qui désirait entrer
Dondaine,
Qui désirait entrer dondé.

— Je n'ouvre pas ma porte,
J'n'ouvre pas à misère,
Je ne r'çois que gaité
Dondaine,
J'ne r'çois que gaité dondé.

Le second soir des noces,
Misère vint à ma porte,
Qui désirait entrer
Dondaine,
Qui désirait entrer dondé.

— Entre, entre misère,
Entre, entre misère,
Entre, viens te chauffer
Dondaine,
Entre, viens te chauffer dondé.

Misère a pris racine,
Misère a pris racine,
Ne veut plus s'en aller
Dondaine,
Ne veut plus s'en aller dondé.

Le huitième soir des noces,
L'huissier vint à ma porte,
Pas pour m'exécuter
Dondaine,
Mais pour m'accoutumer dondé.

Au bout de trois semaines,
L'a t'emporté mon coffre,
Ma poêle à fricasser.
Dondaine,
Ma poêle à fricasser dondé.

Ma jolie rob' de noce,
Ma jolie rob' de noce,
Mon bouquet d'oranger
Dondaine
Mon bouquet d'oranger dondé.

Quand je vais à la messe,
Toujours ma robe traîne
Sur mes sabots percés
Dondaine
Sur mes sabots percés dondé.

LA BIQUE ET LE LOUP.

I an eune bique en nôte quetchi (jardin) (*bis*)
Que menge nos chôs et nôte pirchi
Fesant lou saut dou cabri
I entends lou rinsignolet
Fesant lou saut du cabriolet.

Le loup qu'lé regoide pé las palis (*bis*)
— Bique i vourô bin te teni
Fesant lou saut etc.

Bique i vourô bin te teni (*bis*)
I ferô mè mâtresse de ti
Fesant lou saut etc.

I ferô mè mâtresse de ti (*bis*)
— I an a in pu bé que ti
Fesant lou saut etc.

I an a in pu bé que ti (*bis*)
I a lou bouquin de Nancy
Fesant lou saut etc.

I a lou bouquin de Nancy (*bis*)
E mé fa far' trous p'tets biquis
Fesant lou saut etc.

E mé fa far' trous p'tets biquis (*bis*)
L'un à Paris l'autre à Nancy.
Fesant lou saut etc.

L'un à Paris l'autre à Nancy (*bis*)
Et l'autre qu'ô au Pérédis
Fesant lou saut etc.

Et l'autre qu'ô au Pérédis *(bis)*
Las anges en furent tout aboibis
Fesant lou saut etc.

Las anges en furent tout aboibis *(bis)*
D'voir in bouquin au Pérédis
Fesant lou saut dou cabri
I entends lou rinsignolet
Fesant lou saut dou cabriolet.

AUGUSTA.

A Lonchaumois la noble ville,
La noble ville se dit-on
De la dondaine
La noble ville se dit-on
De la dondon.

Il y a trois jeunes filles,
Trois jeunes filles se dit-on
De la dondaine
Et aussi trois jeunes garçons
De la dondon.

La plus jeune qui se marie,
Qui se marie se dit-on
De la dondaine
Avec le plus jeune garçon
De la dondon.

Elle a des ch'veux à la tête,
A la tête se dit-on
De la dondaine
Qui lui tombent jusqu'aux talons
De la dondon.

C'est sa mère qui les peigne
Qui les peigne se dit-on
De la dondaine
Avec un peigne de plomb
De la dondon.

C'est son frèr' qui les lui noue,
Qui les lui noue se dit-on
De la dondaine
Avec cent aunes de cordon
De la dondon.

— Notre Augusta que tu es belle!
Que tu es belle se dit-on
De la dondaine
Les gendarmes te prendront
De la dondon.

— Je n'ai pas peur des gendarmes,
Des gendarmes se dit-on
De la dondaine
Les gendarmes sont bons garçons
De la dondon.

Ell' n'eut pas dit la parole,
La parole se dit-on
De la dondaine,
Qu'ils entraient dans la maison,
De la dondon.

LE ROI ET LA BERGÈRE.

Tout là-haut sur ces côtes (*bis*)
Une bergère il y a.
Lon la!

C'est une demoiselle (*bis*)
Qui chante joliment.
Lon la !

Du haut de sa fenêtre (*bis*)
Le fils du roi l'entend.
Lon la !

— Vite, vite qu'on selle (*bis*)
Mon joli cheval blanc !
Lon la !

Quand il fut sur les côtes (*bis*)
Finie est la chanson.
Lon la !

— Votre chanson nouvelle (*bis*)
Belle, recommencez-la !
Lon la !

— J'ai le cœur en tristesse (*bis*)
Je ne puis plus chanter.
Lon la !

— Pour le remettre en joie (*bis*)
Il faut vous marier.
Lon la !

Si vous voulez mon page (*bis*)
Mon page vous aurez.
Lon la !

Si ne voulez mon page (*bis*)
Mon frère vous aurez.
Lon la !

Si ne voulez mon frère (*bis*)
Moi-même vous aurez.
Lon la !

Si ne voulez moi-même (*bis*)
Que dira-t-on de vous?
Lon la!

On dira : c'est la reine (*bis*)
A la reine le roi.
Lon la!

DERRIÈRE CHEZ MA TANTE (Ronde).

Derrière chez ma tante,
Il y a t'un bois joli,
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Gai, lon la,
Gai le rosier du joli mois de mai.

Le rossignol y chante,
Et le jour et la nuit.
Il chante pour les dames
Qui n'ont pas de maris.
Gai, lon la, etc.

Il chante pour les dames
Qui n'ont pas de maris.
Il n'chante pas pour moi,
Car j'en ai un joli.
Gai, lon la, etc.

Il n'chante pas pour moi,
Car j'en ai un joli.
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
— Que donneriez-vous belle
Pour le ravoir ici ?
Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous belle
Pour le ravoir ici ?
— Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis.
Gai, lon la,
Gai le rosier du joli mois de mai.

LA FILLE DE L'ERMITE.

Ah ! c'était un ermite
Ah ! ah ! lon lon la tirlon tire lire
Qui n'avait pas vaillant
Une méchante cocrille (coquille). (*bis*)

Mais il avait vaillant
Ah ! ah ! etc.
Une très jolie fille.

Il ne la voulait donner
Ah ! ah ! etc.
Ni au pauvre ni au riche.

Il la voulait garder
Ah! ah! etc.
Pour cultiver sa vigne.

Au bois étant allée
Ah! ah! etc.
Pour cueillir la nésille (noisette).

Sous un buisson d'épines
Ah! ah! etc.
Elle s'est endormie.

Par là vinr'nt à passer
Ah! ah! etc.
Trois jolis capitaines

Le premier en a dit :
Ah! ah! etc.
« Une fille endormie! »

Et le second a dit :
Ah! ah! etc.
« Elle est ma foi jolie! »

Le troisième en a dit :
Ah! ah! etc.
« J'en veux faire ma mie! »

L'ont pris, l'on emmenée
Ah! ah! etc.
Dans une ville en Flandre.

Hélas! mon pauvre ermite
Ah! ah! etc.
Tu n'auras plus de fille!

On te l'a dérobée
Ah! ah! lon lon la tirlon tire lire.
En cueillant la nésille.

ON NE PEUT PAS TOUJOURS FILER.

L'autre jour étant assise
A filer, près de mon berger,
Ma mère est venue me dire
Qu'il y avait bien du danger.
Croyez-vous que toujours on file?
On ne peut pas toujours filer.

Quand ma mère s'en est allée,
J'ai embrassé mon berger.
Je n'lai pas dit à ma mère,
Je l'ai dit à not' curé.
Croyez-vous etc.

Je ne l'ai pas dit à ma mère,
L'ait dit à notre curé.
Il m'a donné pour pénitence
De toujours recommencer.
Croyez-vous etc.

Ah! le brave et honnête homme
Que monsieur notre curé!
Il vous donne des pénitences
Si faciles à pratiquer!
Croyez-vous que toujours on file?
On ne peut pas toujours filer.

LES PANTOUFLETTES.

J'avais pris mes pantouflettes
Qui vont faisant cric et crac;
Je me suis mise à la fenêtre
Voir si mon ami ne vient pas.
— Et pensez-vous qu'il m'oublie?
Et oh! la la!
Qu'il n'm'oublie pas ?

Je me suis mise à la fenêtre
Voir si mon ami ne vient pas;
J'aperçus la claire lune,
Claire lune que Dieu te gard'!
— Et pensez-vous etc.

J'aperçus la claire lune,
Claire lune que Dieu te gard'!
Hélas! que les nuits sont longues
Quand les amis n'y sont pas!
— Et pensez-vous etc.

Hélas! que les nuits sont longues
Quand les amis n'y sont pas!
Ma mèr' est à la fenêtre,
Elle entend ce discours là.
-- Et pensez-vous etc.

Ma mèr' est à la fenêtre,
Elle entend ce discours là
— Taisez-vous petite sotte,
Votre père le saura.
— Et pensez-vous etc.

Taisez-vous petite sotte,
Votre père le saura.
— Ma mèr', ma bonne mèr',
Savez-vous ce qu'il y a?
— Et pensez-vous etc.

Ma mèr', ma bonne mèr',
Savez-vous ce qu'il y a?
Si vous êtes à votre aise,
Tout le monde n'y est pas.
— Et pensez-vous qu'il m'oublie?
Et oh! la la!
Qu'il n'm'oublie pas?

LA MORT DU P'TIT ROI D'ANGLETERRE.

A Paris il y a t'une belle fontaine
Où vont se baigner
Trois jeunes demoiselles
Que dit que don, que dit-elle donc?

Il vient à passer
Le p'tit roi d'Angleterre
Que dit que don
Il en salue deux
Et laisse la plus belle
Que dit que don, que dit-elle donc?

Pourquoi me laisses-tu?
Moi qui suis la plus belle.
Que dit que don
Je n'te salue pas
Parc'que t'es infidèle.
Que dit que don, que dit-elle donc?

Prends ton épée en mains
Et moi ma quenouillette.
Que dit que don
Au premier coup donné
Le p'tit roi tomba mort.
Que dit que don, que dit-elle donc?

Où l'enterrerons-nous?
Au jardin de son père.
Que dit que don
Et nous y planterons
Rosier de roses blanches.
Que dit que don, que dit-elle donc?

Le premier qui passera
Cueillera la plus belle.
Que dit que don, que dit-elle donc?

NE VOUS FIEZ PAS AUX GARÇONS!

Tous les garçons sont des trompeurs.
Hélas ils sont bien tous les mêmes!
Quand ils vont vers les filles ;
— Oh! ma mie je vous aime.
Tra la la la la la,
Tra la la la la la.

Quand ils sont vers les filles :
— Oh! ma mie je vous aime!
Quand ils sont éloignés,
Ce ne sont plus les mêmes.
Tra la la etc.

Quand ils sont éloignés,
Ce ne sont plus les mêmes.
Mais ils se disent entr'eux :
« Connais-tu bien une telle ? »
Tra la la etc.

Mais ils se disent entr'eux :
« Connais-tu bien une telle ? »
Elle se f... dans le toupet
Que j'ai d'l'amour pour elle.
Tra la la etc.

Elle se f... dans le toupet
Que j'ai d'l'amour pour elle.
Pour te prouver que non,
Je lui serai infidèle.
Tra la la etc.

Pour te prouver que non,
Je lui serai infidèle.
Nous irons voir les filles
A côté de chez elle.
Tra la la etc.

Nous irons voir les filles
A côté de chez elle.
Nous boirons le bon vin,
Lui enverrons les bouteilles.
Tra la la etc.

Nous boirons le bon vin,
Lui enverrons les bouteilles.
Mangerons des pigeons,
Lui enverrons les ailes.
Tra la la etc.

Mangerons des pigeons,
Lui enverrons les ailes.
Si elle a mal au cœur,
Ell' boira du vinaigre.
Tra la la etc.

Si elle a mal au cœur,
Ell' boira du vinaigre.
Si elle a mal au pied,
Ell' mettra des semelles.
Tra la la etc.

Des amants comme vous,
J'en ai à la douzaine.
Vous que j'aime le moins,
Vous ferez le treizième.
Tra la la la la la,
Tra la la la la la.

LA CHANSON DES MAGNINS.

Quand nous schortimes de nos pays,
Nous jétions contents, *(bis)*
Nous jétions jhabillés des pieds jen tète
Comme des scheignious.
Eh iou frinquette
A la schachristion
Nous jétions jhabillés
Comme des scheignious. *(bis)*

Nous javions de beaux chapiaux
De poil de viaux
Qui rabattions chur nos jépaules
Pour être plus biaux.
Eh iou frinquette etc.

Nous javions de beaux gilets
De piau de chamois
Que notre mère Guillemette
Nous javait bailliés.
Eh iou frinquette etc.

Nous javions de belles veschtes
De droguet gris
Qu'étaient toutes remplies de couillers
A la boutonnière.
Eh iou frinquette etc.

Nous javions de belles culottes
De droguet gris
Qui nous collaient dechus les fesches
Comme des chouflets.
Eh iou frinquette etc.

Nous javions de belles chemiges
A pantets carrés
Que notre mère Guillemette
Nous javait bailliées.
Eh iou frinquette etc.

Nous javions de belles fines bottes
A bon cuir de bœuf
Qui avaient de chinq à chix chents clous
Et des fers dechous.
Eh iou frinquette etc.

Qui a composé la chanchon?
Che chont trois garchons
Trois jallumeurs de charbon
L'ont chantée en faijant des chouflets.
Eh iou frinquette etc.

LES ARMES DU BARON.

Mon père me marie à un baron (*bis*)
Le baron n'a qu'une maison
Tiens bon maturlurette
Tiens bon maturluron.

Une maison et un mouton (*bis*)
Le feu a brûlé la maison
Tiens bon etc.

Le feu a brûlé la maison (*bis*)
Le loup a mangé le mouton
Tiens bon etc.

Le loup a mangé le mouton (*bis*)
Les cornes sont restées au baron
Tiens bon etc.

Les cornes sont restées au baron (*bis*)
Pour armoiries de sa maison
Tiens bon maturlurette
Tiens bon maturluron.

CHANSON DES MARIÉS (1).

Ouvrez vos portes,
Abaissez vos ponts !
— Nos portes sont ouvertes
Nos ponts abaissés.

(1) Se chante dans l'arrondissement de Baume-les-Dames.

Entrez les filles s'il vous plaît d'y entrer.
Jeunes fillettes le lien joli portons ;
Nous saluons la bonne compagnie.
Pour le premier c'est monsieur le curé,
Et puis après c'est madame l'épouse.
Seigneurs et dames s'il y en avait cinq cents
Les demoiselles s'il y en avait autant.

Y a-t-il ici fille qui ait nouveau mari ?
Tendra la main, aura le lien joli.
Voilà des poires, poires de nos poiriers ;
Voici des pommes, pommes de nos pommiers
Voici des noix de nos plaisants noyers

Aussi raisins de nos vignes jolies.
Voilà un peigne pour la belle peigner
Et une tresse pour la belle tresser,
Un miroir pour la belle coiffer.
— Ah ! tenez belle voici le lien joli
Et le gard'rez autant qu'votre mari.

DE UN A DOUZE (Ronde).

Savez-vous s'il y a *un* ? (*bis*)
— Il y a *un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

Savez-vous s'il y a *deux* ? (*bis*)
— Il y a *deux* testaments,
Mais il n'y a qu'*un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

Savez-vous s'il y a *trois*? *(bis)*
— Il y a *trois* personnes en Dieu,
Il y a deux testaments,
Mais il n'y a qu'*un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

Savez-vous s'il y a *quatre*?
— Il y a *quatre* Evangiles,
Il y a trois personnes en Dieu,
Il y a deux testaments
Mais il n'y a qu'*un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

On continue en énumérant de la même façon :

Les 5 livres de Moïse,
Les 6 cruches des noces de Cana,
Les 7 sacrements,
Les 8 béatitudes,
Les 9 chœurs des Anges,
Les 10 commandements de Dieu,
Les 11 mille vierges,
Les 12 apôtres (1).

IL FALLAIT PLUMER LA PERDRIX.

C'est Marguerite au bord du bois } *bis.*
Qui pleure et qui soupire.
Tra li dera la la
Tra li dera la lir.

---

(1) On dit aussi : Les *trois* testaments,
Les *cinq* (saints) Innocents,
Les *six* anachorètes.

— De quoi pleurez et soupirez, } *bis.*
Marguerite ma mie? }
Tra li etc.

— Du si grand bois qu'il faut passer, } *bis.*
Moi qui suis si petite. }
Tra li etc.

— Nous le passerons vous et moi, } *bis.*
Marguerite ma mie. }
Tra li etc.

Quand nous fûmes au milieu du bois, } *bis.*
La belle se mit dire : }
Tra li etc.

— Sommes-nous au milieu du bois? } *bis.*
Sommes-nous à la rive? }
Tra li etc.

— Oserait-on vous demander } *bis.*
De qui vous êtes fille? }
Tra li etc.

Je suis la fille du bourreau, } *bis.*
Du bourreau de la ville. }
Tra li etc.

Quand nous fûmes hors du bois, } *bis.*
La belle se mit à rire. }
Tra li etc.

— Oserait-on vous demander } *bis.*
Ce qui vous fait tant rire? }
Tra li etc.

— Je ris de toi, je ris de moi, } *bis*
Je ris de ta bêtise. }
Tra li etc.

Je suis la fille d'un bourgeois, } *bis.*
Du plus haut de la ville.
Tra li etc.

— Retournons vite dans ce bois } *bis.*
Marguerite ma mie.
Tra li etc.

Il fallait plumer la perdrix } *bis.*
Tandis qu'elle était prise.
Tra li dera la la
Tra li dera la lir.

LA PAUVRE DOT.

Mon père me mairie
Dans ne mâchant' saison.
Me beille en mairiaige
Quaitre pies de cresson.
Mon poure (pauvre) mairiaige
Vait tout à lai requelon.

I me beille un veille houme
Qu'éta un veille brondon (grognon).
I li tiroue lai barbe,
I li piquo los tolons.
Mon poure mairiaige etc.

I me beille un chalit (bois de lit)
Qu'état quaitre bôtons,
Et quant ai lai fondrère (paillasse),
C'état des brequillons (petits morceaux de bois).
Mon poure mairiaige etc.

I me beille das lanciaux (draps)
Qu'étint das pés (peaux) d'ourson.
Quand i vouillô m'âtendre,
M'piquant l'dos tout du long.
Mon poure mairiaige
Vait tout ai lai requelon.

LA VACHE RÉCALCITRANTE.

(*Ronde. Patois du Jura*).

Mai tante Liaudeune (Claudine)
A bin mâ u det (a bien mal au doigt)
A bin mâ dzin Guillemette
A bin mâ feulloreguette
A bin mâ u det.

L'a na vatz (elle a une vache) à traire
Quoui la li traira?
Quoui la li dzin Guillemette
Quoui la li feulloreguette
Quoui la li traira?

Que me vouillo baillie tanta,
Je vo la trairai?
Je vo la dzin Guillemette etc.

Ce qu'étia dans ma fatta (poche)
Set zo poui avet (si je puis l'avoir)
Set zo poui dzin Guillemette etc.

Dze pris ma grelette (grélot, petit pot)
Lou tupin (seau) du lait
Lou tupin dzin Guillemette etc.

Torte vè, Boyardo (tourne-toi voir Bayarde) (1)
Dze voué vé ton lait.
Dze vé voué dzin Guillemette etc.

Boyardo se torte
En baillant du dzarret
En baillant dzin Guillemette etc.

Mai renvouessé pai tare
Feut vouesser (verser) mon lait
Feut vouessé dzin Guillemette
Feut vouessé feulloreguette
Feut vouessé mon lait.

La chanson suivante rappelle tout à fait la précédente.

LE GROS MOINE.

C'était un gros moine,
Qui d'amour vivait.
S'en fut vers sa mie,
Qu'est au coin du... tan tir lir
Qu'est au coin du... vouichte en vouichte
Qu'est au coin du bois.

S'en fut vers sa mie
Qu'est au coin du bois.
— Qu'avez-vous la belle,
Que tant sou... tan tir lir
Que tant sou... vouichte en vouichte
Que tant soupirez ?

(1) Bayard et Bayarde sont un des noms usités pour les bœufs et les vaches en Franche-Comté.

Qu'avez-vous la belle,
Que tant soupirez ?
— J'ai cinq vach's à traire
Et j'ai mal au... tan tir lir
Et j'ai mal au... vouichte en vouichte
Et j'ai mal au doigt.

J'ai cinq vach's à traire
Et j'ai mal au doigt.
— Que me donn'rez-vous
Belle je vous les... tan tir lir
Belle je vous les... vouichte en vouichte
Je vous les trairai ?

Que me donn'rez-vous,
Belle je les trairai?
— Un baiser d'ma bouche,
Deux si vous... tan tir lir
Deux si vous... vouichte en vouichte
Deux si vous voulez.

Un baiser d'ma bouche,
Deux si vous voulez.
Le moine bien vite
Prit le seau du... tan tir lir
Le seau du... vouichte en vouichte
Prit le seau du lait.

Le moine bien vite
Prit le seau du lait.
Va trouver Grivelle
Qu'est au coin du... tan tir lir
Au coin du... vouichte en vouichte
Qu'est au coin du bois.

Va trouver Grivelle
Qu'est au coin du bois.
— Tourne-toi Grivelle,
Donne-moi ton... tan tir lir
Donne-moi ton... vouichte en vouichte
Donne-moi ton lait.

Tourne-toi Grivelle,
Donne-moi ton lait.
Mais Grivell' fut leste
A jouer du... tan tir lir
A jouer du... vouichte en vouichte
A jouer du pied.

Mais Grivell' fut leste
A jouer du pied
Et jeta le moine
Tout au coin du... tan tir lir
Tout au coin du... vouichte en vouichte
Tout au coin du bois (1).

PRISE AU TRÉBUCHET !

Lou deumouone (dimanche) de grand mètin
Tous mas pèros (parents) s'essoblent (s'assemblent).
C'éta po contracta essoble (ensemble)
Ne nouvelle olliance.
Moi n'sèvo c'que c'éto,
Moi m'seu prise (*bis*)
Moi n'sèvo c'que c'éto,
Moi m'seu prise au trébucho.

---

(1) Cette chanson se rencontre aussi dans le romancéro de Champagne de M. Tarbé.

Lou lundi de grand mètin
On me mene è l'église.
Tous mas pèros me disînt
Mè feuille te voilè prise.
Moi n'sèvo c'que c'éto, etc.

Lou magi (mardi) de grand mètin,
L'on me mene au manège (ménage).
Tous mas pèros me venio dire,
Mè feuille prend couorège.
Moi n'sèvo c'que c'éto, etc.

Quand i éto chie ma pèros
I n'évo ro è fare.
I èvo tuje (toujours) bon pan, bon vin,
Toutes souches (sortes) de bouonnes effares.
È c't'heure i n'a qu'di pan so (sec)
Moi m'seu etc.

Quand i veuillous m'odremi (m'endormir),
Mas ofants me ravoillent ;
L'uin me demande di pan,
L'autre m'demande é boire.
Moi n'sévo etc.

I a veuillu (j'ai voulu) me releva
Pouo lî beillie è boire.
I me seu cassa las oteils (les orteils)
Contre ne véille armoire.
Moi n'sévo etc.

Mon mari s'est ràvoillie,
M'è dit : « Là grosse bête !
Le ne peut se releva
Sans me cassa lè tête. »
È m'è roua de côs,
Moi m'seu prise (*bis*)
È m'è roua de côs,
Moi m'seu prise au trébucho (1) !

(1) Le patois de cette chanson est de la moyenne montagne du Doubs.

LES FILLES DE CHENECEY.

C'est à Chenecey (1),
En vérité,
Qu'il y a des filles
En quantité.

Il y en a tant,
De petites et de grandes,
Qui sont à marier !
Personne ne les demande.

Les filles se sont rassemblées ;
Une lettre ont composée.
Elles l'ont portée
Au curé du village.
— Tenez monsieur le Curé,
Publiez cette lettre.

Le curé n'a pas manqué,
A la messe a publié :
— Ecoutez tous, garçons du village
Qui êtes à marier,
Les filles vous demandent.

Les garçons se sont rassemblés,
Au cabaret s'en sont allés.
Buvons, chantons
Faisons réjouissance !
Nous sommes à marier,
Les filles nous demandent.

---

(1) Une autre version dit : C'est à Geneuille
Ce noble lieu
Il y a des filles
Tant qu'on en veut.

Buchon publie la même chanson sous ce titre : *Les filles de Vésigneux,* avec les variantes suivantes :

. . . . . .
Le Curé n'y a pas manqué,
Cette lettre il a publiée.
— Garçons faites réjouissance !
Car vous serez
Tous mariés ;
Les filles vous demandent.

Les garçons entendant cela,
Se sont mis à rire aux éclats.
En se tordant la panse.
— Non, non, merci monsieur le Curé,
Merci d'la préférence.

Les filles se sont regardées
Et se sont mises à pleurer.
— Maudits soient le papier et l'encre,
Puisque quoi qu'on fasse aujourd'hui,
Rien ne nous avance.

L'AMANT NOYÉ.

C'était un' fill' de quatorze ans,
Mèm' quelques jours davantage,
Son pèr' l'a mis' dans une tour,
De peur qu'on ne lui fasse la cour.

Son cher amant qui la suivait,
Ayant les yeux baignés de larmes :
— Permettez-moi d'ouvrir la tour,
Je vous irai voir tous les jours.

— Mon ami, si vous y venez,
Je mettrai flambeau pour enseigne.
Quand le flambeau s'ra allumé,
Vous n'aurez point peur d'approcher.

Mais quand s'en vint sur la minuit,
Que le flambeau d'amour s'allume,
Depuis la minuit jusqu'au jour,
L'amant reste au pied de la tour.

Et quand s'en vint le point du jour,
La bell' mit la tête aux fenêtres.
Et regardant du haut en bas,
Ell' vit son amant au trépas.

Ami, ami, mon bel ami,
Que ta mort m'y cause de peine !
S'il ne fallait que de mon sang
Pour ressusciter mon amant,

Avec la point' de mes ciseaux,
Je m'y percerais une veine,
D'où je ferais couler mon sang,
Pour ressusciter mon amant.

LE ROI DE SARDAIGNE.

C'était le roi de Sardaigne,
Le père des bons enfants,
Qui s'était mis dans la tête
De détrôner le sultan.
Ran tan plan gare, gare, gare,
Gare, gare, gare, ran tan plan.

Qui s'était mis dans la tête
De détrôner le sultan.
Il rassembla t'une armée
De quatre-vingts paysans.
Ran tan plan etc.

Il rassembla t'une armée
De quatre-vingts paysans,
Et pour toute artillerie
Quatre canons de fer-blanc.
Ran tan plan etc.

Et pour toute artillerie
Quatre canons de fer blanc.
Arrivés sur la montagne,
Mon Dieu ! que le monde est grand !
Ran tan plan etc.

Arrivés sur la montagne,
Mon Dieu ! que le monde est grand !
Ils virent une fontaine
Qu'ils prirent pour l'océan.
Ran tan plan etc.

Ils virent une fontaine
Qu'ils prirent pour l'Océan.
Mes amis la nuit approche,
Sauve qui peut ! allons-nous-en !
Ran tan plan gare, gare, gare,
Gare, gare, gare, ran tan plan.

MALURON MALURÉ (Ronde).

Mon père m'a mariée
En chantant maluron maluré,
Un vieillard il m'a donné.
Sur sin sursaut
Beati corant
Ora ti bi
Joli barbari
Rin frin frin les belles olivettes
En chantant les belles maronettes
Il faut chanter maluron malurette
Il faut chanter maluron luré.

A la foire il s'en est allé.
En chantant maluron luré
Il ne m'a rien rapporté.
Sur sin sursaut etc.

Il ne m'a rien rapporté
En chantant maluron luré
Qu'un beau bâton d'argent ferré.
Sur sin sursaut etc.

Qu'un beau bâton d'argent ferré,
En chantant maluron luré
Pour me battre et me bâtonner.
Sur sin sursaut etc.

Pour me battre et me bâtonner,
En chantant maluron luré
S'il me frappe je m'en irai
Sur sin sursaut etc.

S'il me frappe je m'en irai.
En chantant maluron luré
Chez mon père je m'en r'tournerai.
Sur sin sursaut
Beati corant
Ora ti bi
Joli barbari
Rin frin frin les belles olivettes
En chantant les belles maronettes
Il faut chanter maluron malurette
Il faut chanter maluron luré.

LE MEUNIER COCU (1).

Meunier, meunier tu es cocu,
Tout le monde l'a vu. (*bis*)
Ni le haut ni le bas,
Ni le sac ni le grain,
Et retintin,
C'est l'profit du moulin.

Valet, valet tu sortiras,
Maître, maître tu me paieras. (*bis*)
Ni le haut etc.

Maître, maître tu me paieras,
Un boisseau d'or me donneras. (*bis.*
Ni le haut etc.

Un boisseau d'or me donneras !
Valet, valet tu resteras. (*bis*)
Ni le haut etc.

---

(1) Au refrain, on tourne une assiette sur la table avec une main, et de l'autre on frappe en dessous pour imiter le *tic tac* du moulin.

Valet, valet tu resteras,
Avec ma femme tu coucheras. (*bis*)
Ni le haut etc.

Avec ma femme tu coucheras
Et la servant' quand tu voudras. (*bis*)
Ni le haut ni le bas,
Ni le sac ni le grain,
Et retintin,
C'est l'profit du moulin.

LA CHANSON D'ARLAY (1).

Quand Jean Catin revint da bôs,
Trouvi sa fanno (femme) saoulo.
Da, hum! hum! ah! ah! ah!
Trouvi sa fanno saoulo.

— Ma paouro fanno, qu'os-te donc?
— Dzai bin mau (j'ai bien mal) à la teito.
Da, hum! etc.

Faut aller quéri le médecin,
Lou moillou (le meilleur) de la veullo.
Da, hum! etc.

Le médecin étant veni,
Connut la maladie.
Da, hum! etc.

— Mettez de l'eau dans votre vin
Et vous serez guérie.
Da, hum! hum! ah! ah! ah!
Et vous serez guérie.

(1) Gros village du canton de Bletterans (Jura).

LES TROIS FILLES AU BORD DU GUÉ.

Nous y étions trois filles
Sur la rive du gué,
Nous disant l'une à l'autre :
— Allons nous y baigner.

Sous ces branches de saule,
Qui pourrait nous trouver?
— Oh! se dit la plus jeune,
Moi je n'y veux aller.

Si le fils du roi passe,
Il nous emmènera.
N'eut pas dit la parole,
Le fils du roi passa.

La prit par sa main blanche,
En croupe la monta.
Quand elle fut en croupe,
Sitôt elle pleura.

— Que pleurez-vous la belle?
Qu'avez-vous à pleurer?
Pleurez-vous votre père,
Ou votre mère, ou moi?

Je ne pleure mon père,
Ni ma mère, ni toi.
Je pleure mes compagnes (1)
Qui sont si loin de moi.

(1) Une variante porte : *Mes trois frères.*

— Ne pleurez pas la belle,
Nous les irons revoir,
Quand vous serez la reine,
Quand je serai le roi.

Quand vous serez la reine,
Quand je serai le roi,
Une fois par semaine,
C'est quatre fois le mois.

JEAN GUILLERI (1).

Jean petit, Jean joli,
Jean Guill'ri mon ami,
Que feras-tu quand je serai morte,
Dis-le-moi, dis?

— Je me marierai bien vite,
Mère, je vous le dis;
Croyez-vous que j'resterai garçon?
Oh! que nenni!

— Et qui prendras-tu pour femme,
Jean Guilleri, mon ami,
Et qui prendras-tu pour femme,
Dis-le-moi, dis?

— Je prendrai la bergère des vaches,
Mère, je vous le dis;
Croyez-vous que j'prendrais une princesse?
Oh! que nenni!

---

(1) Cette chanson se psalmodie sur l'air des vêpres.

— Et quelle robe lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, mon ami ?
Et quelle robe lui achèteras-tu,
Dis-le-moi, dis ?

— Une robe de vieux droguet,
Mère, je vous le dis ;
Croyez-vous que j'allais lui en donner un' de soie ?
Oh ! que nenni !

— Et quel bonnet lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc.

— Une vieille caule de futaine,
Mère, je vous le dis ;
Croyez-vous que j'allais lui en acheter une de dentelle ?
Oh ! que nenni !

— Et quels beaux bas lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc.

— De gros chaussons filés d'orties,
Mère, je vous le dis ;
Croyez-vous que j'allais lui en donner de filoselle ?
Oh ! que nenni !

— Et quels souliers lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc.

— De gros sabots de foyard,
Mère, je vous le dis ;
Croyez-vous que j'allais la mettre en escarpins ?
Oh ! que nenni !

— Et quelle chemise lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc.

— Une grosse chemise de toile d'étoupes,
Mère, je vous le dis ;
Croyez-vous que j'allais lui en donner d'batiste ?
Oh ! que nenni !

— Et dans quel lit la mettras-tu,
Jean Guilleri, etc.

— Sur une paillasse de grosses cheneveuilles (1),
Mère, je vous le dis;
Croyez-vous que j'allais la mettre dans un lit de plume?
Oh! que nenni!

— Et quel fricot lui serviras-tu,
Jean Guilleri, etc.

— De la soupe à l'ail,
Mère, je vous le dis;
Croyez-vous que j'allais la nourrir de poulet?
Oh! que nenni!

— Et si elle meurt, que feras-tu,
Jean Guilleri, mon ami?
Et si elle meurt que feras-tu,
Dis-le-moi, dis?

— J'en prendrai vite une autre,
Mère, je vous le dis;
Croyez-vous que j'allais m'en casser la tête?
Oh! que nenni!

L'AGNE ET PEU LOU LOUP.

C'étâ ne fois in agne (âne)
Tout chargi de velou
Virgou virguès
Tout chargî de velou
Virgou.

(1) Tiges de chanvre.

Que s'en olà às noces
Tros houres devant jou.
Virgou etc.

É son premi rencontre
Le rencontrait lou loup.
Virgou etc.

Lou loup et dit é l'agne
— Lévou c'en vais-tu si devant jou?
Virgou etc.

— I m'en envais às noces,
Veu te vnî dêvoue moi?
Virgou etc.

Lou loup é dit é l'agne
Oh qu'y mingeran nous?
Virgou etc.

— Nous y mingeran dâ boué
Da tripes et di regout
Virgou etc.

En approchant dâs noces
Chacun cria : au loup!
Virgou etc.

Lou loup è dit à l'agne
— T'men è qui jue ne bale
(*Tu m'en as joué une belle*)
Virgou etc.

— I t'en juera bin n'autre
Devant qui n'set tros jous,
Virgou etc.

Lou loup e ettendu l'agne
Tros houres devant jou.
Virgou etc.

Lou loup et mingie l'agne
Tros houres devant jou
Virgou virguès
Tros houres devant jou
Virgou (1).

LE ROSSIGNOL MESSAGER DE MORT.

L'autre jour j'ai fait rencontre
D'un tant gai rossignolet (*bis*)

Qui m'a dit dans son langage
Que ma mie morte elle était. (*bis*)

— T'en as menti fausse langue,
Je l'ai vue encor hier soir (*bis*).

De la moitié d'une pomme,
Elle en eut autant que moi (*bis*)

— Si tu ne veux pas le croire,
Chez son père allons y voir (*bis*)

Quand nous furent chez son père :
— Où est ma mie d'autrefois? (*bis*)

— Ami, votre mie est morte ;
On l'enterra hier au soir. (*bis*)

— Si tu ne veux pas le croire,
Au cimetière allons voir. (*bis*)

Quand nous fur'nt au cimetière,
Fosse fraîche avons trouvée. (*bis*)

---

(1) Patois des environs de Saône et Nancray.

Il a tiré son épée claire,
La tête lui a découverte. (*bis*)

— Est-ce bien toi ma mignonne?
Embrasse-moi encore un' fois. (*bis*)

— Comment vous embrasserais-je?
Vous êtes si loin de moi. (*bis*)

L'anneau qu'vous m'avez donné,
Je l'ai encore à mon doigt. (*bis*)

En riant me l'avez donné,
En pleurant ôtez-le-moi. (*bis*)

Ne l'donnez point à ces filles
Qui se moqueraient de moi. (*bis*)

Donnez-le à ces religieuses,
Elles prieront Dieu pour moi. (*bis*)

LA FARLARIDON.

Mariez-moi, mon père, (*bis*)
Car voici la farlaridon,
Car voici la saison,

Que l'on marie ses filles, (*bis*)
Ses filles et ses... farlaridon,
Ses filles et ses garçons.

Donnez-moi vite un homme, (*bis*)
Car je veux un... farlaridon,
Car je veux un garçon.

Qui aille à la taverne (*bis*)
Comme les aut'... farlaridon,
Comme les autres y vont.

Je m'en irai le qu'ri (*bis*)
A grands coups de... farlaridon,
A grands coups de bâton.

Viens-t'en, gourmand, ivrogne (*bis*)
Viens-t'en dans ta... farlaridon,
Viens-t'en dans ta maison.

Viens-t'en nourrir ta femme, (*bis*)
Ta femme et tes... farlaridon
Ta femme et tes garçons.

Et ta grosse servante, (*bis*)
Qui amuse tes... farlaridon,
Qui amuse tes poupons.

LA QUÊTE DES COURIAUX (1).

Messieurs, mesdames, vous plaît-il d'écouter
Une complainte qui a été racontée?
Un' Notre-Dam' avait le cœur dolent
Quand elle vit qu'on prenait son enfant :
— Traitre Judas
Tu l'as mis au trépas!

A la lantern' le soir il fut mené.
Pleurez, pleurez femmes, filles et enfants!
Pleurez la mort de mon fils Jésus-Christ
Qu'est mort en croix pour nous sauver la vie!

Messieurs, mesdames, puisque nous somm's ici,
Donnez des œufs pour un *De profundis*,
Que le bon Dieu vous mette en Paradis!

---

(1) Les *Couriaux*, à Besançon *Couriolots* (petits curés), sont les enfants de chœur. Dans les villages de la Loue, ils chantent cette chanson en quêtant des œufs, durant la Semaine sainte.

LE TESTAMENT DE L'ANE.

En revenant de Saint-Martin,
De la foire aux ânes,
L'âne est tombé dans le fossé.
Hélas ! hi, hi, hélas ! hi, ha.
La pauvre bête est morte,
Hi, han !

Tous ses p'tits ânons ont couru :
— Maman êtes-vous morte ?
— Oh ! non, oh ! non mes p'tits ânons.
Hélas ! hi, hi, hélas ! hi, ha !
Je parle bien encore,
Hi, han !

— Voulez-vous faire un testament ?
N'en voulez-vous point faire ?
— Oh ! oui, oh ! oui mes p'tits ânons.
Hélas ! hi, hi, hélas ! hi, ha !
Allez chercher l'notaire,
Hi, han !

Quand le notaire fut venu,
Avec son écritoire :
— Je donne à mes p'tits ânons,
Hélas ! hi, hi, hélas ! hi, ha !
Mes pattes et mes oreilles,
Hi, han !

Je donne ma peau au tambour,
Pour battre la retraite :
Je donne ma queue au curé,
Hélas ! hi, hi, hélas ! hi, ha !
Pour donner l'aspergès,
Hi, han !

Je donne à monsieur le notaire
Le trou d'mon c.. pour boire ;
Quand il aura bien bu dedans,
Hélas ! hi, hi, hélas, hi, ha !
S'en f'ra un écritoire,
Hi, han !

SÉRÉNADE (1).

Rossignolet du bois joli,
Vous qui chantez de jour et d'nuit,
Chantez, chantez gaillardement,
Voici le printemps,
Fillettes il faut changer d'amant.

— Pourquoi changerais-je d'amant,
Moi qui en ai z'un si charmant ?
Je l'aime mon fidèle amant,
S'il en est content,
Je l'épouserai certainement.

Fillettes qui êtes au lit couchées,
Dépêchez-vous de vous relever,
Pour apprêter la collation
A ces beaux garçons
Qui jouent si bien du violon.

---

(1) Autrefois, la veille de la fête du village, les garçons s'en allaient, violon en tête, sous les fenêtres des maisons où il y avait des filles à marier, et ils chantaient avec accompagnement de crincrin cette chanson ou d'autres du même genre. Si les gens de la maison étaient couchés, ils se relevaient. Les filles faisaient entrer les chanteurs, dansaient avec eux deux ou trois danses et leur offraient à boire. Puis les garçons partaient et allaient donner leur sérénade à une autre porte.

Garçons qui êtes à la rosée,
Nous vous prions de vous r'tirer,
La nuit s'en va, le jour revient,
Vous n'y gagnerez rien.
Garçons, passez votre chemin.

L'ANE SACRILÈGE.

(Vieille chanson du pays de Montbéliard.)

C'était un lundi,
Le grand jour de la Cène,
Que les Huguenots
Font une si grande fête.
Par ici un homme vint à passer,
Qui sur son âne était monté.

Les Huguenots lui ont dit :
— « Vous êtes pire que bête
De passer par ici
Sans entendre le prêche. »
Ils ont pris l'homme, l'ont emmené
Et dans leur prêche l'ont fait entrer.

Ce pauvre homme leur dit :
« Que ferai-je de mon âne? »
Le Ministre répondit :
« Je le prends à ma charge. »
Il prirent cet âne et l'ont attaché,
De ses paniers ils l'ont rapproché.

Dans les paniers étaient
Tous les pains de la Cène.
Ce pauvre âne croyait
Que c'était son avoine.
Et pendant que le Ministre prêchait,
La panse de l'âne se remplissait.

Quand le Ministre sut
Cette triste nouvelle,
Que l'âne avait mangé
Tous les pains de la Cène,
Ils ont pris l'âne, l'ont emmené,
Pendu et étranglé.

Quand l'âne fut pendu,
Il allongeait les jambes.
Les Huguenots ont dit :
Il demande vengeance.
Dépendons-le, faisons-le enterrer,
Tout comme nous il sera sauvé.

De la peau de Martin,
Que voulons-nous en faire ?
Le Ministre répond :
Un manteau j'en veux faire
Et par les rues le monde ira disant,
Voilà un âne prédicant.

Le pauvre homme leur dit :
« Vous êtes pire que bêtes
D'avoir tué Martin,
Une si bonne bête.
Il a été frère avec vous,
Il a pris la Cène comme vous.

VIVENT L'AMOUR ET LA LIBERTÉ!

J'ai fait une maîtresse,
Vive l'amour,
Je l'ai faite à mon gré,
Vive la liberté. (*bis*)

Un jour que j'la vais voir,
Vive l'amour,
J'la trouve à déjeuner,
Vive la liberté. (*bis*)

Elle quitte la table,
Vive l'amour,
Le verre m'a présenté,
Vive la liberté. (*bis*)

D'une main je prends le verre,
Vive l'amour,
De l'aut' je l'ai cassé,
Vive la liberté. (*bis*)

Aussitôt ma maîtresse,
Vive l'amour,
Elle se mit à pleurer,
Vive la liberté. (*bis*)

Que pleurez-vous la belle,
Vive l'amour,
Le verre je veux payer,
Vive la liberté. (*bis*)

C'n'est point le verr' que j'pleure,
Vive l'amour,
On dit que vous partez,
Vive la liberté. (*bis*)

Ceux qui v'l'ont dit la belle,
Vive l'amour,
Ont dit la vérité,
Vive la liberté. (*bis*)

Nous allons en Espagne,
Vive l'amour,
Mais bientôt nous reviendrons,
Vivent les bons garçons. (*bis*)

Quand j'fus sur ces montagnes,
Vive l'amour,
Qu'est-ce que j'entends sonner ?
Vive la liberté. (*bis*)

Hélas ! c'est votre maîtresse,
Vive l'amour,
Que l'on vient d'enterrer,
Vive la liberté. (*bis*)

Nous allons en Espagne,
Vive l'amour,
Nous en retrouverons,
Vivent les bons garçons (*bis*)

Des blondes aussi des brunes,
Vive l'amour,
Mais nous les choisirons,
Vivent les bons garçons ! (*bis*)

VOLI VOLETTE.

Derrière chez mon père
Un oiseau il y a,
Un oiseau, voli volette,
Un oiseau il y a. } *bis.*

Il dit tous les jours
Qu'il s'envolera,
Qu'il s'envol... voli volette,
Qu'il s'envolera. } *bis.*

Il s'est envolé
Sur un chêne au bois,
Sur un chên... voli volette,
Sur un chêne au bois. } *bis.*

La branche était sèche
Et l'oiseau tomba, } *bis.*
Et l'oiseau... voli volette,
Et l'oiseau tomba.

— Mon petit oiseau,
T'es-tu bien fait mal? } *bis.*
T'es-tu bien... voli volette,
T'es-tu bien fait mal?

— Je me suis cassé l'aile
Et tordu le cou, } *bis.*
Et tordu... voli volette,
Et tordu le cou.

Adieu mes beaux jours,
Adieu mes amours, } *bis.*
Adieu mes... voli volette,
Adieu mes amours.

Autre version patoise.

O VIOULETTE!

I o n'ousé (oiseau) darrie (derrière) chie nous
Que dit tous las jous
Dans son bé raimaige :
    O Vioulette
Qui veut s'envoulâ.

Pé in bé métin
Prit son aivoulâ
Su n'branch' d'olivie
    O Vioulette
S'olla repousâ.

Lai branche etait soiche;
L'ousé est tombâ.
I a demanda,
O Vioulette :
— T'a te bin fâ mau?

— I m'seu cassâ l'aule
Et lou bout di bec
Et lou bout di bec
O Vioulette,
Qu'ost tout empouthiâ.

Voiqui lou printemps
Qui fa bon chantâ,
Quand las amoureux
O Vioulette
Bettant lou paiva.

I van vâ las filles
Ç'ost pou i en contâ.
Las filles sont fines
O Vioulette,
Savant li palâ.

Elles ieux disant :
Mouchaz voûte nâ;
Pannaz (essuyez) voûte gorge
O Vioulette
Qu'ost toute ennaiquâ (couverte de morve).

Elles ieux disant :
Bouquias (bouclez) vos soulies,
Basie lo tiquiotte (le ticlet, le loquet de la porte),
O Vioulette,
Ne r'veni jaimâs.

LA DANSE DES BREBIS.

Quand j'étais petite fille,
J'allais paître mes moutons.
J'étais encore trop jeunette,
Matou,
Matourlou !
J'oubliai mon déjeuner,
Matourlé !

Les servantes de mon père,
Après me l'ont apporté.
Venez donc, Jeanne la belle,
Matou,
Matourlou !
Voici votre déjeuner,
Matourlé !

Comment veut-on que je déjeune,
Mes brebis sont égarées ;
Tout's excepté la plus vieille,
Matou,
Matourlou !
Qui ne pouvait plus marcher,
Matourlé !

Et j'ai pris ma cornemuse
Et me suis mise à corner.
Voilà tout's mes brebichettes,
Matou,
Matourlou !
Qui se sont mis' à danser,
Matourlé !

Tout's excepté la plus vieille,
Qui ne pouvait plus marcher.
Je l'ai pris' par les oreilles,
Matou,
Matourlou !
Par ma foi vous danserez,
Matourlé !

Quand elle fut dans la danse,
N'y avait plus de place assez :
Ell' faisait des cabrioles,
Matou,
Matourlou !
Des p'tits sauts jusqu'au plancher,
Matourlé !

LA DANSE DES PORCS.

Quand j'étais fill' chez mon père,
Les cochons j'allais garder.
J'étais cô jeune bergère,
Lantur lur,
J'oubliai mon déjeuner,
Lantur luré.

Un garçon de not' village
Est venu me l'apporter.
— Comment veux-tu que je mange ?
Lantur lur,
Mes cochons sont égarés,
Lantur luré.

Il a pris sa cornemuse
Et les a cornemusés.
Mes cochons se prenn't à rire
Lantur lur,
Et se mett'nt tous à danser,
Lantur luré.

Hormis un' gross' truie goroille (1),
Ne pouvant le cul lever.
Le verrat la prit par l'oreille,
Lantur lur,
Disant : Tu viendras danser,
Lantur luré.

— Comment veux-tu que je danse,
Je suis prête à cochonner?
Tu n'vois pas qu'avec ma panse,
Lantur lur,
Je ne pourrais pas sauter,
Lantur luré.

Il la mit en contredanse,
Et quand ell' fut échauffée,
. . . . . .
Lantur lur,
Elle sautait jusqu'au plancher,
Lantur lorigué.

LA PETITE MORTE.

Ma pauvre enfant
Qui est dessous la terre,
Ma pauvre enfant
Soulève donc ta pierre.

(1) Qui porte des petits gorets.

Chère maman
Donnez-m'y ma chemise,
Chère maman
Bien fort souffle la bise!

Ma pauvre enfant
Je n'ai pas la puissance
Ma pauvre enfant
A toi toujours je pense!

Chère maman
J'ai les deux mains gelées,
Chère maman
Et la langue séchée.

Ma pauvre enfant
J'irai dessous la terre
Tout près de toi
Pour réchauffer la pierre.

LES FILLES DES GRAS (1).

Ç'ot las fillas de tchie lou Gras (2)
Que non ant point poui trouvâ.
Las sont peutas et n'ant rot
Occouat i diot di mâu das tgeots.

Las fillas de Tcharoupée
N'ant pas fautais d'épée;
Las pouetchot son deffodant
Pais lai vallet et pai las tchamps.

---

(1) Village de l'arrondissement de Pontarlier. Ce patois est celui de la localité.

(2) *De chez les Gras,* expression comtoise très usitée, équivalant simplement à : « Les filles des Gras. »

Revans nous ot trausson lai Fin
Las ant das galants sans fin :
Toinot Tchiquet lou brigadier
N'ot pas das pieus aivancie.

Traduction.

Ce sont les filles de chez les Gras (1) — qui n'en ont pu trouver (de maris). — Elles sont laides et n'ont rien, — et encore elles médisent des gens.

Les filles de Charopée — n'ont pas besoin d'épée. — Elles portent leur défense — par la ville et par les champs.

Retournons au dessus des Fins. — Elles ont des galants sans fin. — Toinot Chiquet le brigadier — n'est pas des plus avancés.

LE VOLTIGEUR FIDÈLE.

Là haut sur la montagne,
J'ai z'entendu chanter l'amour.
L'amour disait :
Que les garçons sont malheureux
D'y trop aimer.

Mon voltigeur, au cœur fidèle,
Tu reviendras quand tu voudras,
Mon bel ami !
Je te tiendrai ma porte ouverte,
Jusqu'à minuit.

Lorsque les minuit ont sonné,
Le voltigeur n'a pas manqué.
— Allez tout doux !
Si mon père nous entendait,
Morte en serais !

---

(1) Charopée, hameau de quelques maisons avoisinant les Gras.

Ils n'y fur'nt pas plus tôt ensemble
Que l'alouette chanta le jour...
— Tu nous trahis !
Il n'est pas jour maudite alouette,
C'n'est que minuit.

Ah ! si l'amour prenait racine,
Dans mon jardin j'en planterais
Aux quatre coins.
J'en ferais part à ces lourdauds
Qui n'en ont point.

CHANT DE L'ÉPIPHANIE (1).

Trois rois nous sommes rencontrés
Venant de diverses contrées.
Sommes ici tous trois venus
Pour adorer l'enfant Jésus.

En poursuivant notre chemin,
Avons trouvé en cherchant bien ;
Une étoile nous a conduits,
Qui nous éclaire jour et nuit.

A Bethléem ce pauvre lieu,
Où était né le Fils de Dieu :
Un âne, un bœuf sont à l'entour,
Qui le réchauffent nuit et jour.

---

(1) Ce sont des jeunes garçons déguisés en rois mages qui s'en vont de porte en porte en chantant cette chanson. L'un d'eux est barbouillé de suie et figure l'Ethiopien. On leur donne des bagatelles, un sou, un œuf, des noix, des pommes ou un *étoupon* (poupée d'étoupe). Cet usage est à peu près tombé en désuétude.

Le roi Hérode, ce roi méchant,
Nous a demandé cet enfant,
Pour l'adorer ainsi que nous.
Ce méchant traître en fut jaloux.

UN MARIAGE A LA RIVIÈRE (1).

L'autrou dze on biau dzun oume
Fit lou tsmin pou me vni vœr.
Ma mére li fit rèponse
Qu'i été on po troû edzo.
Ma i voué dedans mo tsambro ;
I me mètu o pleurè.
Ma mére m'y vint trouvè :

— Lamô ! que t'é don mètsanto feuillo,
Que t'é donc o soupirè ?
— L'autrou dze on o marié mo cousine
Q'été bin ple edzo que ma !
— Vo t'a don mètsanto feuillo, vo t'a don lou rappelè !
— Ma i voué de toutes mè fouâchè en criant :
« Mon ami
Reveni
Mo mère o dè qu'vous m'èri ! »

Demande.

« Bondze, bounè dzens,
Bravè dzens, maîtrè dzens
È touta la compagnie !
I vinyous vous demandè,
Lo plus bello de vos feuillo.
I n'vue point de sto tant grand,

---

(1) Village des environs de Pontarlier.

L'è trou grand ;
N'on ple de sto tant p'tit mioutô,
I vue s'lo du metta :
L'è o ma,
I o lontain qu'elle est mo mie. »

Que li bailla vo, detet vo,
Pou son dzouli troutselaidzo ?
— On li baillera tchai sa francs,
Ino bello votzo néro
Touto fraitzo
Pou entrè dans son mainedzo.
On li baillera no couvo de pussins,
Trente sin
È lo mère que li maino ;
On li baillera no tsorio, do bues blancs
Pou soumadais sès tôres.

Traduction.

L'autre jour un beau jeune homme fit le chemin pour me venir voir. Ma mère lui fit réponse que j'étais un peu trop âgée. Moi je vais dedans ma chambre, je me mets à pleurer. Ma mère m'y vint trouver.

— Lamoi ! qu'as-tu donc méchante fille, qu'as-tu donc à soupirer ? — L'autre jour on a marié ma cousine qui était bien plus âgée que moi ! — Va-t'en donc, méchante fille, va-t'en donc le rappeler ! — Moi je vais de toutes mes forces en criant : « Mon ami, revenez, ma mère a dit que vous m'aurez ! »

Demande.

Bonjour bonnes gens, braves gens, maîtres gens et toute la compagnie ! Je viens vous demander la plus belle de vos filles. Je ne veux point de cette tant grande, elle est trop grande ; non plus de cette tant petite gatée ; je veux celle du milieu : (la moyenne) Elle est à moi, il y a longtemps qu'elle est ma mie.

Que lui donnerez-vous, dites voir, pour son joli trousseau ? — On lui donnera six cents francs, une belle vache noire toute

fraîche pour entrer dans son ménage; on lui donnera une couvée de poussins, trente-cinq,et la mère qui les mène; on lui donnera une charrue, deux bœufs blancs pour semer ses terres.

LES GENS D'AUTREFOIS (1).

Las tgeots d'einet vouais n'aissint pas drus
I ne mitgiévot que di dû,
Occouat n'y en aivait pas pou tus,
Ç'aitait lai veille méthoudai.

Maintenant l'ant di vin de Selins,
De lai viandais fratche, di brante-vin,
Occouat ne savot tu pas si sont bin.
Voiqui las tgeots ai lai moudai.

Traduction.

Les gens d'autrefois n'étaient pas drus, ils ne mangeaient que du dur; encore n'y en avait-il pas pour tous; c'était la vieille méthode.

Maintenant ils ont du vin de Salins, de la viande fraîche, du brandevin, encore ne savent-ils pas s'ils sont bien. Voilà les gens à la mode.

---

(1) Patois des Gras.

L'AMANT JALOUX.

(Patois du pays de Montbéliard.)

Ça dans lai rue lai hât (là haut)
Que y é eune mason bianche
Lai fille qu'at dedans
Ot belle et bien piaisante
Les aimoirus y vant
Po derrie et po devant.

Moi qui éto l'aimoiru
Y entri po lai grand poetche (porte)
Trouvi tros bés galants
Qu'étint chétis (assis) de côte. (à côté d'elle)
Me chieti (m'assis) chu in banc
Faisant sembiant di rire.

I m'en olli a bô (au bois)
Pou pessai mai coulère.
Trouvi di midié (muguet) bian
En copi eune brance.
Lo poutchi ai mai mie
Ai mai mie dans sai tchambre.

— Teniz mai mie, voilai,
Voilai nos ailliances.
Votre cue (cœur) et lou min
Sont ailliés ensemble
Et sont aivu (été) pesés
Chu lai djuste balance.

LA FILLE QUI SERT LA LIBERTÉ.

Dedans les volontaires
Je me suis engagé ;
Ma charmante maîtresse,
Il faut donc te quitter !
J'ai reçu une lettre,
Un' lettre de not' sergent,
Il faut que je m'en aille
Rejoind' mon régiment.

— Un jour me prend envie...
Si j'allais avec toi ?
Dedans ta compagnie,
Crois-tu qu'on m'y r'cevrait ?
— Oui da, ma chère amie,
J'entends bien ta raison.
Aussitôt elle s'habille,
Prend l'habit d'un dragon.

Sur le champ de bataille,
Sur le port de Toulon,
La belle fut blessée
D'un grand coup de canon.
Un gros boulet qui passe
Lui emporte le bras.
Aussitôt elle déclare
Qu'ell' n'était passoldat.

Toute la compagnie
En fut bien étonnée
En voyant une fille
Servir la Liberté.
Mais son amant la pleure
Et la nuit et le jour.
Adieu donc ma maîtresse !
Adieu bell' pour toujours.

LE RETOUR DU SOLDAT (1).

Bonsoir nos braves gens !
Passant dessus ces terres
Pour la nuit seulement
Pourrais-je être à couvert ?
Je suis un militaire
Qui revient de la guerre,
Marchant d'un pas pressé
Pour rejoindre ma mère. (*bis*)

— Hélas ! mon beau monsieur,
Voyez cette chaumière !
Elle est souvent sans pain,
Sans feu et sans lumière.
Je ne puis vous loger
Dans ce triste héritage.
Je vous prie de chercher
Ailleurs dans le village. (*bis*)

(1) V. p. 52, *La reconnaissance du fils et de la mère.*

— Je suis très fatigué
A faire un long voyage.
Je vous prie de m'loger,
Couché sur des feuillages.
Vous avez comme moi
Des parents à la guerre,
Pour vous quel agrément
Qu'on puiss' les satisfaire. (*bis*)

— Par vos discours touchants,
Vous m'arrachez des larmes.
Oui j'ai un cher enfant
Qui cause mes alarmes.
Voilà dix ans passés
Qu'il combat pour la gloire.
Je prie le Tout-Puissant
De me le fair' revoir. (*bis*)

— Chère mère embrassez-moi,
Tarissez donc vos larmes.
C'est votre fils François
Qui revient plein de charmes
Pour soulager vos jours
Dedans votre vieillesse.
J'apporte à mon retour
Pour vivre sans tristesse. (*bis*)

— C'est toi, mon cher enfant,
Quelle joie tu m'inspires ;
Que tu es dev'nu grand
En servant notre Empire
De taille aussi d'esprit,
Dans ce bel exercice.
Le Très-Haut t'a comblé
De joie et de mérite. (*bis*)

VIEILLE CHANSON MORTUACIENNE.

Lai Dodai (Josette) Bosson veut se mairiâ
Son troussai n'a pas occoua (encore) felâ (filé).
Que siot felâ que ne siot pas felâ,
Lou pian (le plan) at se bin decidâ
Que lou Dialou (diable) deusse (dût) set moulâ (s'en mêler)
Lai Dodai Bosson veut se mairià.

Lai Dodai Bosson veut se mairià
L'a soulai (elle est lasse) de se meurtifià.
L'ait fâ lai raisoulution
Dot panre (prendre) un pou tout de bon.
Ai qui peut ille s'aidrossier
Se ce n'ât y ménétrier.

In djeu (jour) din tré boun appouan (appoint)
L'ait rocontrâ Hugues Tjean.
— I airou (j'aurais) occoua einet voulontâ
Cet sairait de me mairiâ.
Se veus met pouis (m'en pouvez) un trouvâ
Veus sairis bin raicompensâ.

Hugues Tjean se prognait (prit) ai pansâ
Qu'ot Saignats (1) il faillait allâ
Que li pourrait vraiment trouvâ
In luron prou décidâ
Que peusse bin bâtonnâ
Cte veille aibandounâ.

---

(1) La Seigne, hameau des environs de Morteau.

Hugues Tjean sans s'airratâ
Ot Saignats s'en at allâ.
— I faut prontaimot t'aippratâ.
Il y onnait einet (il y en a une) que m'et pailâ.
Il faut alla aiprès Poumier (1)
Pou veni in pou tirier.

Quand i feurot airrevâs
Sas rèvérançs le li et fâ.
Tout ot li prognant let man,
L'i desant : « Mon cher amant,
Voici einet balle airrevai (une belle arrivée)
Pour einet veille ridaie.

Quand y l'eure in poue caressier
Lai veille vouillait tgibecier (gigotter)
— I faut aippelâ lou ménétrier
I voudroue in pou dansier.
Le vouillait faire lai vaillant
Devant c'ti bé galant.

Que veus me pailassie (parliez) lou patois,
Lou Moutchau (Morteau), lou Fribourgeois,
L'Ollemand et lou laitin,
Lou Français i lou savous bin.
De què loguet que veus pailassie
I me fiaitous (je me flatte) de très bin rédeussi (réussir).

Sairis veus bin contot
Qu'i prognassous (que je prenne) voutre Sirot (2)
Neus li baillerans di beuillot (3)
Neus li farans laiva los poutots (les pots)
Bressier (bercer) las petignots (petits enfants).
De pounais (peine) i n'airait pas trop.

---

(1) Nom de l'arquebusier.
(2) Le père, beau-père.
(3) Lait de beurre (létiat).

— Oui, neus serrans bin contots.
— Mans veus panris (prendrez) lou saitchot (petit sac)
Veus veus on iéris (vous en irez) tchantant
Aimont aivou las pras Foignants
Veus vodderis (vendrez) das ougnelots (petits oignons)
Pou neurri noutre Sirot.

LA NINIA VEUT SE MARIER.

(Patois de Morteau.)

Not' Ninia
Veut s'mairia
Son treussé (trousseau) n'a pas felà.

Man ettend' voie encouot in pô
Te vè te toûedre (tordre) lou cô.
— Se me lou tourdjou (si je me le tords) ça mon cô (c'est
Y lou veut tout d'in cô [mon cou)]

Not' Ninia
Veut s'mairia
Son treussé n'a pas felà.

Man y feillet que l'ossut bu (il fallait qu'elle eût bu)
Pou penre in pareil boussu.
— Que sait boussu, que sait tordju
I l'aivorelô (je l'avalerais) bin tout cru.

Not' Ninia
Veut s'mairia
Son treussé n'a pas felà.

LA VIEILLE A LA DANSE.

(Air de la Rose rose.)

C'état un' fois eun' veille duène (*bis*)
Qu'avait bin quatre-vingts ans
Béribonblan, branlons la veille
Qu'avait bin quatre-vingts ans
Béribon, béribonblan.

S'en est olla à la danse (*bis*)
Comm' un' jun' feuill' de quinze ans
Béribonblan, branlons la veille
Comm' un' jun' feuill' de quinze ans
Béribon, béribonblan.

Tous lai gaichons de la danse (*bis*)
L'ai demanda pour danser
Béribonblan, etc.

— Bé gaichon si tu m'épouses (*bis*)
Te n'y perdrai pas ton temps
Béribonblan, etc.

Y ai dans ma ptete bouchotte (poche) (*bis*)
Cinq cent mille écus d'argent
Béribonblan, etc.

Y ai dans mon écurie (*bis*)
Cinq bei bues et trô chevaux
Béribonblan, etc.

On y ai regâdie dans lo bouche (*bis*)
N'y avait pas quatre dents
Béribonblan, etc.

On y ai regâdie dans las oureilles (*bis*)
Les cirons dansaient dedans
Béribonblan, etc.

Le màdi on fâ la noce (*bis*)
Le jeudi l'enterrement
Béribonblan, etc.

Daivô lai pai de la veille (*bis*)
N'en trouve n'bell' de quinze ans
Béribonblan, branlons la veille
N'en trouv' n'belle de quinze ans
Béribon, béribonblan.

Buchon a publié à peu près la même chanson sous le titre de la *Vieille de Morteau*.

Voici les principales variantes :

A Morteau y a t'une vieille
Qu'a passé quatre-vingts ans
La bribranbran, branbran
La vieille !
Qu'a passé quatre-vingts ans
La bribranbran.

Jean Droguet qui la courtise
Crut qu'elle n'avait pas vingt ans
La bribranbran, etc.

— Jean Droguet si tu m'épouses
Tu seras riche marchand
La bribranbran, etc.

Tu auras quatre-vingts vaches
Et autant d'argent vaillant
La bribranbran, etc.

Il lui regarda dans la bouche
Il n'y trouva plus que deux dents
La bribranbran, etc.

L'une faisait crique, croque
L'autre en faisait tout autant
La bribranbran, etc.

(Le reste comme dans la version ci-dessus.)

LE SEIGNEUR ET LA BERGÈRE.

— Bonjour belle Sylvie ! — Serviteur Monsieur.
— Que fais-tu seulette dedans ces beaux lieux ?
— I feule mè quenouille pou fare des mitons,
É peu quand lè neu vint i vais è lè môson.

— Charmante Sylvie, si nous nous amusions ?
Si jeune, si jolie, n'as-tu pas d'amant ?
— Qu'ô c'que çô qu'vous m'dites ?
Qu'ô c'que çô qu'c'témant ?
Jaimâ de lè vie maman n'men é palâ.

— Si ta mère, Sylvie, ne t'en parle pas,
L'amour, belle fille, ne te le dit-il pas ?
— Qu'ô c'que çô qu'vous m'dites, qu'ô c'que çô l'èmour ?
Jaimâs de lè vie i n'a ouï c't'èmour.

— Cruelle Sylvie, tu me fais souffrir,
Tu me fais gémir, tu me fais languir.
— Qu'ô c'que pou fare, monsieur, pou vous guéri ?
Faut-i l'apothicaire, i l'on vira queri.

— De l'apothicaire je n'ai pas besoin ;
Mon corps et mon âme sont entre tes mains.
— Qu'ô c'que vous me dites ? moi qui ne teniou ran
Que ma quenouillett' que fel' de ri et d'ran.

VENGEANCE DE LA FILLE DRAGON.

Chantons la gloire et l'honneur
D'une fille remplie de cœur.
Mais son amant malhonnête homme,
Dans les dragons s'est engagé.
Il a délaissé sa maîtresse.
Hélas ! grand Dieu, quell' cruauté !

Huit jours après que ç'la fut fait,
Le capitaine ell' fut trouver.
— Ah ! bonjour donc mon capitaine,
Je voudrais bien m'y engager.
La chose est sûre et certaine,
Si vous voulez bien m'enrôler.

Le capitaine la regardant,
Lui dit : Tu as l'air d'un enfant !
Combien faut-il que je t'y donne,
L'ami, pour ton engagement ?
Nous servirons les deux ensemble
Dedans le même régiment.

S'y promenant dessus le pont,
Ell' fait rencontr' de son dragon.
Ell' le regard' d'un air farouche,
En le traitant de fanfaron.
— Ah ! l'on voit bien dessus ta mine,
Que tu n'es qu'un vrai polisson.

Si t'étais un dragon de cœur,
Tu nous ferais voir ta valeur.
Prends ton épée et moi la mienne,
Et viens là-bas dans ce vallon.
Nous tirerons l'épée ensemble
Si tu es un vaillant dragon.

Quand au vallon fur'nt arrivés,
La belle en garde s'a jeté.
Soit par force, soit par adresse,
Elle lui mit la pointe au cœur.
Et sur le coup de sa maîtresse,
Son bel amant est tombé mort.

Quand ell' vit son amant tombé,
Son épée elle a rengainée.
Ell' reprend ses habits de fille,
Laissant ses habits de dragon.
Elle fit voir à la compagnie
Qu'elle n'était pas un garçon.

REGRETS DU MARIAGE (1).

Quand y étô feuille ai mairià
Que de balles caules (bonnets), oh! y a poutcha (portés)
Maintenant y poutchous (je porte) gouillottes (guenilles) sus gouillottes
Y ot vau regouillotta (je me suis mise dans les guenilles) moun offant (mon enfant)
Lou mairietge
M'ait fâ lai pu poure (pauvre) di veleitge (du village).

Quand y étô feuille ai mairià
Que de bés moutchoux (mouchoirs (2)), oh! y ai poutcha
Maintenant y poutchous coinotte (cornette) su coinotte
Y ot vau recoinota (je me suis mise dans les cornettes) moun offant
Lou mairietge
M'ait fâ lai pu poure di veleitge.

---

(1) Patois des environs de Morteau.
(2) C'est le fichu qu'on portait en pointe.

Quand y étô feuille ai mairiâ
Que de bés gouelions (cotillons), oh! y ai poutcha.
Maintenant y poutchous frogeottes (vêtements frangés) sus frogeottes
Y ot vau refrogeoutta (je me suis mise dans les franges) moun offant
Lou mairietge
M'ait fâ lai pu poure di veleitge.

Quand y étô feuille ai mairiâ
Que de bales tchausses, oh! y ai poutcha
Maintenant y poutchous virottes (bas sans pieds) sus virottes
Y ot vau revirouta (je suis dans les virottes) moun offant
Lou mairietge
M'ait fâ lai pu poure di veleitge.

Quand y étô feuille ai mairiâ
Que de bés soulies (souliers), oh! y ai poutcha
Maintenant y poutchous traquets (savates) sus traquets
Y ot vau retraquoutta (dans les savates) moun offant
Lou mairietge
M'ait fâ lai pu poure di veleitge (1).

Nous connaissons une autre version de cette chanson dans le patois de la Haute-Saône :

Quand i étô fille ai mairiâ
Que de bés bounots i â pouthiâ.
Ai présent i vai caul' su caule
I m'en vai *cauloyant,* moun effant.
Lou mairiaige
M'ai redu au bas di velaige.
Etc., etc.

---

(1) Ces mots *regouillotta, revirouta,* etc., sont des termes inventés par l'auteur de la chanson.

JEANNETTE ET LE CHASSEUR.

En gardant ses moutons
Au bord du bois, Jeannette
Chantait un soir sa petite chanson.
Elle était bien jeunette
Et n'en savait pas long.

Voilà qu'un beau chasseur
Vient à passer près d'elle.
Il la regarde avec des yeux bien doux...
— Ah! laissez-moi la belle
M'asseoir auprès de vous.

Chantez-vous vos amours,
Ou bien vos amourettes?
— Je ne sais pas, laissez-moi, beau monsieur,
Courez après vos lièvres,
Ils n'sont pas dans ces lieux.

Voilà que le chasseur
La prend par sa main blanche,
Et sur son cœur la presse tendrement.
Au même instant la belle
Crut voir le firmament.

Grand Dieu! que faites-vous?
Je crois que je suis morte!
— Non pas, la belle, vous vivez bien encore.
Ouvrez votre main blanche,
Prenez ce louis d'or.

Jeannette de courir
Aussitôt vers sa mère.
— Pour m'embrasser un beau monsieur voulait
Me donner une pièce
Qui tout d'or reluisait.

Que tu es sotte, enfant,
Tu d'vais toujours la prendre !...
— La voilà dans ma tâche (poche) maman.
Allons vite à la foire
Acheter des rubans !

CHANT DE MAI.

(Patois jurassien.)

Vekia veni lo zouli ma
L'alluetta plainta lo mâ.
Vekia veni lo zouli ma
L'allouetta le plainta.
Lo polai (le coq) prins sa voléià
Et la voléia (volaille) sainte (chante).

Vekia veni lo zouli ma
La keé (clé) de ma mèia (mie) d'za (j'ai)
Vekia veni lo zouli ma
D'za la keé de ma mèia
La keé de ma méia d'za
Pindue à ma ceinture.

LA CHANSON DES MENTERIES.

I vé vous dire ne chanson
Chanson de menteries
Si z'y é un mou de vérité
I vouroue qu'on me tonde.
Dansons la dera la
Chantons l'allemande.

I évâ in poumî deri chî nous
Qu'otâ chergî d'oranges.
I m'en seu olâ pou lo croulâ (secouer)
Ce n'étâ que dâ senelles (1).
Dansons etc.

In homme qu'i passâ vé moi
Dit : « Vous é dâ bales prêches » (pêches)
I mé alaci (lancé) son chin, son chet ;
Sè poule m'è veni môdre.
Le mè moudiu (mordu) ô tolon
I saignou pa l'oureille.
Dansons etc.

I m'en seu olâ chî nous
I a trouvâ noues fanes â jou (perchées)
Noues poules é lé cuisine.
Nous hommes étint é lé sou (à la soue à porcs)
Nous pôs (porcs) é lé vigne
Dansons etc.

Noute chin ô quart di fue (feu)
Que voichâ (lavait) la lissive.
Noute chet dans lou cenri (cendre)
Que s'acoffiâ (s'esclaffait) de rire.
Dansons etc.

Noues bouerbis dans lou grenî
Que temisint lé ferine.
Nous chevaux é l'écurie
Ne fesint que d'acrire.
Dansons la dera la
Chantons l'allemande.

(1) Le petit fruit rouge de l'aubépine noire.

Deuxième variante.

Je vais vous dire un' chansonnette
S'il y a t'un mot de vérité
J'en veux perdre la vie.
Tra la la.

Je m'en fus t'a la charrue
Où n'y avait brin de terre.
J'en ai fait cinq cents journaux
Sans trouver une pierre.
Je pris ma charrue sur mon cou
Et mes bœufs sur ma tête.
Tra la la.

En passant dans un verger
J'aperçois un cerisier
Qu'était chargé de pommes.
Je jette mon bâton dessus
Il n'y tomb' que des poires.
Tra la la.

Une vieille femme vint à passer :
— Vous abattez mes figues !
Elle m'agace son chien dessus,
Sa poule m'y veut mordre ;
Elle m'a mordu au talon,
J'y saigne par l'oreille.
Tra la la.

Il faut aller au médecin,
Au relieur de seilles.
En passant par devant chez nous,
Venez voir mon ménage.
Vous verrez nos femmes à jou
Et nos poules qui filent,
Notre coq bien retroussé,
Qui coule la lessive.
Tra la la.

Le chat qui est au coin du feu
Qui brûle sa chemise;
Les mouches qui sont au plancher
Qui s'étouffent de rire;
Les chevaux sont à l'écurie
Qui ne font que d'écrire ;
Les cochons qui sont au grenier
Tamisent la farine.
Tra la la.

Troisième variante.

Je m'en fus labourer comme s'qui l'avou n'avait point de terre
Je m'en fus labourer comme s'qui l'avou n'avait point d'terre
Lon la
Lavou n'avait point de terre.

Je pris ma charrue sur mon dos
Mes quatre bœufs dans ma poche (*bis*)
Lon la etc.

Je labourai cinq cents hectares
Sans trouver une pierre (*bis*)
Lon la etc.

Sur mon chemin je rencontrai
Un prunier plein de poires (*bis*)
Lon la etc.

J'jette mon bâton pour en avoir
I tomba des groseilles (*bis*)
Lon la etc.

M'en tomba une dessus le pied
Qui me cassa l'oreille (*bis*)
Lon la etc.

Je m'en fus chez le médecin
Celui qui fait la toile (*bis*)
Lon la etc.

Afin qu'il me fasse un chausson
Pour mettre à mon oreille (*bis*)
Lon la etc.

Car au travers de mon soulier
On voyait ma cervelle (*bis*)
Lon la etc.

Si vous passez devant chez moi
Vous verrez ma cuisine (*bis*)
Lon la etc.

Mon chat qui est au coin du feu
Qui écume la marmite (*bis*)
Lon la etc.

Mon âne qui est au grenier
Qui change de chemise (*bis*)
Lon la etc.

Et mon cochon bien retroussé
Qui coule la lessive (*bis*)
Lon la etc.

Et la mouche qui est au plancher
Qui se crève de rire (*bis*)
Lon la etc.

Elle a tant ri qu'elle est tombée
Et s'est cassée la nique (*bis*)
Lon la etc.

On la porta à l'hôpital
Sur quatre belles biques (*bis*)
Lon la etc.

On lui mit un emplatt' su l'dos
Qui lui cassa la cuisse (*bis*)
Lon la etc.

Le médecin qui la pansa
Etait fondeur de cloches (*bis*)
Lon la etc.

S'il y a un mot d'vrai dans ma chanson
Je veux que l'on me pende (*bis*)
Lon la etc.

VARIANTES

MON PÈRE A FAIT BATIR MAISON.

(2e version) (1).

Mon père a fait bâtir maison
Lonlaridaine, dansez donc
Laridon
Par quatre vingt dix neuf maçons
Lonlaridaine lonlaridon.

Pour qui sera cette maison
. . . . . .
Pour toi si tu me promets donc

De ne jamais aimer garçon
Qui n'eusse la barbe au menton

Et le poil gris en quèteron (tête?)
Oh ! oh ! laridaine
Dansez donc laridon.

LA BELLE ROSALIE (2).

(2e version.)

Je viens te dire adieu,
Charmante Rosalie,
Je pars demain matin,
Tout rempli de chagrin.
Belle donne-moi ton cœur, (*bis*
Je serai ton serviteur.

---

(1) V. p. 19.
(2) V. p. 24.

Pour t'y donner mon cœur,
Cela est impossible.
Sais-tu bien, mon amant,
Ce qui m'y prend d'envie?
C'est d'aller avec toi
Au service du roi.

Si tu viens d'avec moi,
Quitte tes habits de fille,
Prends l'habit d'un garçon;
Demain nous partirons.
Je t'y ferai entrer
Dans les beaux cuirassiers.

Elle a resté sept ans,
Sept ans la pauvre fille!
Personn' n'la connaissait,
Ni soldat ni officier.
Elle couchait toutes les nuits
Avec son bon ami.

Au bout de ses sept ans,
On déclara bataille.
Elle fut blessée au bras
Au milieu des combats.
Elle s'écria : « Hélas!
Je ne suis pas soldat! »

— Si vous n'êtes pas soldat,
Faites-nous en voir les marques!
— Regardez ma beauté,
Mon visage, ma fraîcheur,
Et vous verrez par là
Que j'n'suis pas soldat.

Son bon ami hardi
Tira son épinglette,
Découvrit ses blancs seins,
Montra ses long cheveux,
Et l'on vit bien par là
Qu'ell' n'était pas soldat.

VARIANTE DE LA ROSE ROSE (1).

Oh ! quand j'étais chez mon père (*bis*)
Chez mon père en Orléans,
Belle rose,
Chez mon père en Orléans,
Belle rose du printemps.

L'on m'envoie cueillir la rose (*bis*)
Entre Paris et Rouen,
Belle rose rose
Entre Paris et Rouen,
Belle rose du printemps.

. . . . . .

Vous n'aurez grand chose à faire (*bis*)
Qu'à faire mon beau lit blanc,
Belle rose etc.

A balayer ma chambrette (*bis*)
Jeter la poussière au vent.
Belle rose etc.

---

(1) V. p. 44.

Autres variantes.

. . . . . .

Et comment me marierais-je, (*bis*)
J'suis à maitres pour un an,
Rose rose,
J'suis à maître pour un an,
Belle rose du printemps.

. . . . . .

— Je ne couche avec point d'homme
Devant que d'être épousée,
Belle rose rose
Devant que d'être épousée,
Belle rose de l'été.

LA DEMANDE EN MARIAGE.

(Variante p. 50.)

. . . . . .

Son père dans la chambre,
Entendant tout cela :
— Si j'ai nourri ma fille,
C'est pour un garçon de ville,
Toi qui n'as qu'*patte et cu* (1)
Comment l'épous'rais-tu ?

---

(1) *Patte* signifie chiffon, vêtement. Cela veut dire n'avoir que sa chemise sur le dos.

Le frère dans la chambre,
Entendant tout cela :
— Si ce garçon est pauvre,
Il en vaut bien un autre.
S'il est riche en honneur,
Papa, donn' lui ma sœur.

La mère dans la chambre,
Entendant tout cela :
— Si ma fille a fait faute,
Elle en boira la sauce,
La sauce et le poisson,
Marguerite est son nom.

. . . . . .

Amie, ma douce amie,
Faites-moi z'un bouquet,
Un beau bouquet de roses.
J'ai fait l'amour pour d'autres,
D'autres le feront pour moi,
Adieu, bell', je m'en vas.

LE CHATEAU DE BELFORT (1).

(Variantes des deux derniers couplets.)

Faut la faire enterrer
Au jardin de son père.
Dessus sa tombe
Nous mettrons par écrit :
Voilà ma mie qu'est morte,
Pour moi plus de plaisi.

(1) V. p. 59.

Trois jours après sa mort,
Son père s'y promène.
— Ouvrez la tombe,
Mon pèr, si vous m'aimez.
J'ai fait trois jours la morte
Pour mon honneur garder.

VARIANTES DU CHATEAU D'AMOUR [1].

On trouve dans Buchon :

J'ai un long voyage à faire,
Je ne sais qui le fera.
Ce sera rossignolette
Qui pour moi fera cela.

Il voit trois messieurs à table,
Trois dames entre leurs bras.
Fit trois belles révérences
Et devant eux s'avança.

LE BOUTON DE ROSE [2].

Air : En revenant des noces.

Variante mélodique avec un autre refrain :

En revenant des noces,
Dondaine,
Bien lass', bien fatiguée,
Dondé,
Bien lass', bien fatiguée. (*bis*)

---

(1) V. p. 61.
(2) V. p. 69.

. . . . . .

A la claire fontaine,
Dondaine,
Les mains me suis lavées,
Dondé,
Les mains me suis lavées. (*bis*)

L'HIRONDELLE MESSAGÈRE (1).

Nous avons retrouvé deux couplets qui font suite à cette chanson :

L'hirondell', contente du voyage,
S'en est allée.
Est allée sous ces verts feuillages
S'y réjouir.
Marie-Louise, charmante belle,
Consolez-vous,
J'apporte des bonnes nouvelles,
Elles sont pour vous.

J'ai t'aperçu votre amant sage
Dans un vaisseau,
Traversant la mer glaciale
De Cormoro.
Il m'a juré sa foi pour gage
Et son amour,
Qu'il resterait fidèle et sage,
Viendra z'un jour.

---

(1) V. p. 87.

IL EST POURTANT TEMPS DE ME MARIER.

Variante en vieux patois de Montbéliard (1) (Voir page 120).

Là bin tô temps, bin tô temps, mai mère,
Là bin tô temps de me mairiai.
— Mai fille nos n'on pé de collot (2)
— Mai mère nos an in veille coupot (3)
Que ne lou prend t'on
Que ne m'el bouti t'on
Que ne me mairie t'on.

— Mai fille nos n'ons pé d'couchelet (4)
— Mai mère nos ons in veill' djaitiet (5)
Que ne lou prend t'on etc.

— Mai fille nos n'ons pé de devantie (6)
— Mai mère nos ons in veill' tcheurie (7)
Que ne lou prend t'on etc.

— Mai fill' nos n'ons pé de chuyaies (8)
— Mai mère nos ons de veill' traitiets (9)
Que ne les prend t'on etc.

---

(1) *Almanach de Montbéliard* (de Résener (1894).

(2) Cale, caline désigne généralement un bonnet de linge collant sur la tête. Ici il s'agit sans doute de ces bonnets de carton et de velours comme les portaient les femmes de Montbéliard au commencement de ce siècle et dont on ne rencontre plus que de rares spécimens.

(3) Une mesure de bois servant pour les pommes de terre et les graines.

(4) Corselet, corsage. C'est encore une pièce du costume disparue comme le collot. Ce corselet ressemblait à celui que portent encore les Bernoises.

(5) Jaquette rustique.

(6) Tablier.

(7) Toile grossière que l'on pressait sur le cendrier à lessive et que l'on remplissait de cendre.

(8) Souliers.

(9) Savates (traquets).

— Mai fille nos n'ons ran dains l'métrot (1)
— Mai mère nos ons des biassons sots (2)
Que ne les prend t'on etc.

— Mai fille nos n'ons pé de gounaie (3)
— Mai mère nos ons in veil cuvaie (4)
Que ne lou prend t'on etc.

Là bin tô temps, bin tô temps, mai mère,
Là bin tô temps de me mairiai.
— Mai fille te n'ais pas de galant
— Mai mère nos ons l'viel onchot (oncle) Djean.
Que ne lou prend t'on ?
Que n'me lou beille t'on ?
Que ne me mairie t'on ?

LA MORT DE JEANNETTE.

Variante *Du désespoir du jeune marin* (5).

Nous étions trois garçons
Pour aller dans les Iles, (*bis*)
Toujours en regrettant
Nos tant jolies maîtresses,
Que nos cœurs aiment tant.

Le plus jeune des trois
Regrettait tant la sienne, (*bis*
Qu'avant de la quitter,
Au bois des amourettes,
S'en va la consoler.

---

(1) Buffet de cuisine à étagère.
(2) Blessons secs, poires sauvages séchées.
(3) Chaudron employé avant les marmites de fonte.
(4) Cuveau à lessive.
(5) V. p. 197.

Adieu mon tendre cœur,
Ne pleurez pas mignonne, (*bis*)
Bientôt je reviendrai.
Au bout de la campagne,
Je vous épouserai.

Quand il fut arrivé,
Tout là-bas dans les Iles, (*bis*)
Lui prit un mal de tête,
Un grand point de côté,
Croyant que dans ces iles,
Il faudrait décéder.

Il s'en fut aussitôt
Trouver son capitaine :
— Donnez moi mon congé
Pour aller voir Jeannette
Qu'au pays j'ai laissée.

Le capitaine lui dit,
Comme un brave homm' de guerre :
— Prend ta cocarde blanche,
Ton joli passeport,
Va-t'en revoir Jeannette
Et t'en reviens d'abord.

Quand il fut arrivé
Au logis de son père :
— Où est ma mie Jeannette,
Qu'elle n'est point ici ?
— Son corps est dans la terre,
Son âme au Paradis.

Qu'on me mène au tombeau,
Au tombeau de Jeannette.
Parle donc ma Jeannette,
Parle encore une fois.
Oh ! que mon cœur regrette
De ne plus te revoir.

Que maudit soit le jour !
Maudite soit la guerre
Et celui qui l'a faite.
Ma tant jolie maîtresse
Est morte de regret.

Variante de l'avant dernier couplet :

. . . . . .

Quand il s'en fut là haut,
Au tombeau de Nanette :
— Nanette, ma Nanette,
Qui t'a conduite ici ?
— C'est votre départie
Qui m'y a fait mouri.

FRAGMENTS

LA FIANCÉE DU ROI D'ANGLETERRE.

(Fragments.)

. . . . . .

La pauvre fille on l'a fiancée
Dedans ces bois.
Il n'y a ni grand ni petit
Qui n'en pleurait.

Quand ce fut pour la mer passer,
Ses beaux yeux l'y ont voulu bander.
— Bande les tiens, laisse les miens,
Maudit Anglais.
Puisque je dois passer la mer,
Je la veux voir.

Quand ce fut pour la cour entrer,
De beaux bouquets lui ont présentés.
De ces bouquets je n'en veux point,
Maudit Anglais,
Il n'y a ni rose ni romarin
De mon pays.

Quand ce fut pour aller souper,
Un beau banquet lui ont donné.
— De ton banquet je n'en veux point,
Maudit Anglais,
Il n'y a ni cailles ni perdrix
De mon pays.

Quand ce fut pour aller coucher,
Ses beaux bas lui a voulu tirer.
— Tire les tiens, laisse les miens,
Maudit Anglais !

. . . . . .

. . . . . .

Vire-toi d'là et moi deçà
Maudit Anglais !
Quand je te sens auprès de moi,
Mon cœur s'en va.

Et quand s'en vint sur la minuit,
Que la belle se réveillit...
— Retourne-toi de mon côté,
Le roi Anglais !
Puisque nous sommes mariés,
Nous faut aimer.

Fragments d'une chanson que Champfleury dit avoir recueillie en Franche-Comté.

Maman apprêtez-moi
Mes habits de soie rouge
Et mon épée qui est brodée d'argent.
Vers ma maîtresse je veux aller.

(Il trouve sa maîtresse mourante.)

Amant, mon cher amant,
Faites-moi faire un cierge
Et vous l'allumerez à la tête de mon lit,
Car à minuit je vais mourir.

Les minuit qui sonnent
Et la belle trépasse.
Elle tire sa main blanche du lit
Pour dire adieu à son ami.

— Maman apprêtez-moi
Mes habits de soie noire,
Et mon chapeau de velours brodé.
Le deuil d'amour je veux porter.

TANTA LIAUDA (1).

(Fragments.)

Djé biqua la tanta Liauda
Et djué fait tort à nion
J'ai embrassé la tante Claudine
Et je n'ai fait tort à personne

Cré mâtin ! que la Liauda é bella
Cré coquin ! que son train (sa danse) va bin.

Y en a tré qui voulon la Liauda
Y en a do qui né l'aran pas.

Fragments d'une chanson comtoise.

Y avait un homme à Besançon
Qu'avait sa fille dans sa maison
. . . . . .

Ma fille faites la morte
Et laissez-vous ensevelir
. . . . . .
Jusqu'à la croix de Saint-André
Par quat' moines laissez-vous porter.

---

(1) Patois des Rousses.

La belle fit la morte
Et se laissa ensevelir.
Jusqu'à la croix de Saint-André,
Par quat' moines se laissa porter.

FIN

Nous tenons, en terminant ce recueil, à remercier tous ceux qui ont bien voulu nous aider à faire notre gerbe. Notamment M. le notaire Dufay, de Salins, qui a mis si obligeamment à notre disposition les papiers de Max Buchon, où nous avons retrouvé des pièces inédites en assez grand nombre — mais toujours sans musique.

Quant aux airs de cette collection, nous les devons en grande partie à Marie Michaud, de Marigny (Jura), et à Marie Duranton, d'Aillevans (Haute-Saône), dont le concours nous a été particulièrement précieux.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

CHANSONS AVEC MUSIQUE.

La vengeance de l'amante 17
Mon père a fait bâtir maison 19
La dame richement mariée 20
L'honnête bergère 23
La belle Rosalie 24
Joli capitaine revenant de guerre 26
Les brigands pendus 28
Les gens qui sont jeunes pourquoi dorment-ils? 30
Le pommier doux 32
La fiancée du conscrit 34
La belle barbière 36
Périnette 38
La batelière rusée 40
L'empêchement au mariage 42
La rose rose 44
La demande en mariage 50
La reconnaissance du fils et de la mère 52
L'amant intéressé 54
Le mariage de Rosette 56
La coupeuse de joncs 57
Au château de Belfort 59
Le château d'amour 61
Propositions refusées 63
La fontaine troublée 65
La rupture 67
Avec mes sabots 68
Le bouton de rose (En revenant des noces) 69
Le portrait de la maîtresse 71
Là haut sur la montagne 73
Les mensonges 75
Portraits d'officiers 76
La servante fardée 77

Pages.

Le pont du nord 80
Le mariage tragique 81
Les filles de Chantrans 83
L'hirondelle messagère 87
Le gourmand 89
La fille et les cavaliers de Hongrie 90
Le mal d'amour 91
La belle si vous voulez m'aimer je reviendrai 93
Voyage à Paris 95
Le petit mari 97
La nonne par contrainte 100
La belle au jardin d'amour 102
Entre la rivière et le bois 104
Le retour du mari soldat 106
La jolie Nanon 108
Enlevée par un dragon 109
L'amant malheureux 111
Invitation à la promenade 113
La petite Jeanneton 115
Le biquet ne veut pas sortir du bois 117
Il est pourtant temps de me marier 120
Le petit bois d'amour 122
L'embarquement de Marion 124
Le mort pendu 125
Les filles à marier 128
Pimperline et Pimperlin 129
Qu'il est doux d'aimer le fils de son voisin ! 130
Les conditions impossibles 133
La fille du prince Julien 134
La couturière rusée 137
Guerre d'Italie 139
Les galants de Chèvremont 140
Les Petignats 143
Le prince qui torture sa fille 147
L'adroit amant 149
La mort de Jean Renaud 152
Les trois bonnes commères 155
Combien vos oignons ? 160
Adieu Besançon 161
Les noces de la fille du maire de Bregille 162
Le premier jour de mai 164
Bonjour mamzell' Suzon 166
La perte irréparable 173
Jésus-Christ habillé en pauvre 175
Maman, je veux Robin 177

Pages.

Rossignolet sauvage 178
L'amant timide 180
La ronde des oranges 182
La bonne année 187
La prise de Namur 191
Le buveur 193
La dame de Bordeaux 195
Le désespoir du jeune marin 197
Le couturier évincé 199
Et voilà tout 201
La princesse refusée 203
Mariée à un Auvergnat 206
Les Sangets 208
La bataille de Steinkerque 209
Le galant endimanché 211
Les joyeux conscrits 215
Jean Bête 217
L'écolier de l'Eulalie 220
Le mari rassasié de l'être 224
La place prise 227
Je suis lasse d'être fille 228
Les refus de la belle 230
Les scieurs de long 231
Petit Jean va t'à la vigne 233
Le départ du canonnier 236
La fille de Scey 237
La culotte du curé 239
Je ne changerai pas de maîtresse 241
Bonsoir ma mie 243
Les souhaits de nouvelle année 244
La chanson des Rois à Pontarlier 246

CHANSONS SANS MUSIQUE.

Mon tour ne vient pas 251
Pauvre Babette 252
La fille qui tire au sort 253
L'infidèle punie 254
Vive le roi 256
Germine 259
La chanson du caporal 262
La fille de Besançon 264
Le beau paysan 266
L'amant de Jeannette 267
La belle Françoise ..... *id.*

Pages.
Choix entre deux maris 269
Pourparlers de mariage (1) 270
L'ermite joué 271
Le compère Jaquot 273
La femme de l'ivrogne 274
La randonnée du merle 275
Adieu Bordeaux 276
La femme qui bat son mari 277
Le galant charbonnier 279
Le miracle de saint Nicolas 280
L'amoureux en prison 281
Sainte Catherine 282
La fille qui suit son amant à la guerre 283
Les joies du mariage 285
La bique et le loup 287
Augusta 288
Le roi et la bergère 289
Derrière chez ma tante 291
La fille de l'ermite 292
On ne peut pas toujours filer 294
Les pantouflettes 295
La mort du p'tit roi d'Angleterre 296
Ne vous fiez pas aux garçons 297
La chanson des magnins 295
Les armes du baron 301
Chanson des mariés ..... *id.*
De un à douze 302
Il fallait plumer la perdrix 303
La pauvre dot 305
La vache récalcitrante 306
Le gros moine 307
Prise au trébuchet 309
Les filles de Chenecey 311
L'amant noyé 312
Le roi de Sardaigne 313
Maluron, maluré 315
Le meunier cocu 316
La chanson d'Arlay 317
Les trois filles au bord du gué 318
Jean Guilleri 319
L'agne et peu lou loup 321
Le rossignol messager de mort 323
La farlaridon 324

(1) Le mariage à La Rivière n'est qu'une variante de cette chanson.

Pages.

La quête des courlaux 325
Le testament de l'âne 326
Sérénade 327
L'âne sacrilège 328
Vivent l'amour et la liberté 329
Voli volette 331
O violette 332
La danse des brebis 334
La danse des porcs 335
La petite morte 336
Les filles des Gras 337
Le voltigeur fidèle 338
Chant de l'Epiphanie 339
Un mariage à La Rivière 340
Les gens d'autrefois 342
L'amant jaloux 343
La fille qui sert la liberté 344
Le retour du soldat 345
Vieille chanson Mortuacienne 347
La Ninia veut se marier 349
La vieille à la danse 350
Le seigneur et la bergère 352
Vengeance de la fille dragon 353
Regrets du mariage 354
Jeannette et le chasseur 356
Chant de mai 357
La chanson des menteries ..... *id.*

VARIANTES 365

FRAGMENTS 379

ERRATA

Je ne changerai pas de maîtresse, p. 241, n'est, au point de vue musical surtout, qu'une variante de *La place prise*, p. 127. C'est par erreur que ces deux chansons n'ont pas été imprimées l'une a la suite de l'autre.

Il en est de même pour *Les pourparlers de mariage* et *Un mariage à La Rivière* qui ne diffèrent que par le patois et des nuances de texte.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DODIVERS.

M
1732
B35C4

Beauquier, Charles (comp.)
Chansons populaires
recueillies en Franche-Comté

Music

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY